— Hemsterhusiana, 3 —

Ma toute chère Diotime

1780-1782

François Hemsterhuis

Ma toute chère Diotime

Lettres à la princesse de Gallitzin, 1780-1782

édition établie par Jacob van Sluis

avec la collaboration de

Gerrit van der Meer

& Louis Hoffman



Berltsum ~ Van Sluis

2011

Hemsterhusiana, volume 3

Collection dirigée par Jacob van Sluis

Dans ce volume:

Koninklijke Bibliotheek, Den Haag
sign. 132 F 1

Rijksprentenkabinet, Amsterdam
inv. doc. & obj. 1986:2

Universitäts- und Landesbibliothek Münster
Gallitzin-Nachlaß Kapsel 19

Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Münster
Nachlaß Bucholtz 1166

ISBN 978-90-816852-1-4

© Jacob van Sluis

http://irs.ub.rug.nl/hemsterhuis

Apple Mac mini
NeoOffice
Apple Chancery • Junicode • Verdana
1 II 2011

Introduction

A partir de 1775 jusqu'à sa mort François Hemsterhuis (1721-1790) était en correspondance très regulière avec Adelheid Amalia, née comtesse de Schmettau (1748-1806), mariée avec l'envoyé officiel de la Russie à La Haye, Dmitri Alekseevic Gallitzin. Elle habitait d'abord à La Haye, et puis elle occupait une maison de campagne assez sobre à côté de Scheveningen, apellée Niethuis. Pendant cette période la correspondance était accompagnée de visites, parfois la même journée que les lettres furent envoyées. Après son déménagement à Munster en août 1779 les lettres à la princesse augmentaient en volume, et le contact continuait d'être aussi intensif qu'avant, avec environ deux lettres par semaine.

Pour la princesse Gallitzin Hemsterhuis était un conseiller par rapport à l'éducation de ses deux jeunes enfants, et pour elle même Hemsterhuis fonctionnait comme professeur et guide. La princesse était une muse pour Hemsterhuis: leurs conversations lui donnaient de l'inspiration en tant que philosophe et lui conduisaient à mettre ses pensées par écrit en forme de dialogues. Comme chez Platon ces dialogues se déroulent le plus souvent dans la Grèce antique. Dans leurs lettres réciproques ils s'adressent d'ailleurs comme « Socrate » (Hemsterhuis) et « Diotime » (la princesse).

Vraisemblablement il ne s'est pas rendu compte de l'importance du fait que la princesse lui introduisoit dans le monde des gens distingués en Allemagne. Avec cela elle favorisait considérablement la circulation de ses écrits. Encore de son vivant Hemsterhuis entrait en contact directement ou indirectement avec des personnages comme Herder, Jacobi, Goethe, et Hamann. Les deux premiers volumes d'une traduction allemande parut en 1782, à l'insu de Hemsterhuis, une troisième en 1797. Ainsi grâce aux contacts intensifs de la princesse, son travail intellectuel a pu influencer énormément l'avant-romantisme allemand.

La plupart des lettres de Hemsterhuis à sa muse est conservée à la bibliothèque universitaire de Munster (Universitäts- und Landesbibliothek) dans la collection Gallitzin (Gallitzin-Nachlass). Des collections moins importantes se trouvent à la Bibliothèque Royale à La Haye et aux Archives d'Etat (Landesarchiv) à Munster. Pour des raisons pratiques cette édition a été divisée conforme à l'ordre

de ces documents dans les archives et leurs collections mentionnées. Ainsi on a gardé à peu près une ordre chronologique. La collection retransmise n'est pas complète malheureusement: dans les années 1781 et 1782 se trouvent des lacunes importantes.

Les lettres sont éditées ici en transcription. L'énorme volume d'environ 1300 lettres nous a fait renoncer pour le moment à une annotation et à des commentaires sur ces lettres; on se propose d'ailleurs d'y pourvoir en quelque forme à l'avenir. Etant donné les possibilités de recherches électroniques sur le site, la création d'un index dans les livres n'a pas été faite. Le très grand nombre de lettres nous a mêné aussi à ne pas transcrire les lettres de la princesse à Hemsterhuis: le projet aurait été trop étendu. L'intention existe néanmoins d'éditer de la même façon des lettres de Hemsterhuis à d'autres personnes, comme par exemple sa correspondence avec Madame Perrenot, sa deuzième muse, qu'il adressait comme « Daphne ».

Dans cette publication nous avons pris en considération les règles suivantes:

- Maintien de la langue et de l'orthographe originale, même s'ils n'étaient pas toujours appliqués de façon conséquente. L'orthographe n'est pas conséquent, par exemple: *republicque* à côté de *republique*, *voions* avec *voyons, envoier* / *envojer* / *envoyer*, etc.
- Le signe & est devenu *et*.
- La ponctuation a été adaptée au français moderne.
- Dans l'application des accents on l'a suivi en général. Hemsterhuis les a omis souvent (*ame*, *premiere*), mais il n'y était pas consequent (*meme*, *même*). On ne trouve chez Hemsterhuis rarement l'accent grave. Ses accents aigues, là où il faut des accents graves dans l'orthographe moderne, ont été changé en accent grave. L'accent grave ou circonflexe sur l'u par distinction à l'n a été nié.

  Etant donné que notre transcription a été realisée à partir d'un microfilm, et que la vérification avec les documents originaux n'était pas toujours faisable, le lecteur doit s'attendre à trouver des défauts assez fréquents dans l'usages des accents.
- Les abréviations et les noms propres abrégés ont été completés en superscript, pour autant qu'ils étaient connus. On a opté pour cette

méthode au lieu d'appliquer les crochets [...], afin de faciliter la recherche digitale. Les quelques additions éditoriales, qui n'ont pas d'importance pour la recherche digitale, ont été placées entre crochets.

- Les mots ou passages non lisibles et dont la transcription dans les originaux était incertaine, ont été placés entre accolade {...}.
- Hemsterhuis se servit d'une écriture en chiffres pour rapporter en code à la princesse des informations délicates, concernant la politique ou des personnages. Dans les lettres ces textes décodés ont été donnés en italiques, les messages en original (en chiffres) figurent en notes en bas de la page. Cependant ce n'est pas applicable à ce volume.
- Les soulignements et les mots en petites capitales sont conformes à l'usage par Hemsterhuis dans ses lettres.
- On l'a suivi aussi dans les façons non conséquentes de représenter des citations. Hemsterhuis les rendait parfois soulignées, ou bien entre guillemets (ici indiquées comme « ... »), mais souvent elles ne sont pas du tout marquées.
- Parfois il y a sur les originaux des annotations, souvent de la main de la princesse; elles sont rendues ici dans des caractères différents, sans empattement.
- Comme remarqué déjà, dans cette édition on a suivi l'ordre des documents dans leurs archives. Dans quelques cas on a déplacé à l'intérieur de certains volumes une lettre pour des raisons de chronologie apparentes.

150 lettres de Hemsterhuis ont été publiées récemment dans une sélection avec des commentaires détaillés: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. Dans *Wijsgerige Werken* (« Oeuvres philosophiques »), publiées par M.J. Petry (Budel 2001) on trouve également un nombre de lettres et fragments de lettres avec une traduction en néerlandais; les mêmes ouvrages et lettres ont été publiés dans une édition italienne, aussi avec traduction: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. Les renvois à ces publications, et en l'occurrence à d'autres, se trouvent en bas de page.

La version-web de cette transcription a été conçue de façon que ces textes peuvent aussi être commandés en forme de livre par www.lulu.com. Cette version-livre sera adaptée, comme la version-web, dès qu'il se présentent des corrections ou des suppléments substantielles. A cette fin la version actuelle est donnée à verso de la page de titre.

La transcription a pu être réalisée grâce aux efforts de messieurs Gerrit van der Meer et Louis Hoffman. Leur connaissance de la langue et de la culture française et leur collaboration intensive à l'édition et traduction des « Oeuvres philosophiques » de Hemsterhuis sous la direction de Michael Petry leur permettaient d'entamer ce travail considérable. Dr Ad (A.M.Th.) Leerintveld, conservateur à la Bibliothèque Royale à La Haye, et M. Reinhold Feldmann M.A. et M. Jürgen Lenzing, conservateurs à la Universitäts- und Landesbibliothek Münster, ont donné leur coopération entière en mettant à notre disposition les documents originaux et la préparation de leur publication sous forme digitale. La Bibliothèque de l'Université Groningue, mon employeur, a facilité ce projet, spécialement sous forme de la disponibilité d'un site sur internet.

Jacob van Sluis

Inleiding

Van 1775 tot aan zijn overlijden op 7 juli 1790 onderhield Frans Hemsterhuis (1721-1790) een regelmatige briefwisseling met Adelheid Amalia geboren gravin von Schmettau (1748-1806), gehuwd met de Russische gezant te Den Haag, Dmitri Alekseević Gallitzin. Aanvankelijk woonde de prinses in Den Haag en in een sober buiten Niethuis te Scheveningen; in deze periode werd de briefwisseling gecombineerd met bezoeken, soms nog op dezelfde dag als de verzonden brief. Na haar verhuizing naar Münster in augustus 1779 werden zijn brieven langer. Met de regelmaat van ongeveer twee brieven per week bleef het contact bestaan, even intens als voorheen.

Voor prinses Gallitzin was Hemsterhuis een raadgever bij de opvoeding van haar jonge kinderen en voor haarzelf fungeerde hij als een docent en vraagbaak. Voor Hemsterhuis was de prinses een muze: hun gesprekken inspireerden hem als filosoof en leidden ertoe dat hij zijn gedachten in de vorm van dialogen kon opschrijven. Deze dialogen kregen, naar het voorbeeld van Plato, een invulling alsof ze zich in het antieke Griekenland afspeelden. In de onderlinge brieven kreeg dit navolging doordat de prinses Hemsterhuis met « Socrate » aansprak en hij haar met « Diotime ».

Belangrijk voor Hemsterhuis – al zal hij dat toen niet beseft hebben – is dat de prinses hem introduceerde in aanzienlijke Duitse kringen en zo kon zij bewerkstelligen dat zijn filosofische geschriften breed gingen circuleren. Nog bij zijn leven maakte Hemsterhuis rechtstreeks of indirect kennis met grootheden als Herder, Jacobi, Goethe en Hamann. De eerste twee delen van een Duitse vertaling verschenen in 1782, buiten zijn medeweten om; het derde deel volgde in 1797. Mede dankzij de contacten van de prinses heeft zijn denken een enorme invloed kunnen uitoefenen op de Duitse « Frühromantik ».

De brieven van Hemsterhuis aan zijn muze worden voor het merendeel bewaard in de Universitäts- und Landesbibliothek te Münster, binnen de collectie Gallitzin-Nachlaß. Kleinere collecties bevinden zich in de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag en in het Landesarchiv Abteilung Westfalen te Münster. Om praktische redenen is er voor gekozen om deze uitgave op te delen overeenkomstig de ordening in de genoemde bewaarplaatsen en hun collecties.

Daarmee is een ruwweg chronologische volgorde aangehouden. De overgeleverde verzameling is helaas niet volledig: binnen de jaren 1781 en 1782 blijken er grote hiaten te zijn. Hier worden de brieven in transcriptie uitgegeven. Door de enorme omvang, ca. 1300 brieven, is in eerste instantie van annotatie en van commentaar bij de brieven afgezien; het voornemen is wel om in de toekomst op een of andere wijze hierin te voorzien. Gegeven de elektronische zoekmogelijkheden op de website kon een register in de boeken achterwege blijven. Het grote aantal maakt ook, dat geen transcripties zijn gemaakt de brieven van de prinses aan Hemsterhuis: het project was dan te omvangrijk geworden. Het voornemen is wel om ook andere door Hemsterhuis geschreven brieven zo uit te geven, bijvoorbeeld de correspondentie met mevrouw Perrenot, die als een tweede muze en onder de koosnaam « Daphne » werd aangeschreven.

Bij de editie zijn de volgende regels in acht genomen:

- Oorspronkelijke taal en spelling zijn gehandhaafd, ook wanneer deze niet consequent was. Zijn spelling is niet consequent, bijvoorbeeld *republicque* naast *republique* en *voions* naast *voyons*.
- Het &-teken is tot *et* uitgeschreven.
- De interpunctie is aangepast naar modern gebruik.
- Hemsterhuis' gebruik van accenten is voor het merendeel gevolgd. Naar moderne maatstaven gezien liet hij vaak accenten weg (*ame*, *premiere*), maar daarin was hij niet consequent (*meme* naast *même*). Het accent grave gebruikte hij spaarzaam. Wanneer hij een accent aigu gebruikte waar in de moderne spelling een accent grave wordt geplaatst, hebben wij gekozen voor een accent grave. Het accent aigu boven de letter-u ter onderscheid van de letter-n is genegeerd.
  Omdat de transcriptie tot stand is gekomen met behulp van een microfilm en we niet in staat waren om alle details naar het origineel te controleren, dient de lezer inzake het gebruik van accenten rekening te houden met een betrekkelijk hoge foutmarge.
- Afkortingen en onvolledige namen zijn, indien bekend, aangevuld met letters in superscript. Er is gekozen voor deze vorm van aanvullen, in plaats van het gebruik van vierkante teksthaken [...], om het voor de gebruiker eenvoudiger te maken om de brieven digitaal te doorzoeken.

- Enkele editorische aanvullingen, die niet van belang zijn voor het digitaal doorzoeken, zijn wel aangegeven met vierkante teksthaken: [...].
- Tussen accolades {...} staan woorden of passages die in het origineel moeilijk leesbaar zijn en waarvan de transcriptie onzeker is.
- Hemsterhuis gebruikte een cijferschrift om politiek of persoonlijk gevoelige informatie gecodeerd aan de prinses te melden. In de brieven zelf is de gedecodeerde tekst in cursief aangegeven, met de oorspronkelijk berichten in code opgenomen in de voetnoten. – N.B. niet in dit deel.
- Onderstrepingen en woorden in klein kapitaal zijn conform het gebruik van Hemsterhuis in de brieven.
- Hemsterhuis is niet consequent in de wijze van aangeven van citaten. Soms zijn deze door hem onderstreept, dan weer geplaatst tussen aanhalingstekens, hier aangegeven met « ... », maar vaak is er geen enkele markering van het citaat. Wij hebben hem hierin gevolgd.
- Aantekeningen in de originele brieven door een ander geschreven, vaak door prinses Gallitzin, zijn weergegeven met een afwijkende, schreefloze letter.
- Bij deze uitgave is, zoals reeds opgemerkt, de volgorde nagevolgd van de bewaarplaatsen en hun collecties. In enkele gevallen is binnen een deel een brief overgebracht naar de juiste plaats in de chronologische volgorde, wanneer het duidelijk is, dat de originele brief niet juiste in de fysieke collectie is ingevoegd.

In een recente bloemlezing zijn 150 brieven gepubliceerd en voorzien van uitvoerige aantekeningen: Frans Hemsterhuis, *Lettres de Socrate à Diotime: Cent cinquante lettres du philosophe néerlandais Frans Hemsterhuis à la princesse Gallitzin; choisies, introduites, éditées et annotées par Marcel Franz Fresco* (Deutsche Hochschulschriften) Frankfurt am Main [etc.] 2007. In de *Wijsgerige werken*, uitgegeven door M.J. Petry (Budel 2001), zijn tevens een aantal brieven of fragmenten opgenomen en in het Nederlands vertaald; deze zijn eveneens te vinden in de Italiaanse vertaling: *Opere, a cura di Claudia Melica* (Biblioteca Europea; 29) Napoli 2001. In voetnoten wordt naar deze uitgaven verwezen; in voorkomende gevallen ook naar andere publicaties.

De webversie van de transcriptie is zo vorm gegeven, dat de teksten ook in boekvorm kunnen worden besteld via www.lulu.com. De boekversies bij Lulu worden aangepast, net als de webversie, wanneer er sprake is van substantiële correcties en aanvullingen. Om deze reden wordt op de versozijde van de titelpagina steeds de actuele versie vermeld.

De transcriptie werd mogelijk dankzij de inzet van de heren Gerrit van der Meer en Louis Hoffman. Dankzij hun grote kennis van de Franse taal en cultuur en op grond van hun ervaring met de uitgave en vertaling van Hemsterhuis' *Wijsgerige werken* onder leiding van Michael Petry, waren zij toegerust om deze omvangrijke klus aan te pakken. Dr Ad (A.M.Th.) Leerintveld, conservator van de Koninklijke Bibliotheek te Den Haag, en Reinhold Feldmann M.A. en dhr. Jürgen Lenzing, conservatoren van de Universitäts- und Landesbibliothek Münster, verleende de volle medewerking bij het beschikbaar stellen en het digitaliseren van de originele brieven. De Universiteitsbibliotheek van de Rijksuniversiteit Groningen als mijn werkgever was bereid dit project te faciliteren, in het bijzonder in de vorm van een website.

Jacob van Sluis

Lettre 3.1 – 2 & 3 janvier 1780 [1]

La Haye, ce 2 de jan. 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu votre lettre avec plus de plaisir s'il se peut que jamais, par tant de raisons, tant de raisons que je ne sçaurois vous les dire. Hier et aujourd'hui je suis resté chez moi, non tant par paresse, que parce que je devois prendre l'Ipecacoanna auquel remede mon Galien me condamne frequenment. Pour changer un peu je le prierai de me prescrire quelques bons chapitres du Barometre. Pour mercredi le soir je n'aurai besoin ni de l'un ni de l'autre, car j'aurai l'honneur de souper à côté de Mlle Rachel de Pinto.

Vous sçavez sans doute que le Comte Obdam est mort. Je crois avec vous qu'il avoit l'esprit de conversation et de societé à un fort haut degrez de perfection. A tout prendre, il y avoit beaucoup plus de bien que de mal dans lui. La pauvre Rosette est à plaindre, mais on a pourvu à sa subsistance. Pourtant je presume assez de son coeur pour croire que ni le testament du Comte ni la genereuse offerte de Mad. de Twikkel la paient de la perte qu'elle vient de faire. Twikkel a été à l'extrémité de la mort de son frère. Les aiant connus tous deux depuis long temps, je puis attester que je n'ai jamais vu un amour fraternel plus parfait.

Vous ne sçavez rien, ma Diotime, des desagrements qu'a Mr. de Stosch? Par consequent je vous | en dirai un mot entre nous. Mr. de Stosch souhaitoit un eloge de son defunt ami Mylord Marschal. Il fit choix de la plume la plus illustre, celle de d'Alembert, et quoiqu'il ne le connoissoit pas, il l'engagea à faire son affaire. Il lui fournit tous les anecdotes qu'il pouvoit et lui recita une lettre touchant Rousseau qui n'etoit pas à la gloire de ce bel esprit. Alembert fit usage de tout cela, mais un certain du Perrou, Suisse ou Genevois, accusa d'Alembert d'avoir divulgué des faussetés pour noircir Rousseau. Alembert nomme son auteur, comme de raison, et demande à Mr. de Stosch la lettre en question et en même temps du Perroux declare qu'il denoncera Mr. de Stosch au publicq comme calomniateur s'il ne produit pas la lettre. Le pauvre Mr. de Stosch decachêtte les lettres de son ami et n'y trouve pas ce qu'il cherche. Il est probable que Mylord a

1 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 76, p. 228-230 (fragment: 2 janvier).

brûlé cette lettre avant sa mort puisqu'il etoit lié autrefois avec Rousseau. Stosch s'est plaint au Prince de son embarras. J'ai reduit cette affaire à trois cas possibles et j'ai composé des lettres pour chaque cas qu'il devroit ecrire à d'Alembert. Le Prince lui a envoié tout cela, mais malheureusement il a pris un autre parti. Il publie maintenant les lettres de son ami, ce qui ne contentera personne et lui ôte des armes dont il pourroit avoir besoin. N'en dites rien si on ne vous en parle, ma Diotime. |

Camper a passé la soirée chez moi. Il se propose d'aller au commencement du printemps à Hambourg et de prendre Stosch à Berlin pour le mêner par Munster en Frise.

Lundi 3 de janvier 9 h. du soir

Ma toute chere Diotime, jusqu'ici je n'ai pas de vos lettres et je desespère d'en avoir, puisque dinant chez le Prince aujourd'hui il en reçut. Si vous sçavez ce que c'est qu'aimer ma Diotime, vous sçaurez ce que votre Socrate sent. Pourtant il s'aneantiroit plus tôt que de penser, que malgré tant de tempêtes, sa Diotime put changer à son egard. Je dois à ces tempêtes le bonheur d'avoir pu et dû vous parler vrai, et de vous peindre votre ami tel qu'il a été, qu'il est, et qu'il sera toujours; et depuis ce temps je me sêns un contentement et un repôs qui seroit bien difficile à peindre.

Vous me dites dans votre derniere par rapport à vos livres en Suisse: lorsque j'aurai touchée terre d'une ou d'autre façon. Ma toute chère Diotime, pourquoi ne me dites vous rien de vos projets ou de vos vues? Je ne sçaurois y faire du mal sans doute, et je pourrois y faire du bien, ce qui seroit pour moi un des plus grands bonheurs où j'aspire.

J'ai appris du Prince avec plaisir que vous aurez toute la maison que vous habitez. Si cela est, je ne crois pas que vous pourriez souhaiter une habitation plus charmante et plus commode. |

Ma chère amie, je mêne actuellement une vie bien desagreable par un surcroit d'occupations. Je veux vous en donner une idée entre nous. Sachez que l'executif et le distributif de l'activité du Conseil est composé par une personne, que j'appelle B1, par une autre que j'appelle B2, par votre pauvre Socrate et par un BB3.

B1 et B2 ne se sont jamais aimé, comme cela est fort raisonnable. Mais enfin B1 et B2 ont eu deux sçènes dont je n'ai pas vu le semblable. Je n'ai jamais vu deux nobles et fieres poissonneuses, les cheveux epars, les pouces serrées dans le poing, et au moment de s'imprimer un respect l'un à l'autre qui puisse exprimer par de longs traits d'un rouge fonçé sur un teint d'yvoire, ce qu'elles se doivent, s'enoncer avec une eloquence aussi male et aussi energique. Enfin ces deux B. se sont declarés qu'ils se meprisent du fond de leurs coeurs, et si vous aviez l'avantage de connoitre les deux B. comme moi, vous diriez que ce sont des gens du tact le plus vrai et le plus exquis vis à vis l'un de l'autre et dans ce cas singulier qu'on puisse trouver dans le monde, ils se sont declarés qu'ils ne veulent plus parler d'affaires l'un avec l'autre, ce qui est parfaitement bien | pour les affaires, mais ce qui ne m'acomode pas. Enfin, si je n'avois pas Lichtenberg dont je vous ai bien parlé, le seul qui est d'un tout autre etage, je quitterois tout nêt sans regarder les consequences, quelque plaisir que d'autres pussent trouver dans la situation où je suis. Je veux bien croire que dans d'autres païs on trouve exactement les mêmes choses, mais la liberté prodigieuse de celui ci n'oblige pas la petitesse à se servir d'un appareil qui impose. Jugez à cette heure si j'ai des affaires et du plaisir.

J'ai passé ce matin encore un couple d'heures avec la personne extraordinaire dont je vous ai parlé dans mes precedentes. Nous ne pouvons guère nous voir qu'une fois par semaine, puisqu'elle est tant enfonçée dans sa famille et dans le monde contre son gré. Je vous jure, ma Diotime, que je n'ai pas exageré dans tout ce que je vous en ai dit. Elle fait des vers admirables. Elle en fait aussi en anglois et en françois qui vous etonneroient, mais ce que j'y trouve pour moi le plus instructif et le plus admirable c'est la finesse de ses sensations, la precision avec laquelle elle les exprime, et la toute singuliere faculté de se rappeller au parfait les sensations des sa plus tendre enfance, ce qui pourroit à mon avis donner des grandes lumieres dans la connoissance de l'|homme. Je vous dis tout net, ma Diotime, que pour la richesse des facultés, autant que j'en puis juger, je n'ai rien vu en mâle ni en femelle de si fort que vous deux. Pour juger de son ensemble et de la maniere dont elle gouverne ces facultés, il faudroit la voir tous les jours et dans des circonstances saillantes, ce que notre situation reciproque ne permet pas. Pourtant j'en ai la plus grande opinion.

De chez elle j'ai été chez le Barometre, qui me l'a depeint ainsi. C'est un charmant enfant qui a toute la naïveté de l'enfance et qui a de l'esprit. Notez qu'elle a 30 ans.

Le Barometre vient de finir ses travaux à ce qu'il m'a promis et dans un mois le 5me volume sera imprimé. Il devient fier, car ce matin me disant qu'il avoit acceleré l'impression d'une partie de son ouvrage pour le plaisir du Prince, il ajouta qu'il le lui enverroit apres demain, et que le Prince y verroit, primo combien il avoit d'egards pour Mr. de Buffon et secundo, qu'il etoit un geant aupres de lui. Enfin ce geant a beaucoup grondé ce midi les auteurs qui ecrivent longuement, et m'a dit qu'il avoit beaucoup retranché pour que l'ouvrage fut succinct. Ma chère Diotime, vous aurez beau faire, mais vous avalerez pourtant un volume de ce suc, je vous en prie.

Adieu, ma toute chère Diotime, je ne sêns rien que votre absence et l'indestructibilité des sentiments que je vous porte. J'adore Apollon et Diane.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.2 – 6 & 7 janvier 1780

La Haye, ce 6 de janvier 1779 (1780), à 8 heures le soir

Ma toute chère Diotime. Jusqu'au moment que je vous parle je n'ai pas encore de vos lettres. Je sçai par le Prince que vous vous portez bien, et cette nouvelle qui autrefois auroit été tant pour moi, ne me console à present qu'en partie. Si ma Diotime sentoit pour moi la meilleure partie de ce que je sens pour elle, je ne me trouverois pas dans l'etat où je suis, mais peut-être, ma Diotime n'a pas eu le temps. Bons Dieux, point de temps en amitié! Peut-être elle a eu des occupations pressantes et subites, que sçai je moi? Ce que je sçai c'est que Socrate n'a jamais changé et ne changera jamais à l'egard de sa Diotime, et cette verité me suffit jusqu'à un certain poinct. Mais quelles pensées, quels soupçons ne tourmentent pas mon ame! Dieu veuille que dans peu d'heures je sois convaincu d'une horrible injustice, et que ma consçience, mes remords me

corrigent en me tourmentant, et que j'expie mon crime par mille baisers sur une lettre de ma Diotime.

Hier, malgré mes souffrances corporelles, j'ai sacrifié ma journée à C. et je l'ai accompagné par pitié à un très grand festin chez le Circoncis (Pinto), où C., Ten Hoven et moi nous avons eu le loisir à une table de vingt couverts, de faire pendant six heures mortelles ou inmortelles les experiences les plus curieuses | et les plus certaines sur l'ennui; je me propose bien de les mettre en theorie et de faire connoitre cette divinité sans l'invoquer.

Voila une lettre mais qui n'est pas de ma Diotime. Elle est de Mylord Stanhope. Elle est polie. Je vous l'envoie et vous aurez la bonté complaisante de me la renvoier. Je lui avois ecrit une longue lettre avant le second voiage de Munster dont Mr. l'Ambassadeur avoit bien voulu se charger pour la faire parvenir plus promptement que par la poste, et vous voiez que Mylord ne l'a reçu que le 26 de decembre.

Vendredi 7 matin.

Ma toute chère Diotime, hier je m'etois proposé de vous faire une longue lettre sur differents sujets, lorsque je fus interrompu par Mr. Schultz avec lequel je devois collationner deux exemplaires du Simon, un pour vous et un pour le Heros, que vous reçevrez dans peu j'espère.

Je vous prie, ma Diotime, de me dire où vous en êtes avec la traduction du Plan pour les ecôles de Munster. Je crois qu'il seroit fort utile pour ces ecôles et pour tout le monde qu'il parut quelque chose de pareil à present. Rey a trouvé en France des sçavants qui traduisent tout ce qui n'est pas traduit de Platon, il va l'imprimer et m'a fait prier de revoir l'ouvrage, et de lui dessiner des vignettes convenables. Vous me renieriez, ma Diotime, si je fusse assez ingrat pour refuser du secours à Platon. |

Le Conseil m'appelle où je trouverai mes amusements pour toute la journée. Le soir le Prince et Camper soupent chez moi.

J'embrasse ma chère Mimi et mon cher Mitri de toutes mes facultés aimantes. Les Almanacs ne partiront qu'avec les Simons.

Adieu, la poste va partir. Que ne prend-elle mon ame avec. Elle n'existe que pour Diotime. Si j'avois le bonheur d'être chez vous, je vous dirois des singularités sur cette ame.

Adieu, ma toute chère Diotime, je vous baise les pieds et les mains.

Σωκρατης

Je crains que la Rosette ne soit bien tôt la plus malheureuse creature du monde. Il y a *f* 400.000 de dettes chez Obdam. Il y a près de vingt ans que j'ai proposé de les prevenir.

❧

Lettre 3.3 – 9 & 10 janvier 1780

La Haye, ce 9 de jan. 1780

Ma toute chere Diotime, hier j'ai reçu la vôtre du 2 de ce mois, c'est-à-dire la premiere depuis quinze jours ou trois semaines. O tempora, ô mores! Je suis charmé, mon amie, que le recit de mes aventures vous amuse, et je ne vous en aurois pas regalé si je ne croiois fermement que rien, absolument rien de ce qui me regarde doit être caché pour vous.

Croiez moi, ma toute chère Diotime, que si vous connoissiez Mad. Perrenot, vous jugeriez bien vite que personne ne peut ressembler moins à une heroïne de roman qu'elle, et que vous ne vous etonneriez pas que cette femme a soupirée long temps apres des personnes qui parlassent son langage. Je vous direz bien plus, c'est que vous la comprendriez bien mieux que moi, car elle m'a dit plusieurs choses que vous m'avez dites, et que je n'ai compris ni de votre bouche ni de la sienne parfaitement, d'où je conclu que toutes les deux vous avez dans vos facultés des parties où je ne sçaurois atteindre. Jusqu'ici je ne sçaurois la juger que sur sa theorie | sur les travaux singuliers qu'elle a fait dans elle meme, et sur la marche qu'elle a prise pour parvenir au bonheur dont elle me dit qu'elle jouit. Je ne l'ai pas vu dans les grands evénements de la vie, je ne l'ai pas vu conduire deux enfants pendant quatre ans avec une force, une constance et un succes, dont il n'y a eu peut-être aucun exemple dans le monde: ce sont la des

réalités visibles et tangibles qui different de la plus sage theorie comme x de dx, ou plustôt comme le corps et l'ombre; et je vous prie de croire qu'il faut mesurer la dessus la distance qu'il y a dans mon ame entre Diotime et cette femme extraordinaire, independenment du serment sacré qui me lie, et des sentiments eternels qui furent les mobiles de ce serment. Mais j'avoue franchement que, si je considère la composition de son ame qui me paroit resulter necessairement de ses manoeuvres, il n'y a point d'être dans le monde auquel j'aimerois tant de ressembler, par la raison que je m'imagine qu'avec cette composition je pourrois être parfaitement heureux. | Pour vous donner une idée de la trempe de son esprit, je vous mettrai ici mot à mot un discours qu'elle me tint la semaine passé. C'etoit la quatre ou cinquieme fois qu'elle me voioit seul. Elle me dit que lorsqu'elle avoit lue mes ouvrages, elle s'etoit faite une idée de moi que je devois être extrêmement riche en facultés, que depuis ce moment elle avoit eu un desir extrême de me connoitre, que pendant un an elle avoit questionné tout le monde sur moi, qu'on lui avoit dit que j'etois singulier, que je negligai tout le monde, et que je n'avois voulu me lier qu'avec la Princesse, Fagel et les Bentinks, les seules personnes qui avoient la reputation etablie d'une prodigieuse richesse, qu'elle avoit jugée que cette singularité etoit un grand defaut qui m'empêchoit d'être aussi utile que je pourrois l'être, que la source de ce defaut etoit ou un orgueil et un mepris pour tout ce que je croiois au dessous de moi, ou de l'ennui et un manque de force de pouvoir soutenir une conversation plus pauvre que celle que j'avois avec moi même, ou avec mes peu d'amis. Des deux côtés il y a de l'injustice, me dit-elle. Si la premiere source est la veritable, | reflêchissez alors que vous ne pouvez pas comprendre ceux qui sont au dessus de vous et l'impossibilité qu'il y en a plusieurs n'est pas prouvée. Si la seconde source est la veritable, je vous demande si un riche ne doit rien au pauvre par la raison qu'il est riche? Voila, me dit-elle, ce que j'ai pensé sur vous avant que de vous avoir vu devant mes yeux; si j'ai tort pardonnez à une femme qui vous estime infiniment, si j'ai raison je vous conjure corrigez vous, voiez le monde. Respecter votre individu c'est de raison, mais aimer les hommes ce n'est qu'en aimant les hommes qu'on se sent vraiment heureux.

Ma toute chère Diotime, je ne crois pas qu'il y ait deux mots de faute dans ce discours, et je vous prie de me dire si cette ame et cette tête ressemble à la vôtre ou non?

Le même jour elle me dit que la liaison qu'elle avoit faite avec moi l'avoit occupée la nuit, qu'elle avoit une si grande opinion de l'attachement qui me lioit à vous, que l'idée lui etoit venue que cela pourroit vous deplaire et qu'elle pourroit être la cause innocente d'un refroidissement, que la dessus elle avoit rappellé tout ce qu'elle avoit | jamais entendu dire de vous, et qu'elle s'etoit formée une idée de votre caractère. Le resultat, me dit-elle, m'a mis entierement à l'aise, car il ne sçauroit y avoir du petit. Je lui ai dit 1° que son resultat etoit parfait, et 2° (en confidence) qu'à la premiere occasion qui se presenteroit de pouvoir achever ma carriere dans votre service et aupres de vous, je le ferois inmanquablement. Elle me dit que c'etoit fort naturel et qu'elle n'en avoit pas doutée.

Voila, ma toute chère Diotime, une longue histoire au sujet de cette femme extraordinaire qui ne sera jamais connue à La Haye, par la raison qu'elle a tellement cachée les singularités de son caractere, qu'il n'en paroit absolument rien. Elle n'a pas plus d'esprit ni un autre ton que les autres. Elle pèse sûrement 20 lb de plus que je n'ai dit, dont je demande pardon.

Ne croiez pas, ma chere Diotime, que Mad. Perrenot est l'unique objet de mes soins. Je vois Mad. d'Aylva et Mad. Nagel pas trop pourtant, mais je les vois. Notez que chez la premiere se forme une academie de lecture, dont sont Maasdam, Larrey (pas la vôtre) etc. et dont je ne suis pas.

Vous me demandez, ma Diotime, des nouvelles politiques de ce païs. Je puis vous dire | de science certaine que la Republicque ne fait rien et ne medite rien. Les deux etats de guerres pour cette année ne different que de *f* 3000 de ceux de l'année passée. Il n'y a aucune nouvelle petition sur le tapit, on rembourse des capitaux comme on a fait depuis 16 ans, et pendant la plus profonde paix. On croit apparenment que les Hollandois garderont leur argent en caisse, et qu'on le retrouvera à chaque instant, ce qui ne sera pas. Pourtant, jamais la Republicque n'a été dans un etat si singulier, ni même guere plus critique. Ceux qui sont le plus à plaindre ce sont nos officiers de marine. Notez que la France ne pourra pas mettre une flôtte en mêr la campagne prochaine sans les Hollandois. Nombre de

vaisseaux dans nos ports vont partir, en parti pour la France sans doute, chargés de chanvre de bois etc. Ces vaisseaux seront convoiés ou par le petit esquadre de Reynst, ou par celui de Bijland, tous les deux vice-admiraux, ou par celui de Binkes, chêf d'esquadre. Les Anglois ont ordonné douze vaisseaux de ligne pour rencontrer ce convoi, et ils ont raison. Qu'est ce que fera notre pauvre officier si on visite un seul vaisseau sous son convoi. Suivant | nos loix de mêr il doit se battre sous peine de la vie. Jusqu'où se battera t-il? Se laissera-t-il couler à fond? On dira c'est un fôl qui se laisse tuer par quatre autres, se rendra-t-il? Il faut sçavoir que la gloire et l'honneur des Hollandois sur mêr est intact depuis deux siècles à peu près jusqu'à ce moment-ci, et la sensation de la honte d'être pris ou battu est encore en pleine vigueur dans notre marine. Je conclu de tout cela qu'il me paroit plus doux d'être Capitaine des gardes hollandoises ou suisses à La Haye, que d'être admiral avec Reinst ou Bijland à Goeree ou au Texel.

Les privileges que Louis XVI accorde à quelques Hollandois de ses amis seront distribués à present au bon plaisir de Mr. de Vauguion à son hôtel. Il faut avouer que les François nous traitent comme nous le meritons. Il y eut des temps que la Republicque auroit ordonné à moins à Mr. le Duc de Vauguion de partir dans 24 heures. Rappellez vous ce que je vous ai dit sur l'une des singularité de cette Republicque qui derive necessairement de la constitution la plus mauvaise qu'il est possible, sçavoir que le meme etat que dans la guerre va de pair avec les plus grandes puissances, est consideré avec raison pour moins que rien en paix. |

J'ai des raisons de ne pas doutter que dans peu il y aura des Americains à Londres pour traiter de la paix. J'avoue que jusqu'ici la paix m'a paru totalement impossible sans la mediation de la Russie, de la Prusse et de la Republicque, qui pourroient ou qui auroient pu la faire faire avec autorité; mais j'apprend à cette heure qu'il n'est pas impossible de la faire autrement. Il est certain qu'on a pensé à un plan d'eriger l'Amerique mecontente en royaume, et de faire un traité offensif et defensif entre ce roiaume, la France et l'Angleterre. J'ignore qui seroit le Roi dans ce plan, mais s'il s'executoit, les Hollandois paieroient avec usure leur inactivité. Si la paix ne se fait pas, il faut esperer pour nous que la guerre devienne generale, alors nous serons obligé d'y entrer et nous serons du côté des Anglois, indubitablement, et peut-être à l'aide d'une petite revolution chez nous. Si la guerre particuliere continue, les François seront bien battus la campagne

prochaine, c'est presque certain vu l'etat de leur flôtte, et comme nous n'aurons point de part à la victoire, les Anglois nous donneront la loi, et bien durement. |

Lundi, ce 10 de jan. 1780

Ma toute chère Diotime, hier au soir on a reçu la nouvelle d'Amsteldam, qu'il y etoit venu un expres de Londres, rapportant qu'il venoit d'arriver un courier à la Cour avec la nouvelle que l'esquadre avoit eu une affaire tres serieuse avec Mr. de Bijland et son convoi. Ni l'Etat, ni Mr. de Yorck en ont aucun avis. Pourtant la chose est très possible eu egard au temps et au lieu de cette action. On la rapporte differenment. On dit qu'après le combat Bijland a continué sa route avec son convoi et que les Anglois avoit pris notre fregatte le Faucon avec quelques vaisseaux marchands destinés pour la France, ce qui est manifestement faux, puisque c'etoit precisement Mr. Silvestre qui commande le Faucon, qui conduisoit des vaisseaux marchands en Angleterre. S'il y a eu quelque affaire, toutes les probabilités la reduisent à ceci. Bijland avec son petit esquadre dont etoit le Faucon, est parti le 28 avec 60 vaisseaux marchants sous son convoi. 24 heures apres sont sortis 7 vaisseaux destinés pour la France, faisant toutes voiles pour atteindre Bijland, ce qui a été presqu'impossible à cause des vents. Bijland aura rencontré l'esquadre angloise et il y aura eu quelques coups de canons, soit | serieusement soit de salut. Apres cela le Faucon se sera joint à l'esquadre angloise avec les vaisseaux qu'il menoit en Angleterre et ensuite les Anglois auroit rencontré les 7 vaisseaux destinés pour la France, et les auront pris, n'etant pas sous convoi. Si l'affaire s'est passée de la sorte, elle ne decide rien entre l'Angleterre et la Republicque, et ce seroit un terrible coup pour les François dont la flotte manque de tout.

Je viens de diner chez le Prince avec l'Errata, le Baromètre, les Mysteres, les Scholiastes etc. etc., et je les ai quitté, disputant comme il faut sur Buffon.

A 9½ le soir

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre. Je la compare avec quelques unes de vos precedentes des dernieres dates. Je vois que vous changez de ton avec moi. Je ne vois plus votre ame comme du passé. J'y vois la peine que vous prenez à m'ecrire. J'y vois tout ce que vous et moi aurions jugé le plus

absurde en amitié. Vous ne daignez plus lire mes lettres, car vous ne repondez à rien de ce que je vous demande. Si je ne vous aimai pas autant que je fais, si vous n'etiez pas l'unique objet qui donne le ton à tous mes plaisirs | et à toutes mes peines, je n'y serois pas aussi sensible que je le suis. Je le suis à un point que je ne puis vous exprimer. Si j'entre dans ma conscience, je suis convaincu de l'impossibilité qu'aucun homme puisse jamais vous être attaché aussi parfaitement que je le suis au moment que je vous parle, et puisse vous en donner des preuves plus evidentes que j'ai taché vous en donner eu egard à ma situation. Mais j'avoue pourtant que j'ai un seul reproche à me faire depuis deux ans, et je me le pardonne avec peine. Je vous le dirai en entier, afin que je fasse le dernier effort pour resusciter cette amitié sainte, vraie et franche, qui a subsisté si heureusement entre nous. Je me reproche, ma Diotime, d'avoir dans une affaire importante trop craint les effets et de votre sensibilité et de celle de Lysis.

L'affaire du Prince avec Lysis? finit par les sçènes les plus touchantes, et vous deux qui etiez les plus interessés, vous vous fiates entierement sur cette reconciliation. J'avoue que j'ai été pendant quelque temps dans la même idée, mais en considerant et la nature de la chose et les caractères des personnages, je me persuadois que nous avions pris un moment d'enthousiasme pour un changement total et durable. | J'etudiai le Prince et je fus bientôt convaincu pour moi, que j'avois bien raisonné. Je n'osai pas en parler à vous et je ne le fis entrevoir que foiblement à Lysis une ou deux fois, et d'autant moins que l'affaire ne pressoit pas et que Lysis alloit partir.

Je n'ai jamais été aussi richement affecté que le soir chez vous, ma Diotime, lorsque la nouvelle inprevue nous arriva de l'achat de Lavigny. Je me dis en moi-même: si Prince ne recule pas à present j'ai pourtant tôrt, car je ne pouvois pas raisonnablement supposer encore, qu'un homme par foiblesse put faire une chose aussi important uniquement pour gagner du temps. Quelques mois apres pourtant, en observant le Prince avec soin, je vis clairement que ma supposition auroit été très juste. Et je fus persuadé pour moi, que lorsque cela viendroit au fait et au {prendre}, le Prince ruineroit notre plan à quelque prix que ce fut. Alors il ne fut plus temps d'en parler à vous et à Lysis, d'ailleurs la securité de vous deux et les arrangements essentiels que je vous voiois prendre à la face du Prince combattoit avec tant d'efficace ce que je croiois voir à l'oeuil, que malgré ma

situation que je vous avois dit vrai, vous m'auriez trouvée à coup sûr | prêt à partir avec vous au moment que vous m'auriez indicquée et je n'aurois eu besoin pour cela qu'à peu près cinq semaines. Pour vous dire, ma chère Diotime, l'etat où je me suis trouvé pendant plus d'un an, ballôté entre votre securité et ce que mon intellect me montroit avec autant d'evidence, cela est impossible. Je vous ai quitté souvent après des heures de silence, faché contre vous de ce que vous ne me deviniez pas, et pourtant j'etois asseuré qu'en vous disant ce que j'avois dans l'ame, je vous feroit une peine horrible sans aucune utilité pour aucun de nous trois.

Ma toute chère amie, si vous voulez prendre la peine de lier ceci à tout ce que je vous ai dit dans deux precedentes lettres au sujet de ce que je vous ai été, de ce que je vous suis, et de ce que je vous serai à jamais, à moins que Diotime cesse d'être Diotime vous avez absolument toute la clêf de ma conduite envers vous en tant que moi je le sçai dans ma conscience. Si vous n'y reconnoissez pas votre vrai ami, laissez moi, et ne me tuez plus par des froideurs. Si vous y reconnoissez l'ami qui vous fut chèr, que je voie à travers chaque ligne de vos lettres à decouvert cette ame que j'adore. Adieu.

Σωκρατης

Est ce que ma lettre à Mimi le jour de sa naissance lui est parvenue?
Que fait Lysis? Que fera-t-il?

❧

Lettre 3.4 – 13 janvier 1780

Jeudi 13 de jan. 1780

Ma toute chère Diotime, il y a eu une affaire entre les Anglois et les Hollandois le 2 de ce mois. L'Etat n'en a aucune nouvelle jusqu'à l'heure que je vous parle, ni par son Vice Admiral ni par Mr. le Comte de Welderen. Voici comment la Cour de Londres l'a fait publier, et l'a fait notifier tout de suite à Mr. de Welderen.

Le 1 de ce mois, Mr. Fielding aiant sous ses ordres un escadre de 6 vaisseaux de ligne de 70 à 80 canons, rencontra les Hollandois, aiant quatre vaisseaux de guerre, dont l'Admiral porte 64 canons, et parmis eux le Faucon, dont je vous ai parlé, destiné pour l'Angleterre. Mr. Fielding envoia d'abord un officier à l'Admiral hollandois pour le complimenter de sa part, et pour lui prier de permettre qu'il fit visiter les vaisseaux marchands du convoi, qui consistoient alors dans 17 vaisseaux, en ajoutant qu'il avoit la dessus des ordres les plus precis de sa cour. L'Hollandois lui fit dire que pour lui il alloit en Amerique, qu'il y avoit à la verité sous son convoi des vaisseaux chargés de chanvre et de fer, mais aucun qui etoient chargés de bois de construction, que plusieurs de ces vaisseaux etoient destinés pour le port de Brest, mais que suivant les loix de son païs il ne souffriroit pas qu'on visita | des batiments de sa garde. Mr. Fielding lui fit dire qu'il etoit faché de la circonstance, mais qu'il le pria instanment de penser murement à la chose, et qu'il esperoit que le lendemain il auroit changé d'avîs. Le lendemain même demande, même reponse, enfin Mr. Fielding envoia toutes les chaloupes de son escadre pour visiter les vaisseaux marchands. L'Admiral hollandois tira tout de suite sur ces chaloupes, sur quoi l'Admiral anglois tira deux coups de canon à l'Hollandois. Celui alla tout droit à Mr. Fielding et lui lacha toute sa bordée. Mr. Fielding lui repond, et l'Hollandois soutenoit le combat d'un côté contre le Namur commandé par Fielding, et de l'autre contre le Vaillant, commandé je ne sçai plus par qui. Que pendant ce combat 7 vaisseaux marchand baisserent le pavillon pour se rendre, tandis que les autres se sauverent et suivirent leur route. Que la dessus l'Anglois envoia un officier à bord de l'Hollandois pour lui dire qu'il avoit tout ce pourquoi il etoit venu et qu'il le pria de cesser de tirer et d'arborer son pavillon de paix. Que l'Hollandois lui fit dire que s'il lui fit la même prière par ecrit, il le feroit. Que Mr. Fielding lui aiant envoié cette lettre, les deux Admiraux | s'etoient salué de 13 coups de canon comme de coutume, et ils etoient arrivés tous ensemble à Spithead.

Si cette affaire s'est passé ainsi, elle passera sûrement dans le monde pour une affaire convenue, d'autant plus que les Anglois disent qu'il n'y a pas eu un homme de tué dans le combat. Enfin cette action ne decidera de rien entre les deux puissances et on n'en parle ici que pour s'amuser. Les François pourtant y ont fait une perte très considerable.

Ma chère Diotime, je ne vous ecris pas ceci que parcequ'il paroit que vous le desirez, mais c'est tout ce que je sçai à present en nouvelles politicques. Pour d'autres il n'y en a aucune qui puisse vous interesser. Je n'ai pas vu Tavel qui ne sort pas, et qui souffre beaucoup; l'un de ces jours j'irai le voir pour le soulager par votre gracieux souvenir. Mais je souffre moi même de fluxions etc. et je ne m'amuse nulle part mieux que chez moi dans le sein de la philosofie, c'est la où on trouve du moins l'ombre de ce repos qu'un developpement ulterieur promet.

En relisant vos lettres de cette année, qui ne sont que deux petites, j'y trouve un passage qui m'a extrêmement affligé. Vous parlez d'un exil à Munster. Premierement plut à Dieu que j'y fus exilé aujourd'hui, le lendemain me verroit à coup seur en voiage; mais ensuite ce qui | me fait de la peine, plus que vous ne vous imaginez, c'est que je crains d'y entrevoir que la beatitude de votre etat actuel à Munster n'est pas si parfaite que je le souhaiterois. Chère Diotime, si l'etat forcé où nous nous sommes trouvés depuis quelque temps, et que Dieu veuille que ce ne soit qu'un orage passager, ne m'en eut empêché, il y a long temps que Socrate auroit été à vos pieds et à sa place. Si vous m'y souhaitez, ma Diotime, dites le moi. Il n'y aura que l'impossible qui m'empêchera de venir avant.

Avant avant hier dinant chez le Prince il me dit qu'il attendoit à tout moment des nouvelles qui l'appelleroient à Amsteldam, et de la il comptoit de partir pour Munster. Si vous avez quelques ordres à me donner pour la Grande Comtesse, je vous supplie de vous depêcher. Elle est fachée contre moi, et je n'ose pas paroitre devant sa face sans l'appui de quelqu'autorité.

Je vous prie, ma chère Diotime, de me rappeller quelques fois dans le souvenir de Mr. de Furstenberg. J'aurai l'honneur de lui ecrire avec le Sophyle, qui partira la semaine prochaine.

Le Barometre est au bout de ses travaux et reste un mois encore, ce qui me fait fremir. Vous ne connoissez pas son talent de conter. Il se manifeste à cette heure. Avant hier j'etois quelque part avec lui. Le quart avant 7 il commença le conte d'une païsanne de Beaucaire qu'il connoissoit. Il ne ferma la bouche qu'à 9 heures sonnées, ce qui ouvrit toutes les bouches de la compagnie, car nous baillames à l'envi sans façon.

Adieu, ma toute chere Diotime. Adieu, ma chere Mimi et mon cher Mitri. Socrate vous embrasse, vous pleure et vous adore.

❧

Lettre 3.5 – 15 & 16 janvier 1780

Dimanche 15 janvier 1780

Ma toute chère Diotime, avant hier j'ai reçu la vôtre avec un plaisir inexprimable. Je la baise avec ardeur, et quoiqu'elle est petite j'y vois, j'y sens l'ame de mon amie, et vous ne sçauriez croire combien cela me soulage dans l'etat où je me trouve, car j'ai cette miserable toux à un poinct plus serieux que jamais. Je crains mon lit comme ceux qui ont l'honneur de connoitre l'enfer le craignent. Le Prince et le Camper ont mille bontés pour moi. Camper passe chez moi les heures que la Cour lui accorde, car il est des diners, des soupers etc. ce soir au concert, ce qui n'est pas son fait. Hier leurs Altesses et le Prince ont été avec Camper chez la Scholiaste pour voir la tête de Camper qui est bien belle.

Enfin, les visites amicales du Prince et du Camper diminuent à la verité mes douleurs, mais lorsque je me rappelle ces temps de beatitude où Diotime par un regard, par un mot, par un geste effaça toutes mes peines, le prix de leurs bontés ne me semble plus si grand, et je crains de leur paroitre ingrat. Ma chere Diotime, si dans le moment que je vous parle je pourrois me transporter dans le coin le plus ecarté, le plus abject de la ville de Munster, j'y trouverois mon paradis, et je crois que j'aimerois mieux mourir la que vivre ici.

Je suis mal encore dans mon domestique. Lorsque j'ai perdu mon Crauze, j'avois des raisons pour ne pas le remplaçer, quoique cela m'|a extrêmement incommodé. A present mon Jean est presque à l'agonie. Il a été saigné trois fois sans aucun effet. Me voila donc inhabile de pouvoir me servir moi-même au merci de Mad. Crauze et d'une servante, excellente à la verité. Mais le bon Prince y a pourvu, car au premier desir que je lui ai montré de vouloir votre Charles noir, il me l'a accordé pendant ma maladie. Je le lui ai demandé parcequ'en le voiant je m'imagine que vous et vos divins enfants le precedez ou le suivez, et

lorsqu'il ouvre ma porte, le coeur me bat outre mesure. Vous sçavez qu'autrefois ce cortège etoit l'augure certain de la prochaine fin de toutes mes souffrances.

Lundi 16 de jan. 1780

Ma toute chere Diotime, hier au soir en vous quittant je me mis dans mon lit, plus affecté des frayeurs de la nuit que Salomon avec ses 70.000 heros qui le veillent. Graces au medecines de M. Camper? j'ai eu la nuit la plus delicieuse, je crois que j'ai passée dans ma vie. Un repos parfait, decôré des songes les plus riants, les plus sentimentals et entierement dans le goût des Elysees; mais il s'en faut beaucoup que le jour lui soit analogue. Ma fièvre continuelle ne diminue pas, et je me trouve exactement dans cette situation mortifiante où je vous ai vue deux fois. C'est une inertie parfaite, et il ne me faudroit | pas moins que votre apparition ou le son de votre voix pour me faire quitter l'endroit où je me trouve. Lorsque je m'examine, je sêns que j'ai toutes mes facultés comme je les ai eu toujours, mais j'ai des maux de tête et le corps affoibli. Ce qui est curieux, c'est que je sens même que je pourrois emploier mes facultés si je les forçois, mais je ne le veux pas. Je trouve une triste et sombre volupté à être rien. Si je demande à mon intellect si c'est-la un etat digne de votre Socrate, il me repond que non, mais je lui ferme la bouche et je continue à vouloir. Et quoi? Rien. Il me paroit que je pourrois chanter trois ou quatre tons d'une chanson quelconque pendant toute l'eternité sans être mecontent, ce qui jette beaucoup de lumiere sur les halelujas eternels, quoique cela ne prouve rien pour la riche composition des anges.

Il est injuste, ma chère Diotime, de vous entretenir uniquement de mes peines tandis que j'ai des plaisirs à vous offrir. Je vien de reçevoir enfin une lettre de mon aimable, mon tendre et mon intime ami le Comte de Calenberg. Depuis la lecture de cette lettre, ma Diotime, je ne sçai pas trop ce que je vous suis, ou du moins je ne sçai pas trop comment je l'exprimerois. Je vous envoie la lettre en entier pour deux raisons, la premiere afin que vous me dites s'il ne seroit pas temps d'exiger de tant de tendresses quelque grand sacrifice | d'un bijou, d'une dentelle, d'une tabatiere ou d'un ruban de sa cassette, car vous voiez qu'il est impossible qu'il me refuse. La seconde raison c'est afin que vous observiez la situation de la reine couchée sous l'ecusson de ses armes.

Enfin je crois que je lui ecrirai une lettre comme du beurre, mais un peu triste, en rendant son AMITIÉ pour moi un peu problematique. Le moins qu'il pourra faire dans ce cas c'est de rencherir sur les expressions dont il me beatifie, et c'est ce que je serois curieux de voir.

Je vien de reçevoir une lettre de Rey, qui me mande que Mr. de Furstenberg lui avoit demandé mes derniers ouvrages. Je vous supplie, ma toute chère et tendre Diotime, d'avoir la bonté de vous mettre en fureur contre Mr. de Furstenberg de ce qu'il ne s'addresse pas à vous, la seule et unique souveraine de ces livres et de leur auteur.

Dans le balot du Simon je vous enverrai quelques exemplaires. S'il n'y en a pas assez, vous me le direz. S'il y en a trop, vous pouvez en faire cadeau à la machoire, qui les debitera bien en Allemagne.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, vous remplissez mon ame tout entiere, ce que le reste de l'Univers ne fait pas. Brillant Phoebus, belle Diane, mon coeur vous suit dans toutes vos occupations. Pourquoi Diane ne veut elle pas m'ecrire? Adieu, ma Diotime, je suis pour toute l'eternité votre

Σωκρατης

Je n'ai pas encore de vos nouvelles, et si votre rhume est passé.

❧

Lettre 3.6 – 19 & 20 janvier 1780

La Haye, ce 19 de janvier 1780

Ma toute chère Diotime. Mes nuits sont affreux et les jours qui les suivent ne valent guere d'avantage. Camper me dit que le changement du temps me retablira. Il se peut, et je m'en met fort peu en peine. Je sens que ce qui me mine le plus tient à la sensibilité de l'ame. Je sens que si j'etois avec vous je serois parfaitement gueri, ou du moins que je pourrois mourir de plaisir. Je ne vois que Camper seul, qui m'amuse, et dont la presence adoucit mon etat.

Me voila, seul vis à vis de moi même. Je tache à dessiner des vignettes à vos exemplaires de Simon, mais je ne le puis. La main et la tête s'y refusent. Vis à vis

de moi même je me trouve vis à vis de vous. Votre image, ma Diotime, m'attendrit et charme mes peines. Mais lorsque je pense que vos lettres se raccourcissent, qu'elles diminuent en nombre, que votre ame se ferme et se cache de plus en plus devant votre ami, qui a merité de l'être, je m'ecrie: Oh, bons Dieux! est ce que ma Diotime m'auroit rejettée. Diotime que ne connoissez vous celle qui voudroit me ramasser! Votre tact vous obligeroit, vous forceroit de dire, ce qu'elle ramasse doit être jêtté avec bien d'injustice.

Depuis la derniere lettre que | je vous ai ecrite à son sujet, je l'ai vu deux fois encore. Rien de ce que je vous en ai dit est faux. Mais elle me perce le coeur en m'appellant le moderne Socrate. En prononçant ce nom, d'un côté un peu plus merité qu'on ne le pense, mais de l'autre: ce nom qui sortant de votre bouche vivifiait toutes mes facultés et fecondoit mes talents, et que vous commençez quelques fois à me donner avec moins d'interet.

Ma toute chère Diotime, je n'ôse y penser, je sêns que mon ame deviendroit foible si je continuois. Lorsque j'y pense je crois que je devien fol, non c'est impossible. Je serois infiniment plus etonné que nos deux âmes se separassent, ces deux ames qui sont unies par un acte simple du Dieu ou de sa Loi, que de voir ecrouler tout l'Univers visible à l'instant. Non, Diotime et Socrate tiennent ensemble par la nature des choses et par consequent leur separation est absurde. N'en parlons plus.

Je vous envoie un billet de la Perrenot que vous me renverrez. Je ne l'avois vu depuis plusieurs jours et depuis plusieurs jours j'etois engagé chez elle avec Camper et Van der Borgh.

Elle a un ami, qu'elle aime d'un amour que vous dicteriez si vous voudriez donner le tableau d'un amour parfait. Il ne demeure pas ici. Il y a deux ans et demi qu'il fut ici dans L.H.P. et alors il a passé une soirée chez moi avec Munniks, et je | me rappelle fort bien que j'observois toute la soirée l'enorme distance qu'il y avoit entre ces deux êtres. Elle lui a ecrit qu'elle avoit fait enfin connoissance avec moi. Elle m'a lue sa reponse qui est une très longue lettre. Quelque flatteuse qu'elle puisse être pour moi, si je le pouvois, ma Diotime, je vous en enverrois surement la copie. Vous y verriez avec autant d'etonnement que moi je l'ai vu, qu'il se trouve dans ce païs des races d'hommes qui sont rares dans tous les païs et dans tous les temps. Cet homme a 50 ans, il est dans la Regence,

mais presque toujours à sa campagne, où il s'occupe uniquement de la lecture et de la chasse. Dans deux mois il vient ici loger chez eux, car il est l'intime ami du mari.

Voici quelques particularités que j'ai decouvert encore dans la Daphné (car c'est ainsi qu'elle s'appelle elle même dans presque toutes ses eclogues). Je ne sçai point d'exemple dont on puisse être un peu sûr, d'une personne qui a commencée plus-tôt à raisonner. Elle s'est jettée par instinct tout d'abord sur l'etude de la soi même et de la morale. Etant fort jeune elle aimoit toute chose animée ou non animée avec fureur, et peu de temps apres, elle les haïssoit avec la même violence. Elle dit que des son enfance elle avoit sentie dans son ame ou dans sa tête un prototype, un objet de comparoison de tout ce qu'elle aimoit, et qu'elle l'avoit toujours trouvée plus beaux que les objets qui se presentoient devant elle, que cela | la degoûtoit de tout, qu'à la fin elle avoit combattue cette comparaison tacite, crainte de devenir injuste et malheureuse. Elle croit fermement à la metempsycose et à un etat anterieur et ce systeme est travaillé dans sa tête têllement, que je voudrois bien voir un professeur philosofe de nos academies en lice avec elle sur ce sujet. Elle apporte des probabilités si singulieres que cela eblouit. Elle a lue prodigieusement mais sans ordre, sans guide et au hazard, ce qui est dommage peut-être. Ce qu'elle sçait elle le sçait à sa maniere et admirablement bien. Elle n'a jamais appris la geometrie, mais elle a fait quelques cours de physique, et de cette physique elle a fait deriver des idées geometriques qui sont vraies, et auxquelles il ne manque souvent que très peu de termes scientifiques. Elle n'a jamais voulu apprendre à chiffrer, mais parvenue à l'âge qu'elle en sentoit la necessité, elle s'etoit créée une façon de chiffrer. Tous les resultats etoient bons, mais notez que jusqu'au jour que je l'ai vu la derniere fois, elle n'avoit jamais voulu chiffrer en presence de qui que ce fut, ni mari, ni parent, ni domestique. Comme on me dit que les resultats etoient toujours bons, et qu'elle chiffroit tout dont on avoit besoin, vous jugez, ma Diotime, que je fus infiniment curieux de la voir manoeuvrer. | Apres quelques peine je l'ai obtenu et elle a chiffré devant moi. J'etois bien surpris de voir que sa methode etoit exactement celle des Grecs, telle qu'on la trouve dans l'ancien scholiaste d'Archimede, d'Eutocius. Methode plus longue que la nôtre, mais beaucoup moins sujetté aux fautes. Sa methode est encore plus longue que celle des Grêcs,

par la raison que chez les Grecs chaque nombre d'unités, ou de dizaines ou de centaines etoit exprimé par un seul caractere, comme α.1 β.2 γ.3 ou ι.10 κ.20 λ.30 ou ϱ.100 ϛ.200 τ.300, tandis qu'elle se sert de nos chiffres arabes. Dans les deux methodes les caracteres des unités, des dizaines et des centaines n'ont pas une valeur locale comme chez nous, mais une valeur intrinseque. Par exemple pour mettre 122, les Grecs mettoient indifferenment ϱκβ ou κβϱ ou βϱκ et elle mettoit indifferenment 100.20.2 ou 20.2.100 ou 2.100.20. Vous jugez bien que la multiplication etc. qui en derive n'est pas sujetté aux fautes. Enfin, ma Diotime, la Daphne est un des objets les plus interessants pour l'observation d'un philosophe qui existe peut-être; et avec cela elle est d'une simplicité, d'une modestie et d'une ingenuité non pareille, et vous lui verriez toujours autant d'esprit et de la même espèce que ceux avec lesquels elle se trouve. Camper m'a dit ce soir qu'on avoit | parlé au Prince de Daphné comme d'une personne très jolie, et qu'il devoit aller ce matin quelque part pour la voir. Je suis bien asseuré que le Prince n'aura pas vu ce qui fait la beauté de Daphne.

Jeudi, ce 20 de jan. 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai sorti ce matin et j'ai été au Conseil, mais je ne me suis jamais senti d'une foiblesse pareille, car ma petite fièvre ne me quitte pas. J'ai été ensuite chez le Prince et Camper, qui devoient souper chez moi, mais Camper m'a envoié directement à la maison avec ordre de manger tout d'abord du chin china sans interrompre les autres medecines. Je suis docile et je jouis actuellement avec delice de vos bien faits.

La Haye va être toute noire par la mort de la mere de Son Altesse Royal, et ce noir durera six mois avec des nuances pourtant.

Pour des nouvelles politiques il n'y en a pas que je sache. Bijland viendra ici rendre compte, quoique sa conduite est generalement approuvée. Les François qui ont à present les meilleurs vaisseaux du convoi dans leurs ports, font les insolents et disent qu'ils n'avoient pas besoin de ce secours. J'avoue que politiquement pour me servir d'une expression du Roi Guillaume, je porte une sainte haine à cette nation, ou plus-tôt au Cardinal de Richelieu, qui l'a modifiée comme elle l'est, et comme elle le sera | long temps encore.

Camper est sur un tel pied à la Cour par vos soins, qu'il y a de ses plus grands ennemis qui cherchent à lui faire la Cour. Il est inconçevable qu'il y ait des hommes assez bêtes pour compter pour rien de se rendre meprisables, et pour esperer de cet acte de la consideration.

Adieu, ma toute chère Diotime, unique amie, je vais me coucher de bonne heure. Soit que j'y dorme ou que j'y veille, votre image m'y suivra, et tant que je le conserve tel qu'il est dans mon coeur, je ne desespère ni de mon salut ni de mon retablissement.

Adieu ma chère Diotime, embrassez vos chers enfants de ma part. Lorsque je pense à Mr. de Furstenberg, je voudrois être ou lui ou son serviteur dans toute les forces du terme. Adieu mon amie.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.7 – 24 janvier 1780

La Haye, ce 24 de jan.

Ma chère Diotime, il s'en faut encore un peu que je puisse vous dire que je jouisse d'une santé parfaite. Pourtant je suis sorti aujourd'hui pour la premiere fois depuis quelque temps. J'ai diné chez le Prince. Il m'a lu une partie de votre lettre où il s'agissoit de vos enfants. Comme vous n'avez sçu sentir le plaisir que me feroit cette nouvelle, il seroit inutile que je fisse des efforts pour vous l'exprimer.

Camper est parti à mon très grand regret. J'espère de le revoir le 20 de mars prochain. Ses affaires sont sur le meilleur pied possible.

Vous dites que vous me renvoiez mon petit thresor, la lettre de mon tendre ami, et vous n'en faites rien. Est-ce inexactitude ou jalousie? Je crains la derniere. Il faut pourtant que j'aie cette precieuse lettre, car il est de toute necessité que je reponde à mon cher et digne Comte au plus tôt possible. Supposez que sa lettre auroit pu me guerir, le Barometre m'eut bien tôt replongé dans mes maux. Si vous sçaviez ce que je souffre de cet homme, vous ne me moraliseriez pas tant sur

mon compte. Il devoit venir ce soir chez Madame Perrenot. Je vais chez elle par pure bonté chretienne. Il arrive, et dit qu'il venoit implorer son secours pour le bon|heur du gênre humain. Elle demande ce que c'est. Il lui propose de faire un long poëme sur la culture et le defrichement des bruyeres. Elle dit que jusques ici l'idée d'une bruyere ne lui paroissoit pas extrêmement riche. Il dit qu'il y avoit pensé et il tire du vaste sac de sa redincôte trois pesants volumes de son ouvrage infini, tout remplis de papiers et de marques, et la dessus il nous fit la grace de lire tout ce qu'il y avoit sur les bruyeres dans ces trois beaux volumes. Il a commençé le quart apres sept, et n'avoit pas fini à 9½ lorsque je pris congé n'en pouvant plus, car je ne me souviens pas d'avoir passé jamais une soirée pareille. De retour chez moi j'ai pris une double dose de medecine, et la ferme resolution de raconter tout au Prince des demain.

Je demandai au Barometre s'il connoissoit Bailly? (notez que Bailly est à mon avis sans comparaison le plus excellent ecrivain de la France); il me dit qu'oui asseurement, et que c'etoit la son homme. Je dis: Bon Dieu, Monsieur, vous sçavez pourtant qu'il demontre exactement le contraire de ce que vous voulez prouver. Voila le beau de l'histoire, me dit-il, car je prendrai toutes ses preuves et toutes ses recherches, et je demontrerai par la qu'il n'y a de vraie philosophie ni de vraie physique que dans la Genèse. Nous trouvames cela admirable.

Adieu, ma toute chère Diotime, embrassez vos enfants tendrement pour moi et si cela peut vous amuser, pensez à votre Σωκρατης.

Mr. Stosch ne publiera pas les lettres dont je suis bien aise.

❧

Lettre 3.8 – 28 janvier 1780

La Haye, vendredi 28 jan. 1780

Ma toute chère Diotime, je me porte mieux que depuis huit semaines, quoique je me sens toujours dans la poitrine quelque chose d'etranger qui n'y devoit pas être. Si la neige et les circonstances où nous nous trouvons ici n'y missent obstacle, je serois à l'heure que je vous parle sur le chemin de Munster.

L'Assemblée des Etats de Hollande actuelle et la Diète qui va se tenir en Frise decideront sûrement si nous aurons la paix ou la guerre, ou bien si nous ferons quelqu'autre chose qui vaudroit mieux que l'une et l'autre. Lorsque je pense à l'etat present de la Republicque, les mains me demangent pour ecrire et pour faire à ma façon le tableaux de cette nation unique, qui reunit dans elle quantité de choses contradictoires, puissante, foible, riche, pauvre, redoutable, meprisable; il n'est pas etonnant qu'elle est meconnue, et d'elle même et des etrangers. Les etrangers ne peuvent la connoitre à cause de la prodigieuse complication de son composé, et il me semble que ceux d'entre nous, qui par leurs places sont un peu à même de la voir de près en dedans, n'ont vu que les parties qui la composent et ont manqué totalement de cet esprit philosofique qui apres avoir vu les parties, s'elève et voit l'ensemble à vue d'oiseau. J'ai des moments, ma chère Diotime, que | je m'imagine que je pourrois mieux que bien d'autres tracer la figure de ce riche composé, dont les parties heterogenes doivent pourtant constituer une nature generale, d'où derive clairement ce que cette Republicque doit et peut. Si jamais je me mets à l'ouvrage, vous serez peut-être la seule mais sans doute la premiere personne qui le verra.

Hier au soir, ma chère Diotime, je comptois de vous ecrire, mais j'avoue que les Lettres de Bailly sur l'Atlantide se sont tellement emparées de moi que j'avois oublier que je devois me coucher. Il y a long temps que j'ai couru precisement la même carriere que cet astronome celèbre, pour parvenir à une connoissance d'une vraie histoire antediluvienne, et j'ai vu avec le plaisir le plus sensible en cent endroits que nous avons pris les même chemins. Si Mr. Bailly et moi nous fussions ensemble, je crois que nous pourrions nous donner reciproquement de grandes lumieres, d'où resulteroit un tout très neuf et très singulier.

Adieu, ma toute chère Diotime, il y eut un temps que cette lettre même vous auroit été precieuse comme portant de mes nouvelles. Pour à present je ne sçai quelles excuses je ne dois vous faire pour vous faire pardonner son neant.

Ma chère Diotime, embrassez vos enfants pour moi, et permettez que je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Σωκρατης

Lettre 3.9 – 28 janvier 1780

La Haye vendredi 28 jan. 1780 le soir

Ma toute chère Diotime, voici deux exemplaires du Simon pour vous, et un dans le pacquet pour notre Heros. Je vous envoie deux exemplaires, le verd pour le garder comme il est, et le rouge pour y raier, ajouter ou corriger, tout ce que vous trouvez à propos, mais si pourtant vous voudriez garder le rouge pour vous, ou pour en faire cadeau à quelqu'un que vous estimeriez beaucoup, il suffiroit de mettre à loisir vos reflexions sur du papier à part, en me marquant seulement à peu près les pages ou les paragraphes auxquels vos remarques repondent, et je le dechiffrerai parfaitement bien, aiant un exemplaire qui est assez exactement conforme au vôtre.

Vous sçavez que le but du Simon est de mettre un peu agreablement sous les yeux notre nouvelle theorie de psychologie morale, qui doit paroitre un peu sèche à tout homme qui n'est pas routiné à creuser dans son propre sein. Je ne crois pas que l'antiquaire grec le plus erudit y trouve aucun anachronisme chocquant, mais les reflexions que je vous demande, c'est 1° que votre ame atticque me dise si ce dialogue a le goût du terroir, 2° quelles sont ses fautes de langage et de style, 3° si sa | forme demande quelque changement, et 4° que vous pensiez avec un peu d'attention à la partie essentielle qui est le discours de Diotime.

Vous qui avez pensée du moins autant sur notre theorie que moi, vous pourriez trouver peut-être qu'elle n'est pas assez clairement exposée. Vous pourriez trouver (et c'est ce que je pressêns) qu'elle n'est pas assez ornée, ou armée de caractères à l'article où il s'agit de la connoissance des autres, et à celui qui regarde l'education des enfants. Pour le premier de ces articles, il se pourroit qu'il vous vint dans l'esprit quelque personnage de l'Iliade, de l'Odyssée ou de l'histoire, anterieur à Diotime et Socrate, dont le tableau fait à notre maniere figureroit très avantageusement dans le discours de Diotime; et pour le second, il est certain qu'il n'y a pas sur la surface de la terre une personne qui pourroit mieux l'enrichir que vous, et qu'il ne vous couteroit rien d'y ajouter quelques exemples d'enfants et d'educations, qui pourroient servir merveilleusement à repandre de la lumiere sur tout le reste.

Cet ouvrage ne sera pas imprimé, à moins que vous ne l'ordonniez apres une entiere rectification. S'il s'imprimoit, vous jugez bien que j'y mettrois une preface aussi folle qu'à l'Aristée, et pour des nôtes, ce dialogue est fait de façon que je pourrois y faire | avec facilité tellement le pedant et l'erudit, que ce seroit une benediction. Si vous trouviez des endroits qui demanderoient quelque nôte essentielle, je vous prie de me les indicquer.

Ma toute chère Diotime, vous jugez bien que ce n'est pas pour l'ordinaire prochain que je vous demande toutes ces lumieres, et comptez que je serai plus flatté que vous depensez quelques moments de votre loisir à la correction de ce petit ouvrage, qui a des relations trop intimes avec vous pour vous être totalement indifferent.

Apres le depart de la mienne ce matin, je reçus la vôtre avec les deux incluses. La vue de celle de mon aimable Comte m'attendrit un peu, mais c'est presque passé.

Vous dites la belle Daphne. Elle n'est pas laide, et elle est effectivement belle lorsqu'elle raisonne. Vous l'appellez du Perron. Elle s'appelle Perrenot. Son epouse est de la même maison, et de la même branche d'où etoient le chancelier Perrenot et le Cardinal de Granvelle son frère, tous deux illustres sous Philippe II. Les Huguenots ont decrié le Cardinal comme cruel, mais sans contredit c'etoit un des plus grands personnages de son temps.

Ce matin en sortant du Conseil je passai chez le Baromètre. Il me lut une trentaine de pages qui contenoient le commencement de la fin de son ouvrage. Le style n'avoit | pas sans doute la magnificence que demandoit le sujet, mais j'avoue que je fus frappé du bon sêns, de la simplicité, de la precision et de la sagacité qui se manifestoient dans ce style. Pourtant il est necessairement l'auteur de ces pages. J'en fus si frappé que je lui dis naïvement que je ne pouvois comprendre comment il avoit pu juger necessaire de faire preceder ce cinquième volume des quatre autres que j'avois lu. Il me donna de mauvaises raisons. J'ai pris la ferme resolution de raconter tout cela des demain au Prince et je ne m'etonnerai pas si vous donnez les plus grands eloges à ma justice.

Adieu, ma toute chère Diotime, je languis apres le moment que je serai à vos pieds dans la ville de Munster. Le temps et ma situation changeront bien tôt

j'espère. J'aurois tant tant à vous raconter. Adieu, je vous embrasse avec vos chers enfants.

Σωκρατης

N.B. L'epigraphe du Simon se doit traduire ainsi.
« Ces choses (ou bien) l'etude de ces choses vous mettroit dans le sentier de la vertu divine. Je vous le jure par celui qui a donné à nos ames la quadruple source d'une nature eternelle »
Ce sont des vers de Saint Pytagore lui même. Vous sentirez aisement l'application. Adieu, ma Diotime.
Pour l'autel de Charmus, il existoit encore du temps des Antonins. Il etoit le premier des Atheniens qui dedia un autel à l'amour sublime. Adieu.
Avez-vous reçu l'Oreithis ou non? Je ne le demanderai plus, mais j'ecrirai aux postes des ce soir.

❧

Lettre 3.10 – 31 janvier & 1 février1780

La Haye, ce 31 de jan. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie, je vous ecris une lettre fort courte, non seulement que je suis {abrué} d'affaires, mais aussi parceque je vous en ai ecrit une longue ce matin, quoiqu'elle est datée de 29. Elle est partie avec les Simons, deux exemplaires pour vous et un pacquet pour Mr. de Furstenberg. Quand elle vous parviendra je l'ignore. Il n'y a rien dans ce pacquet pour ma chère Mimi et mon cher Mitri, puisqu'il n'y a eu pour almanacs que des vilainies. A mon arrivée à Munster je tacherai de m'acquerir leur bienveuillance d'autre façon.

Je puis vous dire, ma Diotime, que ma toux opiniatre paroit m'avoir quitté tout de bon, et le mal de poitrine, dont je vous ai parlé, diminue très fort, ce qui m'avoit fait penser de faire mon voiage de Munster dans la dizaine. Malheureusement notre Fiscal a demandé et obtenu ce matin la permission d'arretter quatre personnes, qui à la verité me paroissent assez pendables; c'est

mon devoir de les interroger et de rediger leurs reponses sur lesquels on les juge, et comme je suis dans l'habitude de contredire dans ces occasions Mr. le Fiscal, qui est paié pour être cruel, et qui cherche les crimes comme un autre chercheroit la pièrre philosophale, je ne puis pas | bien me resoudre, même si je le pouvois, d'abandonner le sort de ces malheureux à quelqu'un qui n'y voit pas de si près. Ce qui est certain, ma chere Diotime, c'est que mon voiage de Munster est fixé au premier moment que je le pourrai, car j'ai besoin de vous voir.

Ce matin j'ai repondu à votre derniere. Pour celle de vendredi je ne l'ai pas reçu encore si tant est qu'il y en a pour moi! Vous ne me dites pas quand Lysis viendra ni s'il vient directement ou s'il passe par La Haye.

Adieu, ma toute chère Diotime, embrassez vos chèrs enfants pour moi et comptez que Σωκρατης vous adore. Adieu.

1 fevrier à 10 h.

Ma chere Diotime, je n'ai pas encore de lettres de vous.

Quelles sont les vicissitudes de la vie de l'homme! Hier je me portois fort bien et à present je me trouve si horriblement enrhume, que je ne sçaurois preferer une seule parole, que ne puis aller à Niethuis comme de coutume!

❧

Lettre 3.11 – 6 février 1780

La Haye, ce 6 de fevrier 1780

Ma toute chère Diotime, depuis le 25 de janvier je n'ai eu de vous que 7 à 8 lignes in douze. Je ne m'en plains pas. Peut-être serois je jaloux si vous sçaviez aimer avec la même force et la même constance que moi. D'ailleurs j'ai vu dans la vôtre au Prince que vous etiez occupée, et j'ai vu avec bien de la peine où j'ai cru voir dans celles de vos enfants que votre santé n'etoit pas bonne. Pour la mienne elle est passable. Je voudrois que mes maux physiques fussent le seul obstacle à mon voiage, vous me verriez dans trois jours. Quelques fois je ne puis plus le supporter, et je suis au point de prendre la fuite. J'espère que dans peu de

semaines ma situation changera, et que je pourrai venir debrouiller les enigmes qui se trouvent de temps en temps dans vos lettres. Pour vous faire lire mes lettres, pour vous faire repondre à mes questions, c'est impossible, aussi n'en ferai je plus.

Jeudi passé au moment que j'allai vous ecrire, le Prince me fit chercher, et de la de retour je trouvai chez moi l'Ambassadeur de l'Amerique, que je n'avois vu depuis long temps et surtout depuis son long sejour au Texel. A ce que j'ai pu comprendre, ses seigneurs et maitres ne se trouvent pas dans une harmonie parfaite ensemble; | c'est un mal necessaire dans une republicque qui prend naissance comme la nôtre et la leur. Mais chez nous ce mal est une espèce de bien, puisqu'il nous conserve encore quelque nêrf pendant la paix, mais chez eux c'est un mal mortel, non pour le moment, non que les Anglois y trouveront le moindre avantage, mais lorsque leur independance sera constaté. Ils se trouveront sans voisins à redouter, sans ennemis au dehors, et c'est alors que ce mal les detruise bien vite.

Pour d'autres nouvelles publicques, ma chère Diotime, je compte que le Prince vous en donne. Si non, il a des raisons qui lui lient la main. Il vous en donnera dans peu de bonnes j'espère. Les changements que j'observe depuis plusieurs mois dans le Prince me font le plus grand plaisir. Il se developpe, il devient actif, il travaille, il pense, il lit prodigieusement, et je ne connois en verité personne qui lit mieux que lui, ni même aussi bien.

Pour la province de Hollande, elle ne sçait ce qu'elle veut. Pourtant à l'heure qu'il est, ils veulent donner un convoi illimité et se battre avec tout le monde. Si les Frisons sont du même avis il en resultera du moins une flotte formidable si quelqu'autre incident ne mette fin à tout.

Samedi j'ai fait un grand effort. En sortant de chez le Prince j'ai passé une heure et demie chez Marthe pour complaire à | un homme que j'estime beaucoup. Je n'avois pas été chez elle depuis l'an 1778. Je la trouvois extrêmement enlaidie depuis l'anniversaire du Griffier, où je l'avois vue. Elle fit parader ses cinq petits enfants devant moi qui me touchèrent. Je voiois leur pere dans plus d'une physionomie. Elle me consulta sur plusieurs points de leur education. Elle attaqua Munster. Vous jugez comment elle fut reçue.

De la j'allois diner chez Nagel, où il y avoit du monde et entre autre Gaubius. Le viellard se met à vos pieds et à ceux de Mr. de Furstenberg. Si vous pouviez m'envoier un couple d'exemplaires des Institutions des Ecoles de Munster in 4to comme vous avez eu de moi, vous me feriez grand plaisir.

De la je fus chez Daphné, à laquelle je conseille de se creër du temps pour l'etude, car elle est trop dans le monde. Elle y plait et elle s'y plait. Je ne conçois ni l'un ni l'autre. Elle me paroit trop singuliere pour plaire à ceux qui ne la comprennent pas, et il me paroit qu'elle devroit s'ennuier à la longue de descendre presque toujours.

De la je fus chez le Scholiaste et sa bru, qui se prosternent devant vous. Comme je n'avois pas sorti depuis quelque temps, je n'avois pas vu la tête de Camper toute achevée. Elle est superbe. En contemplant cette tête il m'arriva quelque chose dans moi que je vous raconterai un jour peut-être. Le Scholiaste fait imprimer aussi dans son livre sa correspondance | avec Diderot. Il y joint une preface qui m'a beaucoup deplu et que je tacherai de faire changer. Je n'avois rien sçu de la cause de leurs brouilleries, et encore je n'en sçai rien, car je ne puis croire le Scholiaste sur cet article.

On ne sçait pas encore quand le Pentateuque du Baromètre verra le jour. Il y crée une nouvelle preface, de combien de chapitres je l'ignore. Lui qui vouloit tout concentrer à la fin de l'ouvrage il a changé d'avîs. Il dit dans cette preface que le but de son livre est de demontrer l'authenticité de Moyse et de la Revelation. Je crois que l'Errata en est la cause, et j'ai pris la liberté de l'en gronder en me trouvant chez elle vendredi le soir.

Voila, ma toute chère Diotime, l'histoire de mes travaux du samedi. N'est ce pas bien user de sa reconvalescence?

Adieu, ma toute chère Diotime, je vous baise la main un million de fois. Embrassez vos chèrs enfants de ma part, et dites à ma chère Mimi que j'existe encore. Adieu.

Σωκρατισκος

Je vous enverrai ou je vous apporterai deux livres de Mr. Bailly, dont je vous ai parlé.
Mr. Tavel souffre horriblement, j'irai le voir demain si je le puis.

Lundi le soir

Ma toute chère Diotime, je vien de reçevoir votre lettre qui me fait beaucoup de plaisir, et j'en avois bien besoin. Pour les Simons, vous devez les avoir reçu à ce que le Maitre de poste | à Amsterdam m'ecrit. Je lui avois confié le pacquet lundi passé.

Je parlerai à Mad. Vogt au sujet du beurre. Si elle n'en a pas achettée ou ordonnée encore je vous en enverrai. Dans la suite je m'en charge.

Vous jugez, ma Diotime, combien je suis charmé que vous et vos enfants vous allez vous donner au Grêc. 1° je pourrois peut-être vous donner quelques lumieres la dessus, et 2° j'ai à vous dans ce gênre une bibliotheque, qu'on ne trouveroit pas facilement ailleurs. Ne prenez pas la peine de compter les livres que vous avez à moi, ils sont tous à vous. Je n'en ai plus besoin, car je ne lis plus depuis long temps. Je n'ai plus de memoire, que ferai je de livres? Je m'amuse à penser un peu. Quelques fois cela m'amuse, et souvent cela ennuie les autres. Avec tout cela, ma Diotime, je me sens encore quelques dialogues dans le vêntre. J'ai à cette heure tous les titres des 33 dialogues que Simon avoit ecrit, c'est tout ce qu'il nous en reste depuis plusieurs siècles. Je vous les enverrai et vous m'en choisirez quelqu'une que je veux faire renaitre tout à fait à l'Attique.

Je vais ecrire à Lysis au premier jour. Pas une longue lettre, mais pour lui dire que je l'aime.

J'ai plusieurs ouvrages de Pappus, mais dispersés dans d'autres livres. Celui qui vous conviendroit le mieux peut être je l'ai prêté, mais je me le ferrai rendre. En tout cas vous en aurez. Je | compte que vous voulez des traductions.

Lorsque je viendrai à Munster il faut que je connoisse Mr. Gerrits un peu de plus pres, aussi bien que sa bibliotheque, et alors je vous dirai bien vite ce qui lui manque en fait de grêc.

Demain je dois trotter toute la journée avec Mad. Aylva. Le soir je suis chez Daphné, apres demain chez la Nagel; quand irai je chez la Grande Comtesse? Au nom de Dieu, donnez moi quelque message pour elle, sans quoi je n'ose y mettre les pieds. Car on la dit furieuse contre moi.

Adieu, ma toute chère Diotime, je vais finir ma lettre pour ne pas vous faire apperçevoir le neant total de ma pauvre tête, mais peut-être vous l'avez entrevue deja. Adieu, ma Diotime, qu'Apollon et Diane se souviennent de moi.

ΣΩΚΡΑΤΗΣ

❧

Lettre 3.12 – 9 février 1780

La Haye, ce 9 de fevrier 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie, j'ai parlé à Mr. Vogt au sujet du beurre. Il m'a dit qu'il n'avoit aucun ordre la dessus. Mais enfin, dans la premiere caisse qu'il vous enverra la semaine prochaine je vous enverrai un petit tonneau de beurre de ma provision, car il est impossible que dans cette saison on puisse achetter du bon beurre, qui soit durable. Dans la suite je vous enverrai du beurre de Soeterwouwde, proche de Leijde, qui passe pour la meilleure du monde.

Lorsque nous fumes ensemble au bois d'Althorf, je me souviens que nous avons vu et goutté toutes les espèces de laitage que la païsanne avoit, et que nous avons trouvé que très asseurement le laitage en Hollande ne vaut pas mieux; et par consequent que l'excellence du beurre hollandois depend uniquement du sçavoir faire de nos païsans. Je ne conçois pas pourquoi vous ou Mr. de Furstenberg vous ne faites pas venir une famille de païsans catholique romain d'ici, pour la plaçer quelque part chez vous. Elle feroit fortune et apprendroit son art aux Munsteriens, qui y gagneroient encore un exemple | de propreté, qui leur manque. Et je crois que la propreté n'a besoin que d'être vue pour être aimée et imitée.

J'ai passé cet apres diné un moment chez le Prince qui part apres demain pour Amsterdam avec le Scholiaste et sa bru, mais il retourne ici trois ou quatre jours apres et ignore encore quand il pourra aller à Munster. Plut à Dieu que je fusse plus certain de mon voiage! Pourtant ce dont je suis certain, c'est qu'au premier moment propice je part sans faute.

Le Prince m'a fait voir une lettre de Lysis qui intercede pour son compatriote le Baromètre, à qui je ne connois d'autres defauts que ceux qui derivent d'une extrême mediocreté. La façon dont Lysis intercède pour lui m'a touché et meme le Prince.

Lundi nous avons eu une lettre de Mr. de Welderen, qui rapporte une visite que Mylord Stormont lui a fait au nom du Roi, avec la copie d'une declaration que ce Lord lui avoit fait lire. Comme on a eu l'inpudence de divulguer ici que cette declaration etoit injuste, indecente, criante et chocquant tous les traités, je vous en envoie la copie, et vous jugerez vous même si la Republicque meritoit tant de douceur et d'egard de son alié naturel, dont la perte entraineroit inmanquablement la sienne.

On va faire un proces à Bijland, qui sera | curieux de toutes les façons. Je vous en donnerai une idée lorsqu'il sera entamé.

« Memoire que Mylord Stormont a lu, et fait lire à plusieurs reprisis au Comte de Welderen de la part du Roi, mais qu'il n'a pas voulu lui donner par ecrit, le 28 de janvier.

J'ai ordre de vous reïterer, Monsieur, les asseurances les plus fortes de l'amitié du Roi pour L.H.P. et de son desir sincère de maintenir l'alliance qui subsiste heureusement entre Sa Majesté et la Republicque; mais comme le maintien de toute alliance depend de l'exactitude des parties contractantes à remplir leurs engagements mutuels, je dois vous prevenir Monsieur, que, si d'apres les representations les plus amicales et reïterées de la Cour de Londres, les Etats Generaux contre sa juste attente, ne fournissoient pas les secours stipulés par les traités les plus solemnels, et qui non obstant cette stipulation, ont été si long temps differés, et s'ils persistoient à favoriser les transports des munitions navales dans les ports des ennemis de l'Angleterre, sa Majesté pour sa propre defense, et | dans l'unique vue de guarantir ses Royaumes des suites dangereuses d'une conduite si irreguliere, et de maintenir l'egalité qui doit subsister dans tout engagement mutuel, se trouveroit dans la necessité absolue, de ne plus envisager dans le cours de la guerre actuelle, les Provinces Unies que sur le pied des autres Puissances Neutres, et par consequent de faire suspendre provisionnellement, à l'egard de leurs sujets, toutes les stipulations particulieres du Traité de

Commerce de l'année 1674, et de s'en tenir uniquement au droit des gens, qui doit servir de Regte pour les Etats Neutres. »

Ma chère Diotime, il est curieux de voir une Republicque si essentiellement puissante, si celèbre par la façon dont elle a figurée dans le monde, par la gloire de ses armes, par son adresse dans les negotiations, reduite à depeindre uniquement des cas fortuits des evenements. Sans but, sans plan, sans allié, sans flôtte et sans armée, sans une revolution dont le gêrme me paroit eteint, nous la verrons faire la guerre à son frère unique (car c'est ainsi que j'appelle l'Angleterre). Enfin il lui faut la guerre quelle qu'elle soit, comme il me faut à moi de temps en temps de l'Ipecacohanne.

Adieu, ma toute chère Diotime, adieu ma chère Mimi, adieu mon chèr Mitri.

Je suis Σωκρατισκος

❧

Lettre 3.13 – 13 & 14 février 1780

Simon, De Luc

La Haye, ce 13 de fevrier 1780

Ma toute chère Diotime. Votre lettre je l'ai remise d'abord moi meme au Prince, qui l'a expediée tout de suite, et qui n'est parti pour Amsterdam que hier matin.

Je suis ravi plus que je ne sçaurois vous dire de votre approbation, ma chère Diotime, et de celle de Mr. de Furstenberg à l'egard du Simon. Ce sont deux approbations des quatre en Europe qui me contentent. Celle de Mr. de Furstenberg me prouve à ce qu'il me semble que vous avez produit quelque changement dans sa façon de penser sur la psychologie.

Apres tout ce que vous me dites au sujet du Simon, vous jugez bien que l'impression de cet ouvrage est toute resolue. Je l'apporterai avec quelques nôtes et autres fôlies, que nous admettrons ou rejetterons à notre fantaisie. Pour les corrections du François vous pourrez les faire en attendant à votre loisir. Pour le passage du discours de Diotime, où il s'agit d'Achille, Ulisse etc. il me paroit un peu maigre. Je sçai qu'en le chargant trop à cet endroit, cela ôteroit un peu de la

legèreté de la pièce, et peut-être pourroit-on donner dans une nôte la formule de notre theorie, en y joignant les caracteres de Lysis, de Socrate, de Rienzi, de Χ*ιων* Russe etc. pour l'eclaircir encore.

Pour le passage | qui concerne l'education des enfants, il me paroit egalement un peu trop maigre, mais sur tout il me semble qu'on pourroit choisir des sujets plus picquants. Je vous supplie d'y penser et nous en causerons apres.

Vous sçavez qu'etant à Nijmegue nous avons promis le Simon au Prince de Darmstad en MSS avant l'impression. Comme vous êtes plus près de lui, je serai charmé que vous pussiez le lui faire parvenir avant qu'il vienne ici. Si vous ne le pouviez absolument pas, je lui en donnerai ici. En tout cas je vous enverrai encore un exemplaire par le premier balot, car le bon Mr. Schultz m'en a fait six ou sept. J'en garde un pour Lysis et un pour moi.

Par rapport au Baromètre j'avoue que de temps en temps j'ai bien raconté des choses ridicules ou louables que j'ai observé dans lui au Prince, mais pas souvent. Mais je conçois fort bien que vis à vis de vous et de Lysis le Prince met tout sur mon compte, puisqu'il n'ôse pas dire que Dethune lui fait lire tout en cachette et c'est ce que Lysis ne doit pas sçavoir, mais cela n'est pas honnêtte à Mr. Dethune. D'ailleurs, je suis très eloigné de faire le moindre tort à Mr. De Luc ou à son livre, n'eusse je d'autre motif que sa liaison avec Lysis qui m'impose des egards. |

Mais, ma chère Diotime, supposons que je me trouve de temps en temps chez vous, que pour vous delasser ou pour vous amuser vous me parlez sur toutes sortes de sujets, sans y penser et sans reflêchir si c'est folie ou sagesse, qu'apres je met vos discours, où je n'ai rien compris, sur le papier pour l'imprimeur, tantôt sans votre nom, et tantôt en ajoutant que je la tien de la bouche de Diotime, et que lorsque je vous fais lire vos discours, vous n'y comprenez goûte vous même. Je veux bien croire que vous ne l'attribueriez pas à un coeur mauvais mais à la pauvreté de mes facultés, mais au fond vous serez un peu fachée contre moi et plus circonspecte dans ma presence. Voila precisement le cas où je me trouve vis à vis de Mr. De Luc car j'ai dû rachetter deux passages de cette espèce par la permission d'une nôte assez fôlle que je vous ai envoié un jour. Or on ne peut pas dire cela à un tel homme, car il est clair que celui qui manque assez de

tact pour faire de pareilles choses, n'en a certainement pas pour en sentir le ridicule ou l'indecence.

Je vous supplie de ne rien dire de ceci à Lysis, puisque cela lui feroit de la peine. D'ailleurs je ne crois pas Lysis trop fort dans les bonnes graces de De Luc et je m'imagine que son dernier voiage aux Alpes a deplu. Enfin je reconnois Mr. De Luc pour la bonté meme et extremement aimable dans la societé. |

Vous dites que je ne dois pas cesser d'exploicter la mine que la nature m'a donné. Vous sçavez mieux que personne au monde que je suis une machine qui doit être montée, et je vous jure que je n'ai vu jamais que trois personnes qui en eussent la clef. C'est vous, Rhoon et Fagel. Ainsi, si vous croiez qu'il y a encore à fouiller chez moi, montez moi.

Mes très humbles obeïssances à Mr. de Furstenberg. S'il n'y a pas la la richesse et l'harmonie dont Diotime parle, je ne les connois pas.

J'ai été à Niethuis pour la premiere fois depuis un mois et demi. Mad. de Haan m'a donné le compte que je vous envoie. Elle me dit qu'elle l'avoit presenté au Prince, et qu'il avoit dit qu'elle devoit offrir à moi que je devois le pajer. Je vous prie de me donner vos ordres, et je paierai tout de suite, aussi bien que le compte de la païsanne, qui est peu de chose à ce qu'on m'a dit.

Adieu, ma toute chère Diotime.

(13 fevr. 1780)

Lundi 14 de fevrier.

Hier j'avois ecrit jusque'ici, lorsque je reçu la vôtre du 11 de ce mois. Qu'elle m'a etonnée au possible, je ne sçai que j'ai besoin de vous le dire. Elle a deconcertée tous mes plans. Je l'ai lu cinq ou six fois, sans ôser prendre la plume pour y repondre. Je vais le faire pourtant et sans aigreur, car il n'y en a pas dans mon coeur vis à vis de vous, Diotime. Si votre tact sçait sentir le vrai par tout où il se trouve, vous le sentirez ici et dans toutes les lettres que vous reçevrez de moi si notre commerce dure. Car s'il ne subsiste que sur le pied où il est à present, la sagesse nous conseilleroit à tous les deux de le faire cesser pour notre repôs.

Si dans mes dernieres lettres depuis quelque temps vous avez trouvée de l'aigreur, je | dois vous en demander pardon en ajoutant que je l'ignore, et que par consequent je pourrois me trouver souvent dans le cas de vous en demander.

Vous parlez, ma chere Diotime, du seul moien pour nous remettre bien ensemble.

1° Vous voulez que je cesse de vouloir vous modifier de maniere à vous persuader que c'est vous qui êtes coupable vis à vis de moi, et que je veux bien vous pardonner.

Ma chère Diotime, je connois trop votre coeur, et j'ai senti trop bien comment vous m'avez aimée autrefois pour qu'il me viendroit dans la pensée que vous me voudriez du mal, ainsi en cas que vos actions ou vos paroles me fissent de la peine, ce seroit l'effet ou de circonstances ou de quelque defaut dans vous, dont vous ne seriez pas la maitresse, et par consequent il ne s'y agit pas de pardon, et toute accusation seroit inepte. Si pourtant je vous ai accusé, cela a été dans un moment de vivacité ou d'humeur, dont j'ai un vif remord.

2° Vous exigez un aveu que vous me prescrivez. Vous avez deux lettres de moi depuis que le Prince a deconcerté notre plan, où j'ai exprimé mes sentiments par rapport à vous et par rapport à nos affaires, avec toute l'exactitude dont j'etois capable en prenant pour temoin | tout ce qu'il y avoit de sacré pour moi dans l'Univers. Vous voulez que j'avoue le contraire et lorsque je me serai avoué parjure, je serai votre ami. Vous ajoutez ces mots remarquables: Vous preferates travailler à faire en sorte que la destruction du plan vint de notre côté. Si je l'avois fait, je serois digne de l'execration publicque, et si je l'avoue vous me promettez votre amitié. Sachez Diotime, que je prefère la haine de tous les êtres à une action vîle et lache.

Je ne pousserai pas ceci plus loin, mais sentez vous même si j'ai à me plaindre de vous et jusqu'où.

Pourtant j'avoue qu'il me vient une idée dans l'esprit que Dieu veuille être vrai au sujet de ces mots remarquables. Il se pourroit que le Prince soit directement, soit indirectement par Lysis, avoit taché de vous faire comprendre que je l'avois conseillé ou qu'il m'avoit consulté dans cette affaire. Cela etant, nous sommes dupes tous les deux et vous innocente, excepté pourtant que vous auriez cru votre ami un tres mal honnet homme, sans le rejetter à l'instant. Si je devine vrai, je vous supplie de me le faire sçavoir tout d'abord, et je vous promet sur ma probité que cela n'aura d'autres effets que ceux que vous voudrez permettre; mais le meilleur effet seroit que nos maux seroient | gueris.

Je vous jure, Diotime, que je n'ai guere eu de moment dans ma vie où j'ai été plus etonné que lorsque le Prince m'annonça cette nouvelle. La veille il m'avoit dit qu'il avoit à me parler seul d'une chose importante. Je m'etois attendu à toute autre chose que cela. Je vous jure que je ne me souviens pas d'avoir passé dans ma vie un jour plus profondement et plus singulierement triste que ce jour.

Je dois repondre encore à deux articles. Vous croiez que si vous m'aviez parlé de Mr. de Furstenberg, cela m'auroit picqué etc. Je ne puis apprendre aucun elôge quelque grand qu'il soit de Furstenberg que je ne crois vrai et juste à la lettre. Vous parlez de la maniere dont je me suis servi vis à vis de vous au sujet de Mad. Perrenot. Je veux mourir si je comprend cela. Tout ce que je vous ai dit de Mad. Perrenot est dans l'exacte verité, et je suis parfaitement persuadé que si vous la connoissiez, vous n'en feriez pas un portrait moins favorable. Je ne vous en ai parlé que parceque je croiois vous devoir le recit de tout ce qui me concerne. Les peu de moments heureux que je goûte depuis quelque temps à La Haye sont ceux que je passe avec cette petite mais admirable femme, et ces moments sont râres.

Adieu, ma Diotime, ma toute chère Diotime, car jusqu'au moment que je vous parle vous regnez unique et seule dans le coeur de Σωκρατης. |

❧

Lettre 3.14 – 16 février 1780

La Haye, ce 16 de fevrier 1780

Ma toute chère Diotime, comment est-il possible que nous nous trouvons dans l'etat où nous sommes? Comment est-il possible qu'il vous vienne dans l'idée seulement de soupçonner un homme, que vous avez connue si long temps et de si près, d'être fourbe et menteur? Comment est-il possible que vous puissiez vouloir continuer une liaison avec un tel homme, lorsqu'il en feroit l'aveu? Comment est-il possible que vous puissiez croire que je n'avouerois pas tout, absolument tout pour me conserver l'amitié de ma Diotime, qui a fait et qui fait encore mon unique bonheur? Si cette amitié est dorenavant inpossible, je dois bien y renoncer, mais il me restera le Juge Suprême et ma propre consçience

dont j'attend dans ce cas une consolation efficace, et j'aurai vu dans le moral un phenomène qui m'attristera de plus d'une façon. Si je vous faisois l'aveu de toutes mes actions et de toutes mes pensées qui vous regardent, je vous causerois de la douleur. Mais, ma toute chère Diotime, n'en parlons plus. Embrassons nous. Serrons plus-tôt de plus | en plus les noeuds qui nous lient. Si nous les rompions, nous travaillerions dans une direction contraire à celle de la Providence. Nous pouvons nous croire reciproquement des defauts, et nous devons nous les dire, mais croions fermement cette verité, que pour le fond moral nous sommes tous les deux aussi près de la perfection que nos compositions le peuvent permettre. Et que si nous vissions des apparences contraires, soions surs l'une et l'autre que ces apparences sont necessairement trompeuses et fausses. Si vous êtes actuellement heureuse à Munster, ne rendez pas malheureux votre ami qui ne respire que pour vous. Ma chere Diotime, je m'y fie, et cette confiance me console au moins pour le moment.

J'aurois été apparenment en voiage aujourd'hui, si avant hier au soir nous n'avions reçu la nouvelle que trois des criminels dont je vous ai parlé, nous arriveront ici à la fin de la semaine, et alors il faut que je reste jusqu'à ce que leur proces est jugé.

Demain au soir à huit heurs le Prince sera de retour d'Amsterdam. J'ai parlé ce matin à Mr. et Mad. Vogt, qui vous ont envoié hier du cabeljau par ordre du Prince. Je ne vous ai pas envoié du beurre, 1° parceque les canaux ne sont pas encore libres, et 2° parceque les tonnaux | de ma provision etoient entamés et par consequent plus bons pour le transport. Je fais ecrire à ma païsanne pour que vous aiez du moins un petit tonneau par provision. Il sera bon, mais blanc.

Mad. Vogt est extrêmement alarmée de ce qu'elle ne peut pas vous envoier des lits avant que le Scholiaste parte, et celui de Camper elle ne peut pas l'envoier. Elle dit que vous ignorez peut-être que nombre de lits à l'hôtel fussent loués et n'y appartenoient pas. Elle vous prie de lui donner encore quelque relache, pour quelques semaines et qu'alors elle pourroit venir et rester plus long temps chez vous, mais elle viendra sûrement.

J'ai été un moment cet apres diné chez le Baromètre. Il m'a dit un peu de son système. Je ne sçai si je l'ai bien compris, mais il m'a frappé. Je sentis que la geometrie y etoit directement applicable. Je lui ai demandé s'il s'en etoit servi. Il

m'a dit que non. Il n'est pas assez mathematicien pour cela, ou plus tôt il n'a pas ce genie qu'il faut pour applicquer la geometrie à des objets physiques nouveaux. Si j'etoit encore dans cette science ce que je fus dans ma jeunesse je l'aurois aidé et, si je ne me trompe, nous aurions trouvés sûrement ou que son idée est fausse, ou nous en aurions prouvés la verité d'une façon incontestable. |

Hier au soir j'ai eu chez moi l'Errata, Mad. Perrenot et le Barometre. Je puis vous dire exactement ce que je sens lorsque je vois Mad. Perrenot. C'est ce que vous auriez pu sentir autrefois, lorsqu'on vous auroit montré une belle gravure. Vous auriez dit: je voudrois bien ne jamais la voir pourvu que Socrate la voie. Je dis la même chose, je voudrois bien ne jamais revoir Mad. Perrenot, pourvu que vous l'eussiez. Je ne crois pas qu'il y ait une personne au monde, laquelle elle amuseroit plus essentiellement que vous.

Il n'y a point de nouvelles publicques. Bijland ne se hâte pas beaucoup à revenir. On est ici comme toujours dans la plus parfaite inertie. Il est incroiable si on ne le voit pas tous les jours de ses propres yeux, qu'ici on raille, on rit, on se mocque de l'etat present des affaires comme si c'etoient des evenements qui regardent les antipodes, et cela des personnes qu'on croiroit le plus à l'etroit.

Adieu, ma toute chère Diotime, croiez moi au nom de Dieu, dechirons à l'envi la voile absurde qui nous separe, c'est un conseil que la sagesse nous donne, que la vertu approuve, et qui augmentera necessairement notre bonheur. Adieu, embrassez tendrement vos enfants pour moi. Mille amitiés à Mr. de Furstenberg. Ma Diotime, je vous baise la main un milion de fois. Adieu.

Σωκρατης

J'aurai soin de la lettre de Hansje dimanche prochain.

❧

Lettre 3.15 – 21 février 1780

La Haye, 21 de fevrier 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai lu la vôtre du 18 avec des sensations differentes, mais toutes ont été effacées au moment que j'ai vu le tableau de votre

indisposition. C'est elle seule qui m'occupe et me tourmente. Au nom de Dieu, ne travaillez pas trop. Comptez que vous vous devez à vos enfants, à vos amis, et aux hommes. Il est peu important que vous sachez un peu plus tard la magie du dx. Pourtant cela vaut encore mieux que la pure geometrie, la sphère ou l'astronomie, mais l'un ni l'autre vaut rien dans l'etat où vous vous trouvez. Lisez l'histoire. Il n'y a rien de mieux lorsqu'on est malade, par la raison qu'elle donne un grand aliment à l'imagination sans fatiguer beaucoup l'intellect, et puisque les idées qu'elle donne se succedent continuellement, et se repandent dans le receptacle avec egalité, sans qu'aucune de ces idées ait la force de se ficher dans l'imagination et d'y faire un trou, où les idées adjacentes se jêttent, s'accumulent, et rendent difficiles les operations libres de l'intellect qui, se fourrant enfin aussi dans ce trou, a souvent bien de la peine à en sortir. |

Vous jugez bien, ma chère amie, que je ne vous parlerois pas un mot de nos miserables querelles. Je le remet à un temps que nous pourrons en parler avec une tranquilité parfaite, bien asseuré qu'alors les verités n'auront aucune peine à se montrer sans voile et sans nuage.

Pour ce qui est de mon voiage, ma chère Diotime, je n'en sçaurois fixer le temps encore. La semaine passée ma voiture etoit toute apprêttée lorsque nous reçumes la nouvelle que nos prisonniers arrivent demain. Helas! je voudrois que notre psycologie morale fut deja assez populaire et assez repandue sur la surface du globe pour que les vauriens se pendissent d'eux meme pour se perfectionner, sans en donner la peine aux autres. Ce seroit le vrai age d'or.

Enfin mon adorable amie, croiez moi que le premier moment que les devoirs de mon emploi me permettront de partir, je pars sans faute et cinquante heures apres je suis à vos pieds. En attendant je vous aimerai tout uniment comme je vous ai aimé, et avec ni plus ni moins de violence que celle qui derive de la nature de mon essence. |

St. Simon et sa femme sont ici depuis quatre jours. Hier et avant hier j'ai passé les matinées entieres chez eux. L'un et l'autre m'edifient lorsque je compare les petits ecarts de jadis à la sagesse de leur conduite presente. Tous les deux se mêttent à vos pieds. Mes dialogues ont eu assez d'efficace sur l'esprit du Marquis pour lui en donner le goût. Il m'a lu un de sa façon qui est presqu'achevé. Il roule sur la Divinité. Il suppose Aristée tout rempli encore des leçons de

Diocles, assis sur une pierre. Platon et un certain Minos, parent du Cretois, qui nous chatiera un peu la bas pour nos querelles, l'abordent et voila où commence le dialogue. Il sera fini bien-tôt. Je l'aurai tout de suite avant l'impression, et vous l'aurez trois jours apres. Vous jugerez vous même de la dose de philosofie qu'il y a. Pourtant vous y trouverez plusieurs traits de cette eloquence crue et sublime qu'on admire dans les poësies herses. Ils partent jeudis et ils auront les Hereria chez eux pendant un mois et demi.

Le Prince est de retour d'Amsterdam et parfaitement content de son voiage. Le Scholiaste et sa bru ont été deux fois par jour devant le tableau de Van der Elst. Madame en est effectivement fôlle et en a été malade. |

Il n'y a point de nouvelle ici. Je compte qu'au printemps prochain les Hollandois auront une flôtte de 50 à 60 vaisseaux de guerre dans leurs mêrs, sans compter ceux qui servirent ailleurs. S'ils avoient debutés ainsi il y a deux ans, il n'y auroit pas été question de guerre, mais ils n'auroient pas été si riche. Si on considere ce qui se paye chez nous au Conseil presque toutes les semaines seulement pour la marine actuelle, on peut calculer ce que doivent depenser les Anglois et les François, qui ne peuvent pas creër une flôtte à beaucoup près si vite ni à si bon marché que les Hollandois.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je ne vous demande pas de longues lettres à present, mais j'exige chaque fois deux ou trois lignes qui m'apprennent l'etat de votre santé et celui de vos enfants. Je viens de reçevoir un almanac de Colombat pour vous. Il est trop grôs pour entrer dans ce couvert. Il n'y a aucun almanac presentable à ma chère Mimi et à mon cher Mitri. Seroit-il permis de leur donner à la place un charmant Terence? Il est partis ce matin un balôt pour Munster où il n'y a rien de moi. Je n'aurai le beurre apparament que dans l'autre semaine. Adieu, ma Diotime, je vous baise les mains avec transport. Faites agreër mes respects au Heros, et embrassez vos Latoïdes pour moi.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.16 – 24 février 1780

La Haye, ce 24 de fevrier 1780

Ma toute chère Diotime, mes occupations des plus desagreables et des plus degoûtantes vont commençer. Je ne sçai combien elles dureront, mais ce qui me les fera supporter avec patience et heroïsme, c'est qu'elles seront suivis du bonheur de revoir ma chère Diotime.

Ce matin sont partis vos balôts. Vous y trouverez pourtant le beure et l'almanac. Ma gouvernante m'avoit trompée. Lorsque j'ai visité moi meme ma provision de beurre, j'y ai trouvé ce tonneau qui n'etoit pas entamé. On y a mis beaucoup de sel dessus, qu'il faut ôter d'abord après son arrivée, et ensuite il faut bien faire laver le beurre avec de l'eau fraiche. Il faut ensuite en enlever une couche, et puis y remettre du sel et de l'eau.

Hier j'ai eu le bonheur de diner chez la Grande Comtesse. Je n'avois pas été chez elle depuis deux mois et plus. Je suis entré en tremblant comme un grand pêcheur, qui sent ce qu'il vaut et qui n'a plus d'espoir que dans la clemênce. Elle fut grande. Cette femme puissante me parla avec tant de douceur, | elle me chatia avec tant de majesté et dans l'unique vue de me rectifier, et elle me fit promettre cette rectification avec tant d'interet, que j'en fus edifié jusqu'au fin fond de mes entrailles. Mais toutes ces magnificences s'evanouirent bientôt comme une vapeur legère un beau jour de l'été, car au moment que je m'etois accommodé à table à ses côtés et avec assez d'appetit, elle me dit que le temps etoit arrivé qu'elle voulut aller à Munster absolument et de quelque façon que ce fut, et si je ne voulois donc pas aller avec elle. J'ai repondu par des phrases entrecoupées, insignifiantes et discordantes autant que possible, et je souhaite qu'elle m'aura aussi peu comprise que je me suis compris moi même. Enfin nous nous sommes separés très bons amis, mais cette fois ci je ne me suis pas trop chargé l'estomac.

Je vous asseure, ma Diotime, qu'elle viendra sans faute, mais vous sentez bien, qu'en venant avec elle je dois revenir avec elle et cela ne me convient nullement. Je crois pourtant qu'elle parviendra à persuader la Scholiaste de l'accompagner, car celle la desire egalement faire ce voiage.

Aujourd'hui elle a commençée à faire le buste du Prince, | qui enfin se prête à tout ce qu'on veut de lui pour vous complaire. Est-ce qu'il vous a raconté son histoire avec le prêtre chez Mad. de Rosendaal?

Vendredi 25

Ma toute chere Diotime, je vien de reçevoir la vôtre du 22. Je n'ai que le temps de la lire, de la relire, et de la baiser. Vous ne croirez jamais combien la nouvelle de votre retablissement me met à mon aise. Pour le reste je ne sçaurois repondre à votre lettre à present, puisqu'il me faut sortir.

J'y vois donc que je me suis trompé au sujet du Prince. Je le vois avec plaisir, puisque j'aime infiniment mieux que moi je me suis trompé dans cette affaire que vous.

Dimanche je me flatte de pouvoir aller à Niethuis, où je n'ai été depuis deux mois, et d'où je vous ecrirai j'espère.

Adieu, ma toute chère Diotime, embrassez tendrement vos chèrs enfants pour moi, et benissez votre

Σωκρατης

Aujourd'hui passe la petition pour 52 vaisseaux de guerre, equipage extraordinaire pour le printemps prochain.

❧

Lettre 3.17 – 27 février 1780

Lundi, ce 27 de fevrier 1780

Ma toute chère Diotime, je ne sçaurois vous dire combien votre lettre m'a fait du bien, et combien elle me vient dans un moment où je devois être distrait et egâré.

Ma santé à ce qu'il me paroit est passable, mais j'avois des sensations si desagreables et si singulieres, que je soupirai apres le jour de demain lorsque je devrai passer plusieurs heures en prison, ce qui sera mon pain quotidien pendant une quinzaine de jours. La sensation dont je vous parle etoit celle d'un

affoiblissement ou d'un defaut de memoire extraordinaire et dont je ne m'etois jamais ressenti tellement auparavant.

Depuis deux semaines je m'etois proposé d'ecrire quelque chose, et en composant continuellement dans ma tête et y fouillant, j'y trouve l'histoire parfaitement circonstanciée et detaillée avec les noms des personnes d'un fait important qui tenoit à la philosophie ancienne et au siècle de Socrate, que je connois d'ailleurs un peu. Tous les auteurs qui me serviroient apres à prouver ce fait et à l'eclaircir, et dans lesquels je m'imaginois de l'avoir lu, se presentent à mon esprit avec une clarté parfaite et aucun doute ne se manifestoit sur la verité de cette histoire. Hier et aujourd'hui je m'etois proposé de recueillir mes autorités. Je n'ai pas bougé de ma | chambre. Je n'ai presque pas été couché, j'ai feuilleté pendant tout ce temps Dieu sçait combien de livres. Il ne me manque aucun livre qui m'etoit necessaire, et avec tout cela je n'ai non seulement trouvé aucun vestige de ce fait, mais j'ai trouvé même plusieurs passages qui paroissent le contredire. Je vous avoue, mon amie, que cela m'a donné une sensation si singuliere, que je ne sçaurois vous l'exprimer; et je crois que si je n'avois point des devoirs essentiels qui m'obligeassent à des occupations d'une autre nature, je perirois soit en cherchant le fait, soit en cherchant la cause de cet etrange phenomène qui ne peut tenir que pour une très petite partie au physique.

Etant occupé à cette derniere recherche je lisois avec plaisir dans la vôtre ce que vous dites de la difference entre l'homme sain et malade par rapport à son être pensant et moral. Je suis d'accord avec vous que la difference est grande sur tout par rapport au moral, mais je suis egalement persuadé que c'est notre propre faute, et que si l'homme sain travailloit sur tout à exercer sa velleïté et à lui donner toute l'elasticité et la vigueur dont sa nature est susceptible, cette difference n'auroit pas lieu. Si vous voulez y reflêchir, vous trouverez que reëllement cette difference tient à ce qu'on neglige cette faculté. |

Excepté ces deux jours, mon unique amie, je pense continuellement à notre theorie. Je vous jure que j'y fais des progres, et j'ai des moments que j'entrevois avec une clarté singuliere que l'homme pourra parvenir à une connoissance de l'homme infiniment plus parfaite que celle qu'il a eu jusqu'ici.

Aucune de nos quatre facultés ne tient au physique que l'imagination seule et elle doit y tenir; et je puis en prouver le comment. Les autres peuvent produire

des effets sur le physique et ont une correspondance avec lui, mais elles n'y tiennent en aucune façon. Elles sont toutes degagée du physique et n'ont qu'un côté homologue avec lui, par le moien duquel elles peuvent agir sur lui, mais elles peuvent detourner ce côté tellement qu'il ne regarde plus le côté homologue du physique.

Ma chère Diotime, je n'oserois ecrire cela qu'à vous, seule au monde, car je suis certain que si quelqu'autre lut cet etrange langage, il me prendroit pour fôl exactement, et il n'auroit pas tant tôrt, n'etant pas routiné dans ce chemin peu frequenté jusqu'ici; mais si j'ai vie je vous promet que je le rendrai praticable pour tout esprit qui n'est pas trop borné.

Madame Perrenot, que je vois regulierement toutes les semaines deux fois et qui est tout ce que je vous en ai dit, est extrêmement maladive, et je crains qu'un jour son mal la fera partir avant qu'on y pense. Depuis son enfance | elle a été sujette à des maux de tête d'une espece etrange, et contre lesquels aucune medecine n'a fait de l'effet. Elle a quelques fois des acces qui sont horribles. Elle decrit sa douleur dans ces moments en la comparant à la coupure d'un couteau au dedans de sa tête. Alors elle se lève et en tenant la nuque du côl fortement appuyé contre le coin d'une cheminée ou d'un bureau, sa douleur change de nature, et elle la decrit en disant que sa tête paroit vouloir crêver; mais ce qui est curieux et me donne des lumieres, c'est qu'elle dit que tant qu'elle est dans cette situation sans faire le moindre mouvement quelconque, la clarté et l'ordre de ses idées et la rapidité et l'agilité de son intellect sont à cette clarté et à cette agilité lorsqu'elle se porte bien, comme le jour est à la nuit.

Il est clair que la seule cause de cet etrange phenomène consiste uniquement dans la concentration des actions des parties physiques de l'imagination.

Ma toute chère Diotime, pardonnez moi cette dose de physico-metaphysique, car j'en avois besoin pour me rafraichir un peu. Je vous ecris ce soir, puisque j'ignore si demain il me restera beaucoup de temps. Il est minuit et demi et je dois dormir quoique j'en ai peu d'envie.

Adieu, ma chère Diotime, mon admiration au Heros et mille baisers *Φοιβῳ και Αϱθεμιδι*.

Ce que vous me dites de Joseph me fait bien de peine. Que faire? Je n'en ai pas parlé au Prince, mais le Prince m'a dit qu'il vouloit le placer chez son secretaire.

❧

Lettre 3.18 – 2 mars 1780 [2]

sur les loix crimelles

La Haye, ce 2 de mars 1780

Ma toute chère Diotime. Hier nous avions le grand jour de jeûne. De long temps je ne m'etois promené. Je suis sorti le matin, et j'ai porté mes aumônes à Madame de Haast avec la lettre de sa fille. Le pere et la mère versoient des larmes d'aise, où l'art n'avoit aucune part, et j'avois le sensible plaisir d'en faire. Soiez indulgente, ma Diotime, et ne me grondez pas de ce que je ne fus pas plus tôt à l'eglise. Qu'avois je à demander à Dieu pour ma Patrie? Elle est riche et puissante plus qu'aucun autre, et si j'avois dit la verité dans ma prière, j'aurois prié Dieu de lui donner une assez bonne dôse de guerre, pour la rendre à la vie et à la sagesse, ce qui n'auroit été ni d'un philosophe ni d'un chretien.

Le soir j'ai ranimé mes forces extenuées par la devotion du jour chez Mad. Perrenot que je n'avois vu depuis quelques jours. Alembert a dit à Lalande qu'il vouloit venir à La Haye, et celui ci l'a mandé à Mr. Perrenot qui lui a fait dire qu'il ne devoit chercher d'autre auberge que sa maison. Si Alembert desire me voir, je le | desire mille fois d'avantage, car vous sçavez quel estime je fais de cette tête admirable, et je me ferois un crime de soupçonner que l'ame n'y fut pas analogue. S'il vient je ferai tout mon possible pour vous l'amèner ou pour vous l'envoier, puisqu'il me paroitroit absurde que l'auteur des Elements de Philosophie et du Discours sur l'Encyclopaedie ne vit pas ce qui se trouve et ce qui se prepare actuellement à Munster. Est il connu personnellement du grand Furstenberg?

2 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 380-381 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 363-364.

Ce matin j'ai rencontré l'Envie dans la rue. Elle m'aborda d'un air franc gai et content et me demanda de vos nouvelles. Elle m'a priée de vous asseurer de ses respects et de vous dire que, puisqu'apparenment vous porteriez le deuil à Munster sur la mort de feu la mere de la Princesse d'Orange, elle vous prie de l'honorer de vos commissions, et d'être persuadée qu'à quelque distance qu'elle se trouve de vous, elle n'en est pas moins prête à vous rendre tous les services imaginables. J'avoue que c'est la premiere fois qu'elle m'a fait rire, et j'avois bien de la peine à voiler l'espèce de mon rire à son oeuil bête.

Dans ma precedente je vous avois parlé d'un epoux | et d'une epouse qui n'etoient pas trop bien ensemble. Dans ma suivante j'appellerai le grand ecujer de cet epoux B et son maitre A.

Je passe plusieurs heures par jour dans la prison. Comptez, ma chère Diotime, qu'on ne voit nulle part la societé d'un côté plus vilain ni en meme temps plus ridicule. Le criminel est toujours dans la realité beaucoup moins coupable qu'on veut le lui faire croire, et un peu moins même qu'il ne se l'imagine lui meme dans la prison. Ma chère Diotime, je ne veux pas vous ennuier avec toutes les reflexions que je fais journellement dans cet etrange endroit, mais si pourtant ces reflexions aboutissoient à la fin à quelques vues utiles et nouvelles, je ne repond pas que je serai toujours si discret, et vous pourrez vous preparer à une lettre gigantesque sur la nature des crimes, sur celle des moiens de les verifier et sur celle des moiens de les evaluer. Ce qui est certain, c'est que celui qui a inventé le mot et l'idée de punir parmis les hommes, est proprement un sôt. Car un être quelconque n'a que la faculté et le droit de se punir soi même, et aucun être n'a la faculté requise ni le droit de punir ses pairs, ni meme des êtres d'une classe beaucoup inferieure, faute de cette intuition absolue qui tient à la Toute Presence de Dieu. |

Ma chère Diotime, il est minuit et je n'ai pas encore de vos lettres. J'ai encore de l'esperance dans le jour de demain, c'est celui de la Sainte Cunegonde.

Adieu, ma toute chère amie, ne m'oubliez pas, et faites moi sçavoir regulierement par un mot de votre grace, que vous sentez un peu mon desir inexprimable de vous revoir au plus tôt. *Διοτιμῃ Φοιβῳ και Αχθεμιδι*

Σωκρατισκος

Lettre 3.19 – 4 mars 1780 [3]

sur les loix criminelles

Samedi 4 de mars 1780 St. Casimir

Ma toute chère Diotime, je vous ecris quand je le puis, car je suis assez occupé, et je n'ai vu le Prince de toute la semaine. Mes prisonniers me taillent bien de la besogne par dessus mes autres amusements. Ce sont des pauvres gêns et si j'etois le maitre je les renverrois des demain chez eux, les croiant assez puni par la peur. Les hommes et sur tout les pauvres commettent rarement des injustices que lorsqu'on leur en fait, et la loi ne pense pas à la quantité d'injustices qu'elle fait aux pauvres, et elle fait la fachée et la cruelle lorsque le pauvre s'en ressent et s'en venge sur ses suppots ou sur ses ministres. Lorsque je vois la roideur de la loi, elle me paroit une fôlle. Elle se donne les airs d'une fille de Dieu, tandis qu'elle n'est qu'une production très inparfaite, non de l'humanité, mais de la societé actuelle des hommes que nous admirons tant, vous et moi. J'avoue qu'elle est un mal necessaire mais je la voudrois sage, sans bandeau, regardant autour d'elle, cachant ses horribles defauts autant que possible et assez fine, pour cêder souvent sans le paroitre. | Alors du moins ceux qui ont besoin d'elle l'aimeroient comme on aime une jolie actrice bien fardée, bien ornée et qui joue bien son rôle.

Ma toute chère Diotime, encore de la jurisprudence direz vous. Vous avez raison. Je vous demande pardon, mais je crains que, si la loi continue à me mettre de mauvaise humeur, je vous regalerai encore d'un dialogue, où sainte Diotime lui dira ses petites verités avec assez de franchise.

Ma chère Diotime, il est certain que je viendrai tout de bon, mais si je ne viens pas pendant le cours de ce mois, vous pouvez compter pour seur que ce n'est pas ma faute.

Pourquoi ne me dites vous rien de votre parti pris et de vos bonnes raisons? Enfin, quoiqu'il en soit, que votre volonté soit faite.

3 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 380-381 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 364-365.

Pour le petit cours de numismatique, j'y penserai tout de bon et je verrai s'il n'y a pas un meilleur moien pour avoir une certaine quantité de medailles que celui que vous me proposez.

Hier j'ai fait l'emplêtte par le plus heureux hazard du monde d'un grand medaillon d'or, dont il n'y a que deux dans l'Univers entier. Mais helas il n'est que Romain! Je viens d'ecrire à Van Dam à Amsterdam; je le lui propose en troc, ou contre trois medaillons grecques que je possedois autrefois, ou contre un | certain bouclier qui depuis vingt ans s'est niché dans ma tête. Si le bouclier vient, il passera sans faute tout droit à Munster.

Je vous apporterai ou je vous enverrai le Fôlard qui est à vous et dont je n'ai aucun besoin. D'ailleurs il n'est pas facile à attraper, sur tout la premiere edition françoise. J'y joindrai une bonne traduction de Vegèce, le Parfait Capitaine du Grand Duc de Rohan etc.

Le Prince me dit que le Puysegur n'est pas à l'hôtel, à moins qu'il ne se trouve dans une caisse dont vous avez la clêf. La premiere partie amuseroit mon cher Mitri infiniment, et lui seroit utile. Pour la seconde partie elle est digne d'un marechal de France, et de celui qui en est veritablement auteur, le Marechal de Luxembourg.

Je n'ai pas vu les deux derniers volumes de Guichard. J'en suis très curieux quoique je doute qu'ils soient aussi interessants que les deux premiers. Ces deux premiers font le livre, sans aucune comparaison quelconque, le plus parfait qui existe sur la tactique des Anciens. Guichard sçavoit la theorie de la guerre, et encore mieux le Grec. Je suis infiniment curieux de voir la collection dont vous parlez et le discours qui l'accompagne.

Lorsque je pense que vous donnez dans ces sciènces, je pleure presque de n'avoir executé le plan que je m'etois | formé il y a bien des années, et qu'alors j'aurois pu executer passablement bien. C'etoit de traduire de nouveau La retraite des dix milles, de prouver dans des paraphrases et de longues notes que la Tactique et les Fortifications ne sont qu'une seule et même sciènce, fondées sur les mêmes principes simples, de deduire ces sciènces de leurs principes, et de faire voir par nombre d'exemples anciens et moderne que le plus parfait ingenieur est le plus parfait tacticien.

Si pourtant quelqu'un voudroit prouver cette verité, c'est à dire l'identité des deux sciènces, il pourroit le faire à beaucoup moins de fraix, et il pourroit faire la plus charmante dissertation sur ce sujet, en prenant pour thème deux pages du livre de Mr. de La Noue Bras de Fer. Si Mr. de Furstenberg a ce livre qui est excessivement rare, demandez le et voiez page 454 et suivantes. S'il ne l'a pas, je vous l'enverrai. Vous y verrez l'exposition la plus simple du vrai principe des deux sciences.

Que l'ecole de dessein a profité des avis de Camper, je le crois bien. Les Munsteriens ont appris deja à vouloir profiter, et Camper a de grandes lumieres qu'il aime à repandre.

Adieu, ma toute chère Diotime, mes paupieres ont perdus leur ressort et je vais me coucher. D'ailleurs je vous quitte avec plaisir, puisque tantôt je vous parlerai façe à façe dans mes rêves.

Bon soir ma chère Mimi, qui ne sçait pas ecrire, bon soir mon Mitri.

Avez vous depêché un Simon à Χ*ιων*, sans quoi j'en aurai soin.

❧

Lettre 3.20 – 6 mars 1780

Lundi, Ste Collette 6 de mars 1780

O quantum mutatus ab illo lectore! Ma toute chère Diotime, vendredi et samedi j'ai été extraordinairement sage. J'ai été tout seul chez moi. Je n'ai en honneur ni mangé ni bu que ce qu'un honnette philosophe doit manger et boire. Je me portois parfaitement bien. Je dormois bien, mais hier en m'eveillant je me trouvai avec une forte fievre et des maux de tête et de dents comme je n'en ai jamais eu. Ma tête s'enfla outre mesure. Elle est actuellement grosse comme trois. Si elle est enceinte d'une fille ce ne sera pas Minerve qui sortira, mais la fôlie en propre personne, j'en suis sûr. Cette pauvre tête n'est bonne actuellement que pour une marchande de mode ou un perruquier.

Vous sentez bien que je devrai rester chez moi pendant quelques jours, ce qui m'est d'autant plus sênsible que Χ*ιων* et mon aimable Comte sont arrivés hier au soir. J'ignore si le premier a pris son chemin par Munster.

Ma chere Diotime, je vous ai parlé dans ma precedente d'un epoux et d'une epouse qui n'etoient pas trop bien ensemble. Je vous ai parlé d'un A et d'un B. Voici la suite. B est allé chez A et a fermé la porte. Il a dit que son zèle et sa conscience l'obligeoit de parler clair, que A meconnoissoit son epouse, qui meritoit tout son respect et son amitié, | qu'il le conjuroit de changer de conduite etc. etc. etc. La dessus A, fondant en larmes, embrassa B avec la plus grande tendresse. B part tout fier de ses succes. Le lendemain A et B mangent à la meme table et A repète toutes les phrases dont B s'etoit servi la veille et en rit en raille et s'en mocque avec Big^ot^, Maas etc. On m'a dit que cette affaire a très serieusement alteré la santé de B. J'avoue que je n'avois pas cette idée de B.

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu ce matin une lettre qui n'est pas longue asseurement, mais comme elle porte de bonnes nouvelles de vous, de vos enfants et du Grand Homme, et qu'elle me prouve que vous vous souvenez encore de votre Socrate, elle me suffit.

Adieu, ma toute chère Diotime, en verité je souffre, et lorsque mon ame se promène dans son receptacle, elle n'y trouve aucun endroit qui ne soit plus ou moins empoisonné par quelque douleur physique, excepté celui où vous avez placé votre throne. C'est la où cette ame se refuge, c'est la où calme à côté de votre image, elle voit les sensations douloureuses s'evaporer comme un leger brouillard s'evanouit à la face du soleil. Adieu, ma chère Diotime, je vous baise les mains, et j'embrasse vos enfants. Je prie Dieu pour le Heros.

Σωκρατισκος

❧

Lettre 3.21 – 9 mars 1780

La Haye, ce 9 de mars 1780

Ma toute chère Diotime, cette lettre sera bien courte, mais ne croiez pas, ma chère, que c'est par repressailles. J'ecris quand je puis et faites en de même.

Je n'ai pas sorti depuis 10 jours, et je ne sçai si je sortirai de toute la semaine encore. Mes maux continuent et sur tout ma toux qui ne respecte plus le moins du monde les poudres de Camper. Ne croiez pas que je manque au regime, car les seules choses que je vois avec degoût c'est le manger, le boire et mon lit.

Aussi tôt que je sôrs je ferai journellement ma devotion à Niethuis, car je me persuade encore que le manque d'exercice est la source de mon mal, du moins en grande partie.

Dans ma derniere je vous avois dit que notre Prince *Χιων* etoit arrivé lundi avec Pylade. Rien de moins vrai. Il n'est pas encore arrivé, mais le Pylade est arrivé avant-hier au soir, et je ne l'ai pas embrassé au moment que je vous parle. Pourtant, Mr. et Mad. Perrenot qui viennent de sortir, l'avoient parlés hier au cercle et m'ont portés les mar|ques les plus tendres et les moins equivoques de son gracieux souvenir. Le *Χιων* est attendu tous les jours; il doit venir de Paris, où il a passé quelque temps avec toute sa famille. S'il vient, doutez vous que nous parlerons de Diotime?

J'ai passé tous ces jours absolument seul, car voir des heterogènes lorsqu'on souffre c'est une souffrance des plus cruelles. J'ai eu l'heureux loisir de jouir de mes maux, qui à la verité empêchent de travailler, mais non de penser, et souvent avec fruit. Vingt fois j'ai desiré vous voir devant moi, pour vous communiquer des idées assez singulieres, auxquelles vous auriez donnée des contours, et qui par la seroient devenues des gêrmes feconds de verités nouvelles.

Adieu, ma toute chère Diotime, l'ordinaire prochain j'espère que je pourrai être plus long. Hier je n'aurois pu vous ecrire puisque je n'aurois pu faire des lignes un peu droites. A present je n'ai point de fièvre, grace à votre chin china. Je vous baise la main, ma chère Diotime, et j'embrasse vos saints enfants avec une tendresse que vous ne sçaurez jamais dans ce monde. Adieu.

Σωκρατης

Je n'ai pas vu le Prince pendant tous ces jours ci. Il me croira avec mes prisonniers, tandis que j'ai été si cruellement en prison.

❧

Lettre 3.22 – 12 & 13 mars 1780

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 131].

La Haye, ce 12 de mars 1780



Ma toute chère Diotime. Pardonnez moi ce griffonnage. J'allois vous ecrire lorsque ma tête, grosse de je ne sçai quoi, accoucha au lieu de lettres, de cette etrange composition de Promethée. Comme il se trouve assez juste au milieu du papier, je continue sur la même feuille, et vous prendrez mon géant pour un ornement s'il vous plaît.

Je reçu vendredi votre lettre en fremissant, car elle etoit toute ouverte. Je la lû tout de suite en voyant que tout etoit lisible pour le monde entier; je n'ai rien dit, l'homme qui l'apporta avoit fait ses excuses à ma gouvernante et dit qu'en la portant le cachet s'etoit | cassé dans ses mains. La meme chose est arrivée à peu près à la lettre que le Prince a reçu. Je vous prie ne vous servez plus de votre cire noire qui ne vaut rien. Je vous en enverrai d'autre si le Prince part mercredi. Voilà mon maudit geant qui m'interrompt. Pourquoi ne cachettez vous pas avec du rouge les lettres à vos amis? C'est beaucoup plus sûr. Si je le puis je vous enverrai en meme temps du rouge de la fabrique d'un suédois qui est ici. Voilà le maudit geant passé, Dieu merci.

Je suis sorti vendredi, en voiture cependant. J'ai été chez mon aimable Comte, qui m'a serré contre son coeur, et se met à vos pieds; mais helas je n'ai pas pu gronder en votre nom le Prince de Darmstad. A l'heure que je vous parle il n'est pas encore arrivé. On a de l'inquiétude pour lui; il devoit être ici avant le huit de mars, et il devoit partir le trois de Paris. Si demain j'ai des nouvelles à vous en donner, vous en aurez.

Je suis bien mortifié de ne pouvoir assister à vos examens. Si mes occupations me le pûssent permettre, ma santé ne me le permettroit pas. Je n'ai jamais eu une toux telle | que celle qui me tourmente. Il est absolument indifferent ce que je fais ou ce que je prend en nourriture ou en medecine. Je veux croire que la source du mal n'est pas dans le poulmon, mais le poulmon ne peut pas supporter long temps de pareilles fatigues; et je crains que cette toux ne s'identifie tellement avec mon essence, que je serai obligé de l'amêner dans les façes à venir. Je me flatte pourtant qu'aussi tôt que je serai en etat de faire des courses violantes à pied, je parviendrai à me guerir.

Adieu ma toute chère Diotime, je dois me coucher. Je voudrois que coucher et dormir fussent des synonymes. Adieu Mimi, adieu Mitri.

Σωκρατης

Ce lundi 13 de mars

Ma toute chère Diotime, il y a des lettres du Prince Χιων de Paris. Il devoit être ici le 8, mais la Reine donna une fête dont on a voulu qu'il fût, et il n'a pas pu s'en excuser. Il va donc de Paris à Nijmegue, soit directement, soit par

Darmstad; et il ne sera à La Haye que vers le mois de may, lorsqu'il fera quelque sejour ici. Car il faut sçavoir que son regiment quitte Nijmegue et vient à La Briel et aux environs. Vous jugez si je jouirai de mon Comte. Χιων est à Paris avec toute sa famille. Ils poursuivent un proces contre la veuve de feu notre minister de Wartensleben | au sujet de quelques terres sur le territoire de France. Ce proces a duré deja douze ans, et ils en ont perdu plusieurs instances. Pourtant ils ont à present quelqu'esperance.

Je viens de reçevoir la vôtre, ma chère Diotime, et vous pouvez conçevoir ce que je ferai pour remplir un desir de ma Diotime et de Mr. Furstenberg ensemble, deux êtres à côté desquels il n'y a rien pour moi sur la surface de la terre. Ainsi ne parlons plus justice jusqu'à ce que ma pauvre tête crève d'un dialogue.

Demain j'apprendrai si le Prince partira mercredi matin, et de quoi il voudra se charger. Je tâcherai De Luc donner le Folard avec, au cas qu'il n'y ait qu'un seul chien du voiage.

Vous ne me dites pas si le balôt avec le beurre est arrivé en bon état.

Adieu ma toute chère Diotime, aissi tôt que je me porterai mieux, j'ecrirai mieux. Embrassez ma Mimi et mon Mitri de la part de

Σωκρατης

J'apprend que vous aurez peut-être bien tôt une visite de Marthe. On dit qu'elle n'est pas bien et qu'elle ne prendra les eaux de Mainburg.
La tête du Prince que Mad. Falconet vient d'achever, ressemble beaucoup beaucoup.

❧

Lettre 3.23 – 17 mars 1780

La Haye, ce 17 de mars 1780

Ma toute chère Diotime, minuit a sonné et Mr. De Luc vient de sortir. Il part dimanche. Nous avons beaucoup metaphysiqué. Il est toujours aimable, et ce soir je lui ai trouvé même du genie. Il y a deux mois que je lui communiquois une

reflexion que j'avois faite, que tout être pensant et sensible etoit produit par le moien de deux sêxes. Cette idée lui a roulé depuis dans la tête d'une prodigieuse façon. Il m'a regalé de tout ce qu'il avoit medité la dessus. J'avoue qu'il est bien eloigné d'avoir resolu le probleme qui ne me paroit pas irrresoluble, mais il a dit des choses fort spirituelles, qui vous auroient beaucoup amusées, et qui frisoient le genie.

Le Prince est parti ce matin et il sera chez vous avant que celle-ci vous arrive, ainsi je vous supplie de lui offrir mes respects, et d'embrasser vos enfants pour moi.

Adieu, ma toute chère Diotime, je ne vous aurois pas ecrit celle ci, si je n'avois juré de ne faire partir aucun courier sans mes nouvelles. Je voudrois bien pouvoir vous donner de bonnes au sujet de ma toux! Adieu, je vous baise la main avec contrition de coeur.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.24 – 19 & 20 mars 1780

La Haye, ce 19 de mars 1780

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre dans le moment. L'etat de votre santé m'afflige bien plus que la mienne. Vous m'avez parlé il y a quelque temps d'un dessein d'aller prendre les eaux: quelles eaux? et quand? Je languis plus que jamais de vous voir, ma chère Diotime.

L'histoire de nos prisonniers va recommencer, et finira dans 3 semaines j'espère. Un de ces malheureux est trouvé innocent, ce qui nous fait bien de la peine, car nous nous etions deja fait une fête du plaisir de le pendre. Vous voiez, Diotime, que je fais des progres, et que je parle deja comme un homme de droit.

Que Promethée vous plait me fait plaisir. Il pourroit bien orner le Simon, car je suis assez content de la composition. N'avoir pas compris l'autre emblème, c'est une chose que je n'appellerai pas par son nom, et pour cause. C'etoit une couronne de treffles. Peut-être vous vous rappellerez cela.



Mon Hippocrate est malade et ne revient qu'au milieu du mois prochain. Le vôtre fait bien mal | de vous quitter, pourquoi est ce qu'on inocule les Grands? Il y en a tant.

Lundi 20 de mars 1780 St. Joachim

Ma toute chère Diotime, hier je fus interrompu. Je continue. Je vais monter ma tête pour le dialogue *περι νομων* ou sur les loix. J'espere d'en projetter le canevas les jours de Pacques, que je me flatte de pouvoir passer à Niethuis dans votre chambre où je n'ai été depuis deux mois, et ensuite je fourrerai dans cette pauvre tête tant d'idées analogues ou non analogues. Cela n'y fait rien qu'à la fin elle crèvera, et vous aurez un dialogue quelconque tant bien que mal, c'est tout ce que je puis faire.

Ma chère Diotime, rappellez vous je vous prie une histoire que je vous ai raconté il y a dix ou douze jours de A et de B.

Le Baron de Wulknitz, ecuyer du Prince d'Orange, vient de mourir avant hier matin. Kell devient ecuyer, et Van Stokkum gouverneur du Willemstad.

Mr. De Luc part demain et laisse Madame La Fite dans les larmes et dans la desolation. J'ai parlé cette dame ce matin, elle se met à vos pieds ainsi que Lise et Henri.

Pylade est parti sans me presser de nouveau contre | son coeur. J'ai remarqué il me semble que son depart de Nijmege lui causera des incommodités. *Χιων* va tout droit de Paris à sa guarnison.

Adieu, ma toute Diotime, que les Dieux veillent sur vous. Faites agreër mes respects au Prince et à Mr. de Furstenberg, et mon amour à ma chère Mimi et mon cher Mitri. Adieu

Σωκρατης

Dierquens le père est mort. Il n'a pas eu un moment de santé depuis l'été passé, que le jeune Quarles le tira à la chasse avec de la dragée au dessus de l'oeuil, quoique la playe fut guerie sans aucun mal.

❧

Lettre 3.25 – 23 mars 1780

maladie singuliere de tête

La Haye, ce 23 de mars 1780

Ma toute chère Diotime. Hier j'ai sorti et j'ai été une heure chez Mr. Tavel. Il ne peut pas marcher encore, mais d'ailleurs il me paroit gai et content, il lit, il ecrit, et voit tous les jours du monde. Il me dit que la veille il s'etoit mis à vous ecrire, mais qu'il ne pouvoit en venir à bout. Agreëz cette fois ci ses respects à la place de sa lettre.

Mr. Dierquens, dont je vous ai anonçé la mort si je ne me trompe, avoit voulu qu'on ouvrit sa tête où il avoit eu depuis plusieurs mois des sensations singulieres. Ses facultés intellectuelles n'en souffroient rien et il est mort dans son bon sens parfaitement, et presque dans un instant. Swenke et Dame ont ouvert cette tête, et on les pressera de publier comment ils l'ont trouvée. C'est sans exemple. Tout ce qui etoit cerveau ou cervelet etoit pourri et infecté tellement, que Swenke dit: si cette matiere avoit touché au sang d'un homme ou d'un animal, ils seroient morts inmanquablement. On a tout de suite enterré ce cadavre.

Marthe à ce que j'apprend souffre beaucoup de crampe dans l'estomac, et va prendre les eaux. Il n'est pas etonnant que j'ignore quels eaux, puisque j'ignore celles | dont ma Diotime veut se servir.

Hier Mr. de Yorck a presenté un nouveau Memoire à leurs Hautes Puissances, beaucoup plus pressant que le precedent. Il y demande une reponse dans trois semaines. Lorsque j'aurai le Memoire je vous l'enverrai, mais peut-être sera-t-il demain dans toutes les gazettes. Mylord Stormont a été chez Mr. de Welderen et lui dit à peu près au nom du Roi ce qui est contenu dans le Memoire. D'ailleurs il justifie pleinement Mr. de Bijland dans l'action avec leur admiral, ce qui est un peu bête, car il est clair que leur Admiral a été la dupe de Bijland d'une façon bien grossiere.

Au moment, ma chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre. J'ignore ce que le charmant Fiamingo vient de vous faire pour que vous voulez le chasser à present. Je n'en rechercherai pas la cause, mais si vous voulez absolument vous en defaire, je vous supplie d'attendre jusqu'à ce que je puis l'empacquetter moi

même en cas que vous me voulez voir encore à Munster. S'il est empacquetté avec le vêrre, il est inmanquablement perdu. Pour des livres je vous prie de ne pas me les envoier. Je n'en ai plus besoin. Ma lecture est finie. J'ai trop peu lu pour être sçavant, et pour le devenir | à mon age je ne le veux. D'ailleurs j'ai gâtté ma memoire, et le peu de resultats qui me restent de mes etudes suffisent pour mon bonheur individuel de ce côté.

Je ne doute pas que les experiences du Prince n'aient etonné les spectateurs. C'est dommage que Hoffman n'y a pas été, puisque je m'imagine qu'il etoit le seul propre pour propager cette theorie à Munster.

Je souhaite que vous revoiez Mr. de Furstenberg en parfaite santé. Que cet homme n'est-il à sa place dans le monde!

Tout est en devotion chez vous. Je le crois. Mais dites moi si vos enfants ne font pas quelque reflexions sur ces ceremonies et ce que vous faites, j'aurai besoin de le sçavoir.

Vous ne voulez pas me parler de ma santé. Je vous dirai que depuis plusieurs mois elle est foncierement ebranlée. Je sens, et trop, qu'il y manque beaucoup à ma composition physique, mais je ne comprend pas ce que c'est. Ni regime, ni medecines font aucun changement. D'ailleurs le regime ne me coute plus rien. J'ai passé bien des nuits couché sur la poitrine et souhaitant que ce fussent les dernieres. Les deux dernieres que je viens de passer sont les premieres que j'ai joui d'un vrai repos. | Enfin je m'abandonne entierement à la nature, et j'attend avec patience un resultat de l'un ou de l'autre côté, qui doit se manifester dans peu.

Pour les infidellités que je vous fais ou que je vous ferai, ma Diotime, je souhaite que tout ce que j'aime me rende la pareille.

Si mes soirées sont bien remplies, c'est uniquement à mon honneur et gloire, car je ne vais chez personne et je ne reçois personne chez moi, pas même ma famille. Il n'y a qu'un jour de la semaine que je passe presque tout seul chez Mad. Perrenot et ce sont la les seuls moments vraiment agreables qui me restent ici. Je n'y suis jamais sans vous souhaiter de la partie, puisque vous auriez un plaisir extrême avec cette petite femme. Une ame plus riche du côté du moral, de l'intellect et de l'imagination vous n'en avez pas vue, et cela joint à une candeur, une verité et une ingenuité etonnantes. Je crois que du côté de la velleïté elle est

un peu en defaut. Elle se lève târd et ne peut pas vaincre ce foible. L'etendue de sa famille et peut-être son goût l'attachent trop à la societé et lui font perdre un temps precieux, dont elle pourroit faire un usage très considerable. | La quantité prodigieuse d'idées qu'elle a vous etonneroit ainsi que moi. Je vous donnerai un jour le caractère detaillé de cette personne, puisque cela vaut la peine, et puisqu'elle confesse aussi ingenuement un defaut qu'une vertu. Et je vous parlerai alors de quelques sensations qu'elle a, dont je n'avois jamais entendu parler, et qui montrent bien qu'il y a des ames qui naissent monstres.

Je vous supplie, ma toute chere Diotime, de me marquer quand à peu près vous me souffririez à Munster, afin que si ma santé se remet, je puisse regler mes petites affaires en consequence, apres nos miserables affaires de justice s'entend.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je vous baise les mains avec la plus respectueuse tendresse.

Σωκρατης

Je vous prie de faire agreër mes respects au Prince et d'embrasser tendrement vos chèrs enfants pour moi.
Ma maladie m'a empêché de remettre les comptes de Mad. de Haan au Prince, je le ferai apres son retour.
Il me sera inpossible de faire mes Pacques à Niethuis, ce qui me fait bien de la peine. Adieu.

❧

Lettre 3.26 – 26 & 27 mars 1780

{…} singuliere, De Luc, caractère genevois d'où ecrive
Dimanche Paques 1780 à 7 ½ le soir

Ma toute chère Diotime, mon amie, je viens de reçevoir la vôtre dans le moment. J'y repondrai tantôt ou demain. Je ne me souviens pas avoir jamais pris une medecine, dont l'effet etoit si efficace et si salutaire. Depuis quelque temps je me trouve un fond de tristesse comme je n'en ai jamais sentis. Je l'ai beaucoup etudié. Elle ne tient pas, ou bien peu, au physique. C'est plus tôt une sensibilité

morale excessive. Elle n'incite pas à la colère ou à la haine, ou à la vengeance; elle n'a pas même proprement le ton noir de la melancolie, mais toute idée, tout ce qui affecte l'ame, l'affecte trop. Je me suis dit vingt fois: si j'avois un millon je donnerois mon millon pour être à Munster, car il n'y a ame qui vive dans le monde avec laquelle je puisse parler d'incommodités aussi intimes qu'avec Diotime. Il me semble que vous me comprendriez, et que vous me feriez trouver des expressions convenables pour craionner cet etat, qui bien connu et bien approfondi jetteroit une grande lumiere sur la psychologie. Lorsque je me trouve avec d'autres je fais des efforts pour cacher cet etat, et le resultat en est | une gaieté outrée, qui donne à tout ce que je dis un ton de raillerie et de persifflage qui doit deplaire. Lorsque je les quitte, je suis comme un homme qui sort d'un joli jardin hollandois, et se retrouve tout de suite dans une vaste forets au milieu de rochers inaccessibles. L'autre jour j'avois couché sur le papier le germe d'un dialogue Sur la loi et sur les loix que vous m'avez commandé avec Mr. Furstenberg. Le lendemain je revis cette page et je n'avois pas la force de la relire tant elle etoit triste et tragique. Je l'ai jêtté au feu, car il nous faut du serieux et non du noir.

Ma santé physique va un peu mieux. Depuis cinq nuits je dors et la toux diminue. En verité elle le devoit, car cela ne pouvoit pas durer long temps comme cela. Je ne doute pas, ma chère Diotime, où la nouvelle de votre bien-être achèvera de me guerir. Pour les bains de Geismar je ne sçai pas même dans quel endroit du monde il se trouvent.

Je suis très sensible au gracieux souvenir du Prince, et je vous supplie de lui faire agreër mes respects. Il sera sans doute le seul homme dans le monde qui sçaura nous dire si dans le Pentateuque à six volumes est renfermé un systeme.

A present, ma chère Diotime, vous | sçavez ce que c'est que Mr. de Luc du côté intellectuel, et vous ne me gronderez plus j'espère sur ce que je vous ai dit de son excessive mediocreté. Nous nous sommes separés très bons amis. J'ai dû respecter l'ami de Dentan, ce que je ferai toujours, sans quoi! sed motos praestat componere fluctus.

Ce que vous me dites des anges me fait fremir. Je n'ose pas regarder le livre, car je suis convaincu que j'y trouverois nombre de sottises dont je suis l'auteur. Mais voici ce qui doit paroitre dans un autre livre et dont je vous avertis.

Il y a quelques mois que je lui dis, que c'etoit très remarquable que pour produire un être animé ou sensible, il fallut le concours de deux sêxes, et que je me flattois de demontrer un jour le pourquoi de ce phenomène. Depuis ce temps la il ne m'a pas laissé de repos, et Dieu sçait combien de fois il m'a prié les mains jointes de lui revêler mon secret, tantôt de bouche tantôt par ecrit (je vous envoie un de ces billets qui est curieux par d'autres endroits encore). Cinq jours avant son depart il avoit disputé avec Mad. Perrenot qui lui avoit dit, qu'il y avoit une difference sensible entre l'ame d'un mâle et celle d'une femelle. Cela mit le comble à sa curiosité et il me fit demander une | soirée entiere entre quatre yeux. Il vint et voila de nouveau la même question. Je lui dis qu'à la verité j'avois fait cette reflexion un jour, que je pressentois bien la possibilité de la demonstration de la cause du phenomène, mais que je n'avois jamais pensé à la mettre au clair encore. Il me dit que si je voulois raisonner la dessus avec lui, nous pourrions parvenir ensemble à decouvrir la verité ce que nous fimes. Ma chère Diotime, je ne vous regalerai pas de tous les excellents discours qui se tinrent entre nous, parceque je crois que le resultat vous suffirra.

Nous concluames dons que Mad. Perrenot etoit dans l'erreur, que toutes les ames etoient faites de même, et que toutes etoient hermaphrodites; et voici comment cela se prouve.

Un limaçon est hermaphrodite.

Figurez vous deux limaçons dans le moment qu'ils prouvent leur amour reciproque. La partie mâle de l'un se mèle avec la partie femelle de l'autre et vice versa.

Voila un fait.

Nous ne voions pas à la verité comment une ame est produite par le concours de deux autres ames, mais nous voions de nouvelles idées, de nouvelles verités produites par le concours de deux ames, et cela se fait ainsi.

Socrate met avec sa bouche une idée dans l'oreille de | Diotime, et Diotime avec sa bouche, fait entrer une idée dans l'oreille de Socrate, ce qui produit une nouvelle idée ou une nouvelle verité.

Voila nos deux ames exactement dans le cas des limaçons.

Or les limaçons sont hermaphrodites.

Par consequent deux ames en produisant ensemble une nouvelle idée sont hermaphrodites.

Mais ce qui est hermaphrodite dans un cas, l'est dans tous les cas.

Par consequent les ames sont hermaphrodites.

Ce qu'il falloit demontrer.

Ma chère Diotime, croiriez vous que ce profond raisonnement etoit un raion de lumiere pour l'aimable philosophe? Cela est pourtant, et il fut bien plus fier de cette belle decouverte que je ne l'etois moi même de la gloire qui m'en devoit revenir pour ma part.

Lundi Pacques

Pour ce qui regarde Buffon, si je fais abstraction de son origine du globe qui est astronomiquement et mechaniquement absurde, j'avoue que le Prince et Mr. Bailly m'ont fait revenir de quantité d'erreurs où j'etois à l'egard de Mr. Buffon, et que j'ai souvent parlé fôllement sur plusieurs poincts de son système, que je n'avois pas assez approfondis pour en parler; | mais pourtant d'un côté il s'en faut beaucoup que j'adopte son systeme, et de l'autre, je suis persuadé que plusieurs parties de ce systeme pourroient être fondées sur des bases plus solides que celles qui les soutiennent à present. Un jour je vous communiquerois mes petites idées sur l'histoire du globe et de ses souffrances. Mais vous sentez bien, ma Diotime, que ce sujet n'est presque que du ressort du poëte, peu de celui de l'antiquaire, et infiniment peu de celui du geometre qui ne voit ce qu'il eclaire.

Le Prince a tort de dire que De Luc m'a copié, car je dis moi même dans une nôte du Pentateuque, que je sçai très bien qu'il ne m'a pas copié, et que je ne l'ai pas copié moi dans notre Sophyle. Je voudrois que notre ami de Genève, qui a l'ame bien au dessus de celles des Bonnets, des De Luc, des Trembley et des Le Sages, entreprit à delivrer sa patrie de cette infiniment petite façon de penser en philosophie, dont les François, les Anglois et les Hollandois se mocquent, et que les Allemands sur tout dans vos quartiers, doivent regarder avec le plus souverain mepris. Ces pauvres Genevois ne peuvent pas être même des portefaix en philosophie. J'ai pensé souvent à ce phenomène comme vous le sçavez, car il n'est pas dans la nature qu'un terrain quelque petit qu'il soit ne produise absolument

pas du genie. J'avois cru qu'on en pourroit trouver la cause dans l'esprit de la reforme de Calvin, et j'ai vu que c'etoit | vrai en partie. Apres l'eclat de cette reforme ils devinrent tous predicateurs, et bien tôt la gloire de briller en chaire etoit chez eux la même chose que chez nous celle de battre les Espagnols ou les Anglois en battaille rangée. La situation et la petitesse de leur etat les empechant d'entrer dans les grandes affaires, la chaire resta pour eux le plus illustre palestre où on put acquerir des lauriers. Les petitesses theologiques devinrent leurs grandes affaires, et pour acquerir la gloire où ils aspiroient, on n'avoit pas besoin de genie, mais on devoit exercer l'esprit. Or l'esprit que la nature donne est aimable, du moins dans toute societé, mais l'esprit qui s'exerce prend necessairement le faux ton de celui du seize et dix septieme siècle et detruit la delicatesse du tact naturel, qui doit rester viêrge.

J'ai beaucoup questionné De Luc sur leur education et sur leur maniere de converser, et tout ce qu'il m'a repondu m'a fortifié dans mes idées. Non seulement les enfants de 12 à 13 ans s'amusent de jeux d'esprit, ce qui est à peine pardonnable, mais il m'a dit lui même que les parties les plus delicieuses etoient, lorsque des hommes faits s'amusoient à ces jeux. On jettoit, par exemple, des mots dans un chapeau. Chaqu'un tira un mot et etoit obligé de haranguer un quart d'heure ou une demie heure sur la chose que designoit son mot sans se servir du mot, | et cent misères pareilles pour lesquelles les hommes viennent ensemble deux fois par semaine. Je veux croire que d'une telle manoeuvre doit resulter la faculté de dire des fadaises en chaire avec facilité, ou celle de faire rire des imbeciles. Mais vous ne croiez pas, ma Diotime, que des têtes accommodées de cette façon soient assez spatieuses pour loger la grande et divine philosophie.

Pardonnez moi cette horrible digression, car lorsque je pense à la philosophie de ces pauvres messieurs, facit indignatio verens.

J'ai donné à De Luc un bel Aristée pour son admirable reine, qu'il lui explicquera m'a-t-il dit.

Avant hier Thulemeier a passé chez moi la soirée et il se met à vos pieds. Camper arrive demain à votre hôtel. Mr. et Mad. Falconnet y logent depuis quelques jours. Pour le beurre, ma chère Diotime, je ne puis pas vous en envoier pour le present, mais bien tôt on fera du beurre d'herbe, et alors je vous enverrai un ou deux tonneaux, et pour le reste j'aurai soin de votre provision pour toute

l'année. Pour le Fiamingo, ma chère amie, je vous supplie de le garder du moins jusqu'à ce que je vienne.

Hier j'ai passé la journée à Niethuis, mais j'ai dû revenir, aiant ici des affaires. Chez la mère de Hansje tout est bien, excepté les vaches parmis lesquelles la contagion se manifeste.

Adieu, ma toute chere et unique Diotime, je vous baise les pieds, à ma chere Mimi les mains, et au sage Mitri le crâne.

Σωκρατης

Voici une lettre que je viens de reçevoir de Mr. Campill de Marienfeld.
Renvoiez moi ou gardez le billet de De Luc.

❧

Lettre 3.27 – 29 mars 1780

Münster, Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Abt. Westfalen, Bucholtz Nachlass 1166.

La Haye, ce 29 de mars 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie. Hier Mr. Camper est arrivé le matin, parfaitement retabli. Il fut d'abord à la Cour, où il a diné avec Leurs Altesses, mais aujourd'hui j'ai eu une histoire qui vous fera rire, ma chère Diotime, mais qui m'a causé bien de la peine et de l'indignation.

Je viens à 2½ à l'hôtel, où je parle à Camper, qui me dit qu'il venoit de quitter Mll. Dankelman; qu'elle l'avoit questionnée avec une inquietude extrême sur votre santé en le regardant fixement, qu'il lui avoit dit que vous vous portiez parfaitement bien autant qu'il le sçavoit, que la dessus elle lui avoit dit avec beaucoup d'emotion que des dames de La Haye et plusieurs meme, avoient racontées la veille à la Princesse et à elle qu'à force d'etudier vous aviez perdue l'esprit, et qu'elles sçavoient que le Prince etoit parti pour cette raison subitement pour Munster, que la Princesse et elle en etoit infiniment affligée, que moi je le sçaurois bien, mais que je ne voudrois pas dire la verité, et qu'enfin elle |

donneroit tout au monde pour tirer la Princesse de l'etat où elle etoit. Indigné des abominations de ces raconteuses j'allois tout droit chez moi pour penser mûrement à cette affaire. Je trouvois que si on ne confondoit pas tout de suite ces creatures, on risqueroit de leur faire pousser leurs calomnies avec plus de hardiesse encore, et voici ce que je fis.

Je lisois votre derniere lettre avec toute l'attention possible, et aiant trouvé heureusement qu'elle ne contenoit absolument rien qui dans un cas de necessité pût empecher que la Princesse et Dankelman la virent, et que d'ailleurs elle etoit ecrite gaiement, je supposois que Camper m'avoit demandé de vos nouvelles par un billet; et je mis dans un couvert votre lettre avec un billet à Camper, dont voici la copie. Ensuite je fis venir Camper et apres l'avoir endoctriné, il envoie d'abord le tout à Dankelman pour le faire voir à la Princesse et le lui renvoier tout de suite.

Ma toute chère et unique amie, lorsque j'aurois le bonheur de vous voir, à quoi mon ame aspire plusque vous ne croirez jamais, et ce qui ne sera pas loin j'espère, je vous dirai de bouche tous les môtifs | qui m'engagèrent à prendre le parti que j'ai pris. Ils etoient tels que je m'asseure que vous approuverez pleinement ma conduite.

Adieu, ma toute chère Diotime, jusqu'à demain. Adieu, ma chère Mimi et mon chèr Mitri!

❧

Lettre 3.28 – 30 & 31 mars 1780

La Haye, ce jeudi 30 de mars 1780 à 9 heures du soir

Ma toute chère Diotime, vous n'aurez qu'une bien petite lettre aujourd'hui. J'ai passé deux jours dans une situation tout à fait singuliere, j'ai eu des occupations très heterogènes, et des sensations morales tantôt infiniment douloureuses, et tantot agreables; et avec tout cela, lorsque je vous raconterai l'histoire de ces deux jours, je crois que nous en rirons tous les deux de bon coeur, mais il est inpossible de vous faire ce recit autrement que de bouche.

Par dessus tout cela j'avois bien de l'inquietude au sujet de deux ou trois couriers qui vinrent à votre hôtel pendant l'absence du Prince, et je ne comptai pas sur un si prompt retour. Mais enfin tout est bien non seulement, mais extrêmement bien. Le Prince est arrivé à quatre heures en bon etat, et j'ai été le voir tout de suite pour avoir des nouvelles de votre santé; je fus très mortifié d'apprendre qu'elle n'etoit pas encore parfaitement retablie. Le Prince ne vous ecrira pas peut-être demain, car il sera honnêttement occupé, et dans cette incertitude il me charge de vous dire de bien bonnes nouvelles. | L'un des couriers lui apporte un ordre de l'Imperatrice de faire exactement les memes offres et les mêmes representations à L.H.P. que celles qu'il avoit projettées, mot à mot. Vous pouvez juger si cela lui fait du plaisir, et quel rôle il va jouer. Demain il va entrer en besogne.

Cette nouvelle vient extrêmement à propos. Il y aura une diète extraordinaire en Frise, et Assemblée en Hollande pour deliberer sur la reponse à donner à l'Angleterre, et il paroit que cette nouvelle modifiera entierement et avec facilité cette reponse, qui sans cela auroit été fort embarrassante, vu la constitution actuelle de ce païs. Il est curieux de voir cette Republicque qui n'a jamais été si riche, qui n'a jamais vu autant de ses citoiens sur les mers, qui a fait de si grandes choses avec la moitié des moiens qu'elle a à present, faire une si triste figure au dehors. Un philosophe speculatif en concluroit peut-être que nous manquons totalement de têtes, mais vous sçavez combien cette conclusion seroit absurde.

Votre Prince proposera qu'on tienne l'equipage extraordinaire de 52 vaisseaux de guerre ensemble en corps, que la Russie y joindra 20, et qu'apres on parlera de la paix. Si on l'avoit fait il y a un an et demi, il n'auroit plus été question de guerre, mais les individus | hollandois auroient été moins riche.

Avant hier Camper est arrivé ici le matin, il a diné tout de suite chez Leurs Altesses, et il est reçu à merveille. Son fils a fait ce matin son serment. Quoiqu'il devra aller à la diète de Frise, il ira pourtant certainement à Berlin, et par consequent il aura le bonheur de vous voir. Bonheur, ou j'aspire bien plus, ma toute chère Diotime, que vous ne pourrez jamais le croire. Apres la fin de la semaine qui vient je pourrai penser à modifier une vacance, puisqu'alors je compte que nos afaires criminelles seront finies.

Je croiois que vous aviez dejà votre maison entiere, mais le Prince m'apprend que Gaal y demeure encore, qu'il se grise tous les jours, et qu'il a presenté une excellente tragedie de sa façon à Mr. de Furstenberg.

31 de mars

Je viens de reçevoir votre lettre, ma chere Diotime, que je baise avec ardeur. Mais je n'ai plus le temps d'y repondre. Adieu, ma chère Diotime, benissez moi et embrassez vos chers enfants de la part de

Σωκρατης

J'espère que Mr. de Furstenberg sera de retour et avec vous. Le Prince me dit que l'Errata vous mande que le Pentateuque fait sensation ici. Chez moi cela est vrai. Je voudrois abolir la torture et mettre ce Pentateuque à la place, mais Camper m'accuse d'être trop cruel.

❧

Lettre 3.29 – 2 & 3 avril 1780

La Haye, ce dimanche le 2 d'avril 1780

Ma toute chere Diotime, mon amie, je vous ecris aujourd'hui puisque j'ignore si j'en aurois le temps demain. Si cette lettre contenoit tout ce que j'aurois à vous raconter, elle seroit bien longue, mais comme aucune necessité ou utilité pour vous ou pour moi m'engage à vous faire mes côntes, je les garderai jusqu'à notre premiere entrevue, que Dieu veuille qu'elle ne soit pas loin.

Je viens de diner chez le Prince, qui est extrêmement occupé comme vous pouvez croire. Il presente son memoire demain et il se pourroit bien que le temps lui manque pour vous ecrire, dont il m'a prevenu.

Il m'a demandé ce que Lansbergen a fait ici. Je l'ai asseuré qu'il n'etoit ici que pour prendre la commission de sa nouvelle charge, et pour solliciter une augmentation d'appointement. Le Prince m'a dit de vous l'ecrire.

Pour ce qui regarde l'affaire de l'Eveché en cas que l'Electeur vint à manquer, la Republicque agira conjointement avec le Roi de Prusse. Mais le Prince vient de me dire que l'Angleterre est pour l'Eveque de Hildesheim, Westphal, et qu'il tenoit cela de Thulemeier, dont le nom | doit rester entre nous. Cette Excellence vient d'ecrire un billet au Prince bien etrange, par lequel il le prie de lui prêter pour une heure et pour copier le Memoire que le Prince se propose de presenter demain à L.H.P. Un manque de tact pareil je ne le conçois pas.

Ma toute chere Diotime, jusques ici je n'ai point de lettres de Munster. Si vous sçaviez comment je le sens, cela n'arriveroit plus. Trois mots peuvent marquer votre bien être et votre amitié, et cela me suffit. J'ai envoié à l'hôtel s'il n'y a point de vos nouvelles. En attendant, permettez que je vous demande si on pourroit sçavoir quelle relation Monster, que vous avez connu ici, a dans votre ville, et avec quelle espèce de personnes il paroit naturel qu'il entretient de la correspondance?

J'apprend qu'il y a une lettre à l'hôtel qui me console en partie. Le Scholiaste et sa bru y logeoit encore, mais partiront dans trois jours. Camper est allé aujourd'hui à Leijde, où son fils ainé est malade. Madame de Boetselaer Yorck est morte.

Adieu, ma toute chère Diotime, jusqu'à demain. Je languis de sçavoir comment mon chèr Mitri se porte. J'ai vu à l'hôtel un nain qui est plus petit que Mitri et qui a 48 ans. On ne lui a rien appris qu'un peu de religion, un acte d'opera et les manieres de la societé. J'avoue que je ne | sçauroit voir ce triste objet pendant une heure de suite. Si on le questionne il paroit clairement que la nature l'avoit gratifié de beaucoup de bon sêns.

Lundi 3 d'avril

Ma chère Diotime, j'ai appris ce matin à l'hôtel par Camper, car le Prince etoit deja sorti, que vous vous portiez bien et que mon cher Mitri etoit gueri. C'est le seul heureux moment que j'ai eu aujourd'hui. Le reste de la journée je l'ai passé en prison, où je n'ai vu rien de curieux que les differents langages de la consçience lorsqu'elle cache ou lorsqu'elle confesse des crimes, ou lorsqu'elle y est absolument insensible.

Je finis ma journée comme je souhaiterois de finir toutes-celles qui me restent à vivre: en vous baisant la main, ma toute chère Diotime, et vous jurant une amitié dont vous ne connoitrez jamais toute l'etendue.

Adieu, ma toute chere Mimi et mon cher Mitri, je vous embrasse.

Σωκρατης

Mes très humbles respects à Mr. de Furstenberg. Je fais les voeux les plus ardents pour le bien-être de Munster.

❧

Lettre 3.30 – 7 avril 1780

La Haye, ce vendredi 7 d'avril 1780

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir la vôtre avec le plus grand plaisir qu'il soit possible, puisque j'y vois que vous vous portez bien avec vos chèrs enfants. J'aurois mille choses à vous dire et que je ne puis que vous dire. J'aurois mille choses à vous ecrire, mais je ne le puis parceque la vôtre ne porte ni lieu ni date, et que je ne sçai pas comment mes lettres vous parviennent et quels sont les risques qu'elles peuvent courir.

Je suis charmé de voir que vous avez prise une vacance, car il est certain que vous vous fatiguez trop, tant pour acquerir de nouvelles idées que pour chasser ou combattre par elles des idées desagreables. L'apophtegme de Mr. de Furstenberg est de toute verité. On devient livre et formule, et qu'est ce qu'un être pensant peut devenir de pis? Pour moi, je ne lis plus il y a long temps. Quand je lis je sens que je perd, et quand j'exerce quelque fois mon intellect sur les idées que j'ai, je gagne toujours, et je conserve mon tact vièrge. | Lorsque je sçaurois où vous êtes etc. je vous ecrirai plus amplement.

Pour ma toux, elle me reste et quelque fois à un poinct fort serieux. Camper et moi nous en sçavons à present parfaitement la cause mais pas trop le remède. J'avoue que cela influe un peu sur ma composition morale ou metaphysique, et j'en suis honteux.

Pour mes occupations, ma chere amie, j'en ai plus qu'il m'en faut, mais elles ne m'ôtent rien de ma trop grande sensibilité morale. Ce qui est curieux c'est que dans le temps que je me plains de la preponderance de cette faculté, il me semble que cent evenements se presentent expressement pour m'avertir de mon defaut, et me dire que je dois être en garde.

J'ai appris aujourd'hui une chose que je vous dirai entre nous en terme generaux. Vous vous souvenez qu'un jour Lysis envoia une certaine famille par une imprudence extrême à un homme sage, que nous estimons tous les deux. Or ce sage vient de faire une faute du même genre, qui est cinquante fois plus grande et plus inpardonnable de toutes les façon que n'etoit la faute de Lysis. Jusqu'ici le sage ignore la sottise | qu'il vient de faire, et j'espère qu'il l'ignorera long temps, car si je le connois bien, cela pourroit terminer ses jours. Je ne sçavois pas qu'avec de la sagesse et cet age on pouvoit être capable d'etourderies pareilles. J'avoue que cette chose ne me sort pas de la tête.

Adieu, ma toute chère et unique amie, je vous embrasse avec vos chèrs enfants, avec toute l'activité qu'il y a dans mon ame sentante. Je souhaite d'apprendre dimanche que vous soiez de retour, et alors je vous ecrirai mardi une lettre un peu plus longue, je vous le jure. Adieu, mon adorable Diotime, pourquoi est ce que je vous aime s'il se peut plus que jamais? Adieu.

Σωκρατης

Camper ne veut pas absolument que vous preniez des eaux.
Je vous ai fait une question au sujet de Mr. de Monster. Repondez moi à cela si vous le pouvez.
J'attend à vous depêcher le premier envoi de beurre jusqu'à ce qu'on aura du beurre d'hêrbe, à moins que vous ne l'ordonniez autrement.
Madame Boetselaer Yorck n'est pas morte comme je vous avois dit. C'est pour l'amour de la verité et non pour l'importance de la chose que je vous le dis.

❧

Lettre 3.31 – 10 avril 1780

La Haye, ce 10 d'avril 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie. Votre silence seule ne me contraindra pas à me taire tant que j'aurai la faculté de parler. Si vous m'ôtez cette faculté par quelqu'ordre cruel, vous m'aurez ôtée celle de vivre.

Vous ne sçauriez croire, ma Diotime, combien il m'est sensible d'ignorer l'endroit du monde que votre presence beatifie. Vous habitez une montagne, et votre ami est indecis entre l'Atlas, l'Athos ou bien l'Olympe. Ce dernier est le plus naturel, mais on n'y parle pas de jambons. Quelque part que vous soiez, que la nature deploie autour de vous ses plus brillantes richesses, et que vous aiez la force de ne pas succomber à la vivacité de ses divines impressions! Voila mon voeu. Pour moi je ne jouis pas encore du reveil de la nature. Depuis le nouvel an je n'ai été qu'une fois pour quelques heures à Niethuis; j'y portai l'hyver, j'y trouvai l'hyver, et j'y | voiois par tout les ômbres de mon bonheur passé, comme on voit les ruines de la superbe Athènes. Quand sentirai je sur vos montagnes que la vie sur cette terre est un bien desirable! J'ai très peu d'amusements. C'est ma faute. J'ai assez d'occupations qui à tout autre paroitroient excessivement ennuiantes, et dont pourtant je me compose une sorte de bonheur. Le temps qui me reste je pense au nouveau dialogue et bien tôt je vous en annonçerai le titre du moins. Je suis presque parvenu deja à oublier tout ce que j'ai jamais appris en droit, et j'espère que dans peu j'aurai la tête viêrge. C'est une operation que nous ne faisons pas assez souvent dans la vie; cette negligence empêche les germes du vrai de se developper, de pousser, de fleurir, et de porter des fruits dignes de leur sources pures. Il ne faut pas craindre cette operation, car apres qu'on l'a faite, on trouve qu'on n'a perdu que des mots, des formules, des semences de pedanterie et d'ostentation, mais le sublime, le suc et l'essence des connoissances s'identifient avec l'ame et ne sçauroient plus la quitter, et c'est le seul terrain où croissent les nouvel|les verités.

Avant hier le Prince a soupé chez moi avec Camper. Le dernier est parti avec son fils hier matin pour Eyndhoven et revient dans peu de jours pour assister ensuite à la diète en Frise. Il va sûrement à Berlin et Mr. de Stosch le ramaine sûrement.

Le Prince est cruel, il ne veut m'envoier mon jambon qu'à condition que je n'en mange pas. Ce n'est que hier qu'il m'a dit que vous manquez de papier.

J'aurois mille choses interessantes à vous dire, mais l'irregularité de notre commerce me l'interdit.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, adieu ma chère Mimi, adieu mon cher Mitri. Le Prince me dit que Mitri grandit. C'est dommage, car il n'aura plus ce petit rire balbutié et ces tremoussements des jambes, qui rendent les mamans du beau monde si fières quand elles les produisent. Ma toute chere Diotime, à dire vrai je suis ici plagiaire. Cette pensée n'est pas à moi, je l'ai pris dans Du Luc pour finir par du beau.

Adieu, mon admiration, mon respect et mes voeux à Mr. de Furstenberg. Je suis asseuré que vous faites le bonheur de sa vie et fier de l'avoir occasionné.

❧

Lettre 3.32 – 13 avril 1780

La Haye, ce 13 d'avril 1780

Ma toute chère Diotime, le plaisir que me fait la vôtre balance l'inquietude extrême que nous avions le Prince et moi de n'avoir aucune nouvelle de vous dimanche passé. Je suis charmé que vous êtes de retour à Munster, puisqu'à present sur la carte je puis mettre le doigt sur l'endroit que vous sanctifiez, ce qui me console plus ou moins.

Ma chère Diotime, mon Laconisme d'aujourd'hui est dicté par la plus atroce necessité. Je suis honêttement occupé, etant presque seul chez nous par la maladie des autres. D'ailleurs nos affaires criminelles durent encore pour mes pêchés, ou peut-être pour me dicter d'autant mieux mon nouveau dialogue. Je ne sçai pas encore la semaine que je pourrai venir, mais il est certain que ce sera la premiere possible.

Les lumieres que vous me donnez au sujet de Monster me suffisent, et sont de vraies lumieres pour moi. Je m'attendois bien à quelque chose de pareil; | elle me font beaucoup de plaisir puisqu'une tête un peu philosophique aime à parvenir à des sources.

Vous me parlez de Mr. de Landsberg. Je me rappelle ce que Mr. de Furstenberg, et d'autres de moindre importance, m'en ont dit et sur cela je juge que c'est un homme non seulement très sçavant, mais encore fort interessant. Il me semble que j'ai eu l'honneur de le voir au Collège. Comment le trouvez vous?

Χ*ιων* vient ici dans deux ou trois ou quatre semaines. Si je prevois que je ne serai pas ici vêrs ce temps, j'irai un beau jour lui porter mes respects à la Brielle, où il est avec son regiment, et avec mon aimable Comte. J'aime mieux mesurer l'amour que le dernier me porte sur ses lettres delicieuses, que sur son assiduité à me voir pendant son sejour à La Haye, dont je ne suis pas mal aise, et pour cause.

Je vous enverrai la semaine qui vient papier, papier de poste, plumes, cire excellente etc. Si Vogt est assez tôt prêt avec son ballot, vous l'y trouverez, sans | quoi je vous l'envoie à part. Si vous voulez Apollonius Pergae en grec et latin, la belle edition de Halley je vous l'enverrai. Le Serenus d'Antissé sur les sections du cylindre s'y trouve. Tout ce qu'on a dans Apollonius se trouve et meme mieux en quelque façon, dans La Hire, Hopital, Trevigar, et Miller. Ces deux derniers je crois que je vous les ai donné ici.

Je ferai de mon mieux pour un Pappus, que je n'ai que dans ce vilain grèc. D'où vient que vous ne me demandez pas Diophante? Il est en grèc et latin. J'ai les deux editions de Bachet et de Fermat. Le premier vous accommoderoit le mieux peut-être. Je crois pourtant qu'il est traduit en françois, je verrai.

Ma toute chère Diotime, faites usage de ma bibliotheque, car pour moi je ne lis point et j'oublie tout, et je ne veux porter dans l'autre monde que la quintessence du peu que j'ai scu dans celui ci, très persuadé que la on ne se sert que des essences. Malgré cela, voulez vous bien croire que l'Errata m'a forcé à lire plus de trois volumes du Pentateuque. Aussi je n'en puis plus. | Ma tête etoit passable auparavant, mais depuis je ne la reconnois plus. Toutes mes idées ont pris le mord aux dents et trôttent comme des folles dans ma vaste imagination. C'est beaucoup lorsque j'en ratrappe quelques unes. Aussi la premiere fois que je verrai l'Errata je lui applicquerai la quintessence du Pentateuque droit sur le nez, sans me soucier des suites que pourra avoir cette action un peu hardie.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je vous baise les mains et les pieds avec devotion. Pour ma chère Mimi et mon cher Mitri, je voudrois « que les

petits contours de leurs visages s'etoient enchassés dans les rides de mes joues. J'aurois les yeux fermés, et vous ne verriez que mon front au dessus de leurs têtes, et le trait descendant de ce front ridé, et se continuant par les points plus ou moins comprimés où ces visages me presseroient, seroit la chose la plus expressive et la plus touchante que vous auriez vue. »

Voila encore du plagiat direz vous. Non, ma Diotime, ce sont de belles idées que j'ai eu il y a long temps et que Mr. De Luc m'a pris et a mises dans sa cent dixieme lettre à Sa Majesté la Reine de la Grande Bretagne.

Adieu, ma Diotime!

Σωκρατης

❧

Lettre 3.33 – 17 avril 1780

effets de la {meditation}, trop {doute}

La Haye, ce lundi 17 d'avril 1780

Ma toute chère Diotime, quelque soit le nom de l'endroit auquel vous devez votre santé, ce sera toujours pour moi le nombril de la terre: l'isle de Delos qui donna le jour au Dieu de toute lumiere.

Que l'assiduité que vous mettez au travail, à l'etude, et à la meditation, vous ait obligée de remonter votre tête ma chère Diotime, cela ne m'etonne aucunement. Je sçai un peu ce que c'est que mediter, et sur cet article j'ai fait des experiences extrêmement curieuses, mais qui coûtent un peu trop. Deux surtout, que je n'oublierai pas. La premiere, j'etois extrêmement decontenancé en me trouvant, apres une meditation trop longue, trop profonde et trop forcée, destitué de memoire et d'imagination; mais la seconde, où le même phenomène avoit lieu, je gardai ma presence d'esprit, et ma faculté de reflechir parfaitement, et depuis je sçai d'où vient, et ce que c'est que ce mal. L'imagination est un organe de la même nature | que ceux de la vision et de l'ouïe, quoique plus fin et plus delié encore. Il est pour la bonne moitié composé de fibres et de particules que nous appellons matiere, comme celui de la vision est composé pour la bonne moitié

de corps transparants, de nèrfs etc. et ces organes doivent être moitié matiere puisqu'ils sont fait pour transporter des actions de vehicules materielles. L'intellect qui est egalement un organe, n'a rien de materiel. Il suffit qu'il ait quelque côté homogène avec les fibres les plus delicats du cervelet, et j'en suis convaincu, puisque dans les experiences dont je vous parle, pourvu qu'on ne se decontenance pas, l'intellect reste abolument intact et capable de reflexion. Pourtant je ne conseille à personne de faire ces sortes d'experiences avec trop de curiosité. Lorsque les bonnes têtes qui seules meditent, pensent ou trop long temps ou trop profondement, les parties materielles de l'organe de l'imagination perdent leur ton et leur energie pour un temps, comme l'oeuil et le nerf optique perdent leur energie lorsqu'on s'applicque trop à peindre en mignature ou à l'anatomie des insectes, et comme le tympan de l'oreille perd son | ton par un bruit trop violent, ou des sons trop aigus. Mais si, aussi-tôt qu'on s'apperçoit de cette espèce de defaillance dans ces organes, on leur laisse d'abord un assez long repos, non seulement toutes ces parties se remettent parfaitement, mais auront encore gagné en elasticité.

Pour votre idée sur les accouchements, elle est de beaucoup trop cruelle. Si De Luc avoit gardé son Pentateuque dans la tête, il seroit crevé. Je n'ôse pas pousser ma reflexion jusqu'au physique.

Lorsque vous me demandez si j'ai serieusement le projet de venir à Munster, vous me demandez si j'ai serieusement le projet de manger et de boire. Si j'etois libre, vous n'auriez pas de mes nouvelles par ecrit. Je compte de venir dans le mois de may le plus-tôt qu'il me sera possible. Je crois que l'un de nos prisonniers qui convient d'avoir besoin de rectification, sera rectifié de ce mois, et alors je pourrai fixer ma vacance. Si j'avois le moien, ma chere Diotime, de pouvoir être libre, je vous jure que je ne demeurerai plus à La Haye.

Les amitiés de Mr. de Furstenberg ajoutent très essentiellement à mon bonheur. Le tableau que vous me faites de ce que vous sentez l'un pour l'autre, et celui de la nature de vos jouissances, est d'un prix infini pour | moi, ma toute chere Diotime. Je sens votre bonheur avec une volupté vivifiante. Il est tel, que si l'homme cherche quelque chose au dela dans cette vie, il se trompe dans l'autre même; il pourra y avoir des perfections et des richesses plus grandes, mais le bonheur supreme y sera de la même nature. Car lorsque vous jouissez de votre

bonheur, toute votre essence en est saturée et quelque perfection que je suppose, où l'ame pourra parvenir dans la suite, elle ne sçauroit être que cela.

Je rend graces au ciel que Mr. Furstenberg me rend justice lorsqu'il me nomme avec reconnoissance. J'ai pressenti ce qui est arrivé, malgré quelques moments du premier voiage de Munster, qui me firent douter avec la plus profonde douleur si j'avois tort ou raison, et vous ne sçaurez jamais, mon amie, quel crêpe noir vous avez enlevée de mon coeur, la premiere fois que vous m'avez communiquée votre liaison intime avec lui. Si les ames rares, riches et vraiment sensible pour qui tout sentiment est un evenement, vouloient prendre la peine de reflechir sur le cours de leurs vies, toutes parviendroient à cette alternative, où qu'il y a une Providence qui les mène et les guide d'une façon jusqu'ici | inconçevable pour nous, où qu'il y ait une action, une attraction entre des êtres homogènes, dont les moiens n'ont rien de commun avec espace ou distance.

Ma toute chère Diotime, jouissez de votre bonheur en tout temps et en tout lieu. Le sachant je serai heureux, le voiant je serai aussi heureux que vous.

Camper est arrivé avant hier de Eijndhoven et reparti hier matin pour la Frise. Il m'a dit qu'il vous a ecrit. Il est parfaitement content de son voiage. Je souhaite qu'il soit aussi content de la diète en Frise où il jouera un rôle et j'espère avec fruit. C'est un moment heureux pour lui.

La Hollande a prise une resolution entierement au goût du Prince d'Orange, mais puisqu'il a dû se servir de la ville d'Amsterdam pour y parvenir, le Duc est contre, et cela pourroit avoir de mauvaises suites en Frise, et à Groningue sur tout. Malgré cela on ne voit aucun homme en particulier de quelque parti qu'il soit, qui ne regarde le Memoire du Prince comme un evenement qui sauve la Republicque de grands embarras. On parle dix fois plus du Prince ici que de tous les ministres ensemble, et en verité il le merite. Je souhaite qu'il en remporte tout l'honneur qui lui appartient. Je vous dirai encore entre nous, que si la Republique | veut payer des subsides au Danemark, elle aura du monde tant qu'elle veut pour ses flôttes. Il est remarquable que les Hollandois doivent chercher des marins ailleurs, tandis que s'ils avoient les Hollandois qui servent actuellement dans les mêrs de l'Europe, et qu'ils fissent cesser pour un an la pêche de la baleine et du harengs (ce qui s'est pratiqué souvent chez nous), ils

equiperoient une flotte aussi puissante que celles de l'Angleterre et de la France ensemble.

Adieu, ma toute chère Diotime, pardonnez moi la triste metaphysico-politico-morale de cette lettre. Si j'avois De Luc sur ma table, vous en auriez, mais à present il faut vous contenter de moi. Je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse; mille benedictions à votre Apollon et Diane.

Σωκρατης

La Fite est chapelain actuel et en place.

❧

Lettre 3.34 – 20 & 21 avril 1780

loix on traitement injuste fait a un jeune hote

La Haye, ce jeudi 20 d'avril 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai contremandé votre balôt. Vogt m'avoit trompé. Il m'avoit dit qu'il ne seroit prêt que dans dix jours. Il l'est à cette heure, et moi je ne le suis pas encore, mais apres demain je le serai. Vous y trouverez du papier, du papier de poste, cire, plumes, rubans et craions.

Je n'ose vous dire, ma chère Diotime, la raison pourquoi celle ci est moins longue que de coutume, pourtant je le dois. J'ai été obligé (et vous en êtes en quelque façon la cause) de lire en moins de cinq heures de temps un gros volume du Pentateuque pour complaire à l'Errata, chez laquelle je dois passer la soirée, ce qui n'est arrivé depuis bien long temps. Il y a des loix dans la societé qu'on ne sçauroit enfreindre sans commettre le crime affreux d'incongruité rustique, qui seroit plus qu'inpardonnable dans un homme qui se glorifie de sortir de votre ecole. Vous sçavez qu'Erratus est à present chapelain actuel et en place.

Hier j'ai été chez Tavel, qui a rougi de la promtitude de | de votre reponse.

Vendredi, 21 d'avril 1780

Hier au soir j'ai reçu la vôtre, ma divine Diotime, au ravissement, et quelque courte qu'elle soit, je vous en baise la main avec la plus vive reconnoissance. Si je l'avois reçu un peu plus tôt, vous n'auriez vu ici aucune trace du Pentateuque, et je vous promet que d'orenavant il n'en sera plus question entre nous. J'ai parlé sur ce livre avec l'Errata apres m'avoir demandé comment Diotime voudroit-elle que j'en parlasse? J'ai dit à l'Errata tout ce que j'en pensai avec verité et candeur, et sans ironie. Cela a fait un excellent effet, et elle a été contente de moi. Je le suis d'elle puisqu'elle se met à vos pieds de bien bon coeur. Je m'y met avec ma Diotime divine, avec la plus vive devotion, et j'attend avec inpatience la description de la solemnité touchante.

J'en ai vu ce matin une qui l'etoit asseurement pour moi. Nous avons mis en liberté un jeune homme qui avoit été huit semaines aux fêrs, et qui etoit aussi innocent de crime qu'on lui imputoit que moi. | Notez que ce jeune homme a été d'une tranquilité parfaite pendant tous les interrogatoires, et que jamais il ne lui est echapé aucun mot qui ressembloit à une plainte ou à un reproche, ou à vouloir un dedommagement, pas même de l'argent pour retourner chez lui, tandis qu'il avoit si horriblement à se plaindre de l'injustice atrôce de la Justice. Je lui demandai comment il avoit été traité dans la prison? Il repondoit simplement que pour le boire et le manger il avoit été mieux que chez lui, mais que les soirs et les nuits, sans feu et sans lumiere enchainé, lui avoient parus tristes et longues. Il prit congé de nous avec la même politesse naïve avec laquelle il etoit venu, et il nous toucha la main en promettant qu'il reviendroit au premier ordre sans qu'on auroit besoin de le faire lier. Je n'ai jamais vu aucun changement sur sa physionomie. Il faut que ce jeune homme soit d'une trempe bien singuliere, et je suis faché de n'avoir pu l'entretenir.

Adieu, ma toute chère Diotime, embrassez votre Apollon et Diane bien têndrement pour moi. Adieu.

Mad. {Salgens} est morte. Nos affaires avec les Russes iront bien très apparenment. On parle d'envoier Kinsbergen en Russie. Il y a de singulieres nouvelles d'Angleterre.

❧

Lettre 3.35 – 23 & 24 avril 1780 [4]

Alembert, Diderot, Olbach –genereuse collection du Roi d'Espagne

La Haye, ce dimanche 23 d'avril 1780

Ma toute chère Diotime, je n'ai pas encore de vos nouvelles, mais comme je ne suis pas seur que j'aurai demain le temps de vous ecrire, je me met en besogne aujourd'hui. J'ai eu chez moi toute la matinée un Espagnol que le Prince m'a envoié et qui m'a fait beaucoup de plaisir. Il avoit demeuré un an et demi à Paris et etoit fort lié avec les meilleures têtes qui s'y trouvent, comme Alembert, d'Olbach etc., et il est intime ami de Diderot. Je l'ai beaucoup questionné sur le dernier, et j'ai été charmé d'apprendre qu'il etoit très heureux et jouissant, dont je ne l'aurois pas cru susceptible. Il aime sa vielle epouse qui le traite comme un enfant. Il aime eperdument sa fille qui est une merveille à ses yeux, et son gendre, à en juger sur quelques traits que l'Espagnol m'en a dit, doit être un homme très sensé, fort honnête et genereux. Mon Espagnol a beaucoup de belles connoissances, mais il me paroit qu'il n'a pas ce que j'appellerois la belle façon de sçavoir. | Les idées qui appartiennent à differentes sçiences ont leurs cellules à part dans sa tête. Ce sont des familles isolées qui ne se communiquent pas entre eux. Chaque idée ne s'accouple que dans sa famille, ou dans son tribus. Celles qui appartiennent à la jurisprudence ne se marient pas avec celles de la physique, de la litterature etc., et c'est pourtant de ces mariages qu'on doit attendre le neuf, le grand, et le beau.

Mon Espagnol appartient au Roi, je ne sçai dans quelle qualité, mais il ramasse une prodigieuse bibliotheque. A cette occasion il me dit une chose qui m'a frappé. Il forme une bibliotheque choisie d'excellents livres. Cette bibliotheque sera mise dans des caisses de plomb, et ces caisses dans d'autres d'un bois fort, et apres, le tout sera enterré, afin qu'apres quelque grande catastrophe et dans des siècles de barbarie, que j'appelle l'aphelie de l'esprit humain, ce thresor etant decouvert pourra de nouveau accelerer le mouvement de cet esprit, pour le mêner au plus vite vers une perihelie quelconque.

4 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 380-383 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 365-366.

J'avoue, ma Diotime, que cette idée me parut grande | et belle, mais comme je fis semblant de douter de son execution, il me dit en cachêtte que dans une ville de l'Espagne qu'il ne vouloit pas me nommer on avoit enterré sous le maitre-autel de la grande eglise un exemplaire complet de l'Encyclopedie accommodé de la façon que je viens de vous dire, et qu'il n'y avoit dans toute l'Espagne que cinq personnes qui le sçussent, et dont deux etoient deja morts. Je ne doute pas, ma chère Diotime, où vous jugerez de cette idée exactement comme moi, et que vous la trouverez analogue à votre tête. Il est certain que la bienfaisance et l'amour de l'humanité ne sçauroit jamais se presenter sous un aspect plus majesteueux.

Voici une lettre de Mylord Stanhope, que j'ai reçu hier matin et que vous me renverrez. Je crois que je lui repondrai par une longue lettre, puisqu'il me semble qu'en demandant des details, il ne sent pas la vigueuer de notre theorie. N.B. Le bel apophtegme grec dans sa lettre veut dire personne n'est de bon gré mechant ni contre son gré heureux. Si je lui ecris vous aurez d'abord la copie. |

Ce lundi 24 d'avril 1780

Je ne sçaurois vous dire, ma toute chère Diotime, combien j'etois heureux ce matin lorsque le Prince m'envoia votre lettre. Je fus vivement affecté à la lecture de cet etrange sçêne dont vous futes temoin. J'ai senti au parfait le solide bonheur dont vous avez jouie dans ces moments. Si Mr. de Furstenberg veut encore plus de felicité et de gloire, il n'a qu'à se faire Dieu sans quoi je n'y vois pas moien. Des ames grandes, des ames eclairées et riches, des ames fortes se trouvent de temps en temps sur la terre, mais de celles qui inpregnent de leur vertu ce qui les environne, qui aimantent toute une nation, je n'en connois que dans Socrate, Epaminondas et lui.

Quel ecole pour Mimi et Mitri qu'un tel spectacle! Lorsque je pense à ces enfants je ne crois pas qu'il y en ait de nés et conduits sous de si heureux auspices. Il paroit qu'une Providence les guide. Cela etant, elle ne se dedira point, et la perfection complêtte est necessairement au bout de leur terme. Heureuse Diotime! heureux enfants, benissez moi. Je crois sincèrement à l'efficace de vos benedictions. |

Le Prince X*ιων* et mon aimable Comte ont éte ici, mais je ne les ai pas vu. Ils sont arrivés avant hier au soir fort târd, et repartis hier apres diné, mais dans huit ou dix jours ils viennent jusqu'apres la kermesse. Si j'ai le temps et s'il fait beau, je les irai voir samedi prochain à la Brielle.

J'ai vu dans la vôtre au Prince que vous desirez le Montucla. J'aurois juré que je vous avois envoié mon exemplaire. En passant par ma bibliotheque je vois que j'ai tort, ainsi je ne manquerai pas de vous envoier l'un des livres les plus inportants pour vous qui existent. Vous le trouverez dans un balot qui part jeudi, et dont voici la carga pour ce qui me regarde. Pourtant le Prince m'a dit qu'il m'enverroit encore de la musique excellente pour y mettre.

Je n'ai été de toute l'année que quatre heures à Niethuis. Pourtant ma santé est meilleure que depuis bien du temps. Ma toux commence à passer entierement à l'aide du miel et du genevre. Malgré cela je trouve dans moi quelque chose d'etrange. Je vois journel|lement la verdure des prés, les fleurs de mon jardin, le renouvellement de toute la nature, sans avoir eu encore la moindre de ces sensations exaltées que ces objets produisent si necessairement sur les ames sensibles. Je n'ose pas me demander la cause de ce froid phenomène, mais je verrai si dans la Westphalie mon ame sera egalement côriace. Qu'en pensez vous, ma toute chère Diotime? Je sçai ce que j'en pense et la Venus Uranie le sçait, qui en me jettant à vos pieds remplit mon ame des plus douces experiences. Adieu ma Diotime divine, embrassez vos beaux enfants pour moi et sanctifiez votre

Σ*ωκρατης*

Dites moi quelque chose du curé, son nom, et celui de son village. J'aurai mille questions à vous faire, mais je ne veux pas vouloir vous questionner par ecrit, puisque je veux tant vous voir.
Je voudrois vous traduire l'avis de Groningue pour la reponse à donner à l'Angleterre. Il est fortement contre les Anglois, mais j'avoue que c'est le seul avis où il y a de la grandeur et de la dignité, et où la Republique parle un langage analogue à sa vraie puissance et la belle figure qu'elle a faite tant de fois dans le monde, lorsqu'elle est active s'entend.

❧

Lettre 3.36 – 26 avril 1780 [5]

pierres gravées

La Haye, ce 26 d'avril 1780

Ma toute chère Diotime, je vous envoie aujourd'hui un petit balot. Outre ce que je vous ai marqué dans ma derniere, vous y trouverez encore des cure-dents que Mad. Vogt m'a donnés, et une boite cachettée qui contient cinquante ducats que vous aviez prêttés au Prince, et qu'il m'a remis. Madame Vogt m'a beaucoup parlé sur ces cures dents, mais j'ai tout oublié, d'où je conclu que ce n'etoit pas fort interessant.

Il m'est arrivé une chose fort particuliere. Il y a quelque temps que j'avois imaginé une composition pour representer le chatiment de Promethée et dont je fus assez content. Depuis j'en voulois une pour un Promethée qui crée l'homme et lui donne l'intelligence. Je crois que j'ai fait plus de vingt compositions dans des moments de rebut qui me deplurent, puisque toutes ne representoient qu'un homme qui fait une statue, ce qui represente un sculpteur quelconque et non notre celèbre geant. Ce matin, outré de mon peu de succes, je jette mes brouillons dans le feu, et un moment apres, on m'annonce Mr. Millotti, que vous avez vu à Niethuis, qui venoit d'Italie et me montra des pierres. La premiere qui me tomba dans | les mains fut Promethée dans une attitude que je ne l'ai jamais vu. Apres avoir fait la charpente de l'homme il lui communique l'intelligence et la vie en lui touchant la tête avec son doigt, et la petite squelette le remercie de son bienfait. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'y a qu'un artiste grec, qui puisse penser de la sorte. La pierre est très petite. Je vous en enverrois une empreinte, mais je ne le veux parce que l'empreinte est très mauvaise, la pierre etant extrêmement endommagée, mais lorsque vous la verrez (c'est un petit onyx) vous la trouverez pêtrie d'esprit. C'est un travail grèc de la plus haute antiquité et du même style que les deux héros en prime d'emeraude que vous avez explicquée. Si j'ai tantôt le temps j'en ferai une petite esquisse afin que vous jugez de l'esprit de la pierre.

5 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 77, p. 231-233.

Millotti a trois ou quatre petites pierres curieuses pour les sujets, avec lesquelles il ne partira pas. Entre autres un Erichtonius combattant un Gryphon qui est du vrai beau, mais dont il est trop amoureux lui même. Je lui dois l'avantage d'avoir revu notre petite collection pour la premiere fois depuis Munster. Elle a de la reputation en Italie et votre serviteur aussi, car on y vend des pierres qu'on jure que j'ai approuvées, quoique je ne les aie vues de ma vie. Ce que je viens de dire du style de Promethée est faux. Il est d'un siècle plus târd et lorsque vous ver|rez la pierre qui est de la couleur d'Homere, vous verrez le dessein le plus noble et le plus exact que j'ai jamais vu dans un ouvrage grêc. Cela vous surprend, mais il faut sçavoir que la couleur de l'onyx y agit comme dans l'Homère, et que la pierre est plutôt modifiée par l'artiste pour plaire par elle meme, que par son empreinte. Si Winkelman ne parle pas dans son grand ouvrage que vous avez de cette composition de Promethée, je suis seur qu'elle est absolument inconnue jusques ici.

L'Erichtonius est dans une cornaline de la vieille rôche, et c'est un sujet qu'on n'a pas vu encore sur les monuments qui nous restent. J'en suis si amoureux que je ne sçaurois vous le dire. Il y a encore une petite cornaline avec un petit Mitri à cheval marin, ouvrage grèc, une petite tête de Poppée en amethyste, très belle, un tigre en sardoine d'une grande verité et un vieux vigneron dans une cornaline très petite dont la tête est bien. Le reste des pierres de mon ami Millotti, qui vont à 500 ou 600 pour la plus part grandes et très bien montée, j'ai la generosité de les laisser aux connaissseurs de La Haye et d'Amsterdam.

Je vous avoue, ma toute chère Diotime, que l'arrivée de Mr. Millotti m'a fait du bien en quelque façon. Depuis Munster je croyois mon ame eteinte pour les arts, je n'avois plus aucune sensation de ce côté, mais l'|arrivée de Millotti m'a prouvé que ce n'etoit qu'une apparence et que les feux de jadis couvoient sous les cêndres. Au moins est il certain que j'ai donné d'aussi ardents baisers à Promethée et Erichthonius, que j'en ai jamais depensés pour Diomede, Thesée ou la Venus accroupie.

Ma toute chère Diotime, je viens de recevoir la vôtre gracieuse à temps pour brider ma fureur dactyliographique. Ma Diotime, ne craignez plus le Pentateuque. Il est relegué à mon grenier d'où il ne descendra plus pour l'amour de moi. Si vous croiez que c'est ma faute que je ne sois pas actuellement à

Munster ou en chemin, vous êtes dans l'erreur, car je vous jure qu'au premier moment que je le pourrai, je pars, sans prendre congé pas même de la Grande Comtesse. Si pourtant les bals et les spectacles de la kermesse fussent extrêmement brillantes, vous trouveriez bien raisonnable que cela me retint. Aujourd'hui en huit j'espere de pouvoir vous marquer le jour de mon depart, qui precedera de deux jours et de deux nuits le jour auquel je jouirai du plus grand bonheur où j'aspire.

L'explication que vous donnez de l'etat de notre jeune homme maltraité, est très intelligible, mais suppose dans lui un Stoicisme peu commun.

❧

Lettre 3.37 – 1 mai 1780

Une des differences de l'esprit et du genie

La Haye, ce 1 de may 1780

Ma toute chère Diotime, comme à la fin vous me promettez du Pentateuque et du jambon, cela me determine. Je pars d'ici samedi le six de grand matin, ainsi je serai lundi le huit aux pieds de ma Diotime. L'heure de mon arrivée dependra des chemins qui seront très mauvais. Ainsi je n'attend plus de reponse à celle ci. S'il arrive quelque chose d'inprevu vous auriez dimanche de mes nouvelles, mais je ne prevois rien.

Je manquerai le Prince X*ιων* qui n'arrive que dimanche prochain, mais je laisserai ici à l'hôtel où il loge une lettre pour lui, qui contiendra entre autre tout ce que vous me dites de doux sur son sujet. Je compte bien de le trouver à mon retour, car il ne part d'ici qu'après la grande revue, et une bonne partie de son regiment doit être ici vers ce temps. Les prodigieuses pluyes et les orages ont été les causes que je n'ai pas été à La Brielle pour lui porter mes respects.

J'ai été chez Mad. Vogt, qui se plaint amèrement de vous. Vous avez ordonnez une etoffe et l'echantillon | ne se trouve dans aucune de vos lettres. Je souhaite que cette echantillon puisse venir jeudi, alors je pourrois me charger de l'etoffe.

Je n'irai pas voir la Grande Comtesse, car je suis sûr qu'elle ne me laisseroit pas partir seul, et je suis egalement sûr que je ne veux pas absolument venir avec

elle. Apres mon retour je mentirai, je corromperai des gêns et je ferai d'autres gentillesses pareilles, qui sont toutes suffissanment justifiées par la morale brillante de ce siècle eclairé.

Je n'ai pas vu le Prince aujourd'hui, ainsi il ne sçait pas que je pars. J'irai demander des ordres chez Larrey.

Ma toute chère Diotime, l'Erichthonius et le Promethée sont à nous. Vous les jugerez. Voici encore un petit Mitri auquel un cygne veut vôler des raisins, ou plus tôt c'est l'amour entre la poêsie epique ou lyrique et le dithyrambe. Vous me demanderiez raison de cette idée, et il me faudroit du temps pour l'eclaircir. Suffit que je l'aurois justifié facilement devant le bon et enthousiaste Caylus. C'est dommage qu'il n'a pas vu cette charmante petite | pierre dont l'esprit et le travail sont asseurement grecs; il nous en auroit donné un long commentaire.

Ce que vous me dites au sujet de votre degoût pour la lecture me fait plaisir, sans me surprendre. Je ne sçai si vous vous souvenez que je vous ai predit, qu'un jour l'eloge de Marc Aurele vous paroitroit fâde et plat comme il l'est. Il y a quelques années que je fis quelque chose sur le sublime; en ecrivant je laissai des places vuides pour y mettre des exemples de sublime, et que, par politesse pour mon siècle, je me proposai de prendre dans Corneille, Racine, Voltaire etc., bien assûré que je les y trouverois à faison. Mon ouvrage achevé, je pris mes poëtes que j'avois tout admiré dans ma jeunesse. J'aurois dechiré la Henriade à belle dents, tant j'etois indigné d'y voir un tas de plattitudes et de n'y trouver aucun ombre de sublime, et c'est pourtant le seul imitateur moderne de Lucain. Je n'ôse plus recommander la lecture d'un moderne à moins que je ne viens de le lire. Je me souviens qu'un jour je vous recommandois fortement le livre des Moeurs de Toussaint, qui a fait tant de bruit dans son temps, mais que je n'avois lu de dix ans. Vous le trouviez mediocre. | Je le relus et j'ai rougis. D'où vient cela? Ce n'est pas notre faute, ma Diotime, c'est la faute des auteurs. Si vous lisez Homere, Platon, Theocrite, le Tasse, Montagne, Alembert, et Pôpe quelques fois, ils ne paroitront fades et plâts, ni à vous, ni à aucun siècle. D'où vient cela? C'est qu'il y a infiniment plus d'esprit chez les hommes que du genie. Lorsqu'un esprit qui est analogue à l'esprit des allures actuelles des hommes se met à composer, il plaira asseurement et paroit du genie. Mais ces allures changent de jour en jour, et par consequent l'esprit du lustre passé ne paroit plus du genie. Il

ne paroit que de l'esprit, et même un esprit faux, n'aiant plus d'analogie avec le lustre present. L'esprit est à un lustre comme le genie est à l'eternité, et je le crois bien, car l'esprit ne fait que mettre les idées en vogue l'une à côté de l'autre en jôlis compartiments, analogues à la môde du temps, tantôt en rose, tantôt en etoile etc. Ce sont des pièces de marquetterie, mais le genie sçait fondre ensemble des idées simples et en compose des germes ou des semênces qui ne sont pas proprement belles en | elles mêmes, mais qui tombent dans toute tête humaine bien composée, y fructifient necessairement et y produisent le vrai beau à un degré de perfection proportionnée à la bonté du terrain où elles tombent. Or les têtes humaines sont têtes humaines dans tout siècle, et par consequent ce qui vous plait à cette heure (je ne parle pas du plaisir d'un moment), mais ce qui vous plait à la longue, ce qui fructifie dans votre tête, plaira dans cent siècles d'ici comme à vous. Une autre raison du degoût de la lecture c'est celle ci: combien y a-t-il de livres, ma Diotime, où on dit quelque chose? Il ne s'en faut pas beaucoup asseurement, mais combien y a-t-il de livres où on dit ce qui n'a pas été dit? Combien où les vapeurs de l'originalité vous attirent et vous indicquent qu'il y a la sous terre des sources? Si vous en sçavez vingt, je vous prie de me les nommer.

Ce qui pourroit donner une mauvaise idée du degoût de la lecture, c'est que les plus sçavants hommes du monde, et j'en ai connu un qui avoit du goût et du tact à l'infini, s'amusent souvent à lire tout, jusqu'à la plus grande viellesse. Mais ces gêns se font un amusement philosofique à contempler, non ce qui | sort d'une tête, mais comment cela en sort. Ils se plaisent à ne voir dans les livres que les differents mechanismes des têtes des auteurs, et ils regardent ces têtes comme Lyonnet voit ses coquilles. Lorsqu'il en trouve une qui a une tache qui n'est pas sur d'autres coquilles de la même espece, de la même grandeur, de la même figure, il s'extasie. J'avoue que cette etude mène à une penetration extrême pour juger de l'intellectuel des hommes, mais ce ne sera la mienne, ni même la vôtre je pense.

Adieu, ma toute chère Diotime, à la veille de vous voir vous ecrire une aussi longue epitre vous doit paroitre l'effet d'une insolence extrême. D'ailleurs il fait deja si tard. Il y a long temps que nous sommes deja St. Athanase. Adieu, ma chère Diotime, je vous demande grâce et pardon. Mes devotions à Mr. de

Furstenberg, milles baisers aux charmants Latoïdes et à vous, ma toute chère Diotime?

Tout le Σωκρατης

❧

Lettre 3.38 – 31 mai 1780

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 132].

La Haye, ce 31 de may jeudi 1780

Ma toute chère Diotime, les seules actes dont j'ai été capable aujourd'hui c'est de tailler une plume assez mal comme vous voiez, et de vous ecrire cette lettre analogue à la faiblesse de ma tête. Vous devez me la pardonner, car je me sens un besoin de vous ecrire. Il semble que ma maladie devient plus legere lorsque je cause avec vous. Ce matin une forte fièvre se mit de la partie, mais elle n'a duré que quatre heures et ne parût que l'effet des horribles fatigues de la nuit. Je suis assez content de Joris jusques ici, en tant qu'il me donne des medecines neuves, dont je n'avois point d'idée. Mais ensuite il veut que je têtte une Annesse. Cela est affreux. Je lui ai montré mes oreilles humaines avec indignation, cela l'a attendri, il a demandé pardon et il ne sera plus question d'Annesse j'espere.

Vous jugez bien, ma chère amie, que je ne suis pas encore en etat de vacquer aux commissions que vous m'avez données, mais aussi tôt que cet etat change au bien je vais executer l'une apres l'autre le mieux qu'il me sera possible.

Le Prince me dit qu'il vous ecrira | demain tout ce qu'il sçait de la grande affaire. Je vous jure que pendant mes eternelles nuits, elle ne me sort pas de la tête. Et il me semble que le Grand Homme s'est trop fié sur la parole d'un vieillard. Pourtant je crois que l'Archiduc trouvera encore bien des difficultés à vaincre avant qu'il arrive à son but.

Adieu ma toute chère Diotime, je suis d'un lassitude extreme. Si je ne vous sçavois pas très serieusement occupée, je vous erverrois quelques billets de la tendre Daphne, qui auroient achevé à vous peindre cette ame singuliere au

possible. J'avois prié son mari qu'elle ne vint pas car je n'avois pas l'usage de la voix. Avant hier elle vint pourtant le soir et se fit mêner par ma gouvernante dans ma chambre, où je dormai sur une chaise. Elle se mit à côté de moi, laissa couler quelques larmes, m'ecrivit un billet, et sortit sans que je m'en eusse apperçu. Hier au soir elle a passé trois heures chez moi malgré son Aces qui doit partir demain. Elle a vue à la foire Callenberg et Χιων. Le premier elle l'a connue, et elle m'a dit qu'il etoit bon mais tout petri d'humour, ce que je puis croire.

Adieu, ma toute chère amie, n'oubliez pas Socrate, embrassez tendrement vos incomparables enfants pour lui, faites resouvenir le Grand Homme de moi, et saluez le bon Mr. Gerrits de ma part. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.39 – 5 juin 1780

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 133].

La Haye, ce 5 de juin 1780

Ma toute chere Diotime, ma maladie m'affaiblit extremement. Mon medecin dit qu'elle sera longue. Dieu veuille que non. Je ressemble parfaitement à la charpente de votre Promethée. Ce qui m'en deplaît le plus c'est que je ne puis sortir de la maison pour faire quantité de choses pour votre service.

Avant hier le vieux baron de Reischach a été chez le Grand Pensionnaire pour annonçer à l'etat de la part de ses maîtres, que l'Archiduc Max Franz alloit devenir Ecclesiastique, et voisin de la Republique, que l'affaire etoit presque achevée, et que la Cour de Vienne ne doutait pas que vue l'ancienne amitié, L.H.P. ne fussent très aises de cette nouvelle. Le Grand Pensionnaire n'a sçu que repondre, et l'autre, parfaitement sourd, a cru entendre un bourdonnement, dont il s'est contesté. Cette semaine pourtant on fera une reponse à ce beau compliment.

Vendredi le Prince vint chez moi dans un etat comme vous jugez, m'apportant la nouvelle de son secretaire qui etoit de retour depuis jeudi le soir. Je lui demandai | tout de suite s'il vous l'avoit ecrit. Il dit que oui, ce qui me fendit le coeur, sachant qu'il auroit exageré les choses, ce qui seroit pour vous un accroissement considerable de tristes sensations, et cela dans la situation penible où vous vous trouviez deja par rapport à l'affaire de Munster. Le soir il revint chez moi et m'apporta les lettres, et nous avons tant parlé et raisonné, que le lendemain matin il fût tellement tranquille qu'il se repentit de vous avoir alarmée sans raison; et cela etoit vrai, car l'affaire reussira egalement quoiqu'un peu plus tard.

Ce matin le Prince m'envoia votre lettre et me fit dire qu'il ne pouvoit pas venir me voir aujourd'hui, puisqu'il devoit être à la Cour et que c'etoit le jour de la fête chez Yorck. Pourtant, sur mes instances il est venu. Nous avons lu l'incluse avec attention, et nous avons jugés que l'affaire etoit si pressante, qu'il valoit mieux envoier le plus-tôt possible l'incluse à son addresse que de la copier. Je l'ai remis avec un petit billet à Grande Loterie, qui en a eu soin d'abord.

J'ai vu avec un extrême plaisir que l'affaire n'est | pas à beaucoup pres aussi avancé que le bon vieux Baron nous a voulu de faire accroire assez bêtement à ce qui ne paroit. Le Prince mettra Thulemeyer encore en train qui a eu deja de fortes paroles avec le Grand Pensionnaire à ce sujet. Le Prince veut qu'il le menace de s'addresser à Amsterdam s'il ne fait plus de besogne s'addresser aux Amsterdamois dans cette conjonction est excellent puisqu'eux ils auront le plus de peur, mais d'en faire la menace ce seroit tout au moins fort adieux; et j'espere que Thulemeyer aura trop de sang pour se brouiller ouvertement avec le Grand Pensionnaire.

Il est naturel que les empêchements de la Cour de Rome viennent par la France, mais il paroit vrai que l'ambassadeur ici ne sçait absolument pas comment sa Cour pense et agit à ce sujet.

Pour le Prince de Liege il nous a de grandes obligatoires, mais je ne me rappelle pas qu'il y ait eu une seule occasion ou il n'ait affecté de nous montrer toute sa reconnaissance.

Tout ce que j'ai appris depuis au sujet de Landsbergen est qu'il est honnet-homme, assez actif, mais qu'il auroit besoin d'un homme pour le diriger, et qu'il ne lui seroit pas desagreable d'en avoir un. |

J'avoue, ma Diotime, que je ne conçois pas trop le refus de Mr. de Furstenberg de la protection du Roi. Je sens fort bien que tout espèce de dependance pèse, mais cette dependance est d'une toute autre nature (en posant meme qu'il y en a) que celle qui va naître si l'impudence autricienne reussissoit.

Pour ce que vous dites de Mayence me fait plaisir, et merite d'être divulgué. Cela mêneroit l'Europe entiere peut-être à porter une loi, que si cette excellente maison fit plus de deux petits, male ou femelle, dans une generation, on les noieroit tous pour le salut de l'humanité.

On dit que le Prince Charles à Bruxelles est très mal.

Adieu ma toute chère Diotime, ne vous fatiguez pas trop, consolez vous et comptez que tandem bona causa triomphat.

Il y a trois heures que le Prince Χιων vint chez moi, mais comme je m'etois couché pour trouver un peu de repos, je lui ai fait faire mes excuses, comme etant absolument hors d'etat de causer pendant trois minutes avec lui. Il m'a fait dire bien de choses tendres par mon domestique, qu'il avoit reçu ce que je lui avois envoié, et qu'il avoit tellement vecu dans le fracas, qu'il lui avoit été impossible de me repondre, qu'il devoit partir demain matin, mais qu'il reviendroit dans la huitaine et qu'alors il esperoit me voir, ce que j'espere de meme. |

L'Envie avoit été priée au bal de Yorck, mais elle avoit refusée à cause du deuil de son pêre, qu'elle ne pouvoit quitter. La Heynenoort lui a fait voir une lettre de Yorck où il fût dit, qu'on pouvoit venir en deuil. La dessus l'Envie a accepté et paroitra au bal portant le deuil d'un pere qui l'a renié comme un enfant indigne à sa mort, et qu'elle a accusée devant le juge des vices et des crimes les plus atroces qu'elle sera obligée de prouver. Elle ne pourroit pas choisir une occasion plus brillante pour elle.

Adieu ma toute chere Diotime, je vous baise la belle main avec la plus respectueuse tendresse; embrassez votre Apollon et Diane pour moi, et asseurez de mes respects le Grand Homme pour qui mes voeux sont bien sincères. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.40 – 8 juin 1780

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 134].

La Haye, ce jeudi 8 de juin [1780]

Ma toute chère Diotime, je vien de reçevoir la vôtre et la baise avec transport, comme une medecine salutaire dans l'etat où je me trouve. Pourtant je vous jure, mon amie, que je participe à vos mal aises au delà de ce que vous pourriez penser.

Lorsque je pense à l'etat chancellant des affaires de Munster, je m'attriste, et j'accuse tout le monde sans exception de nonchalance, dans une affaire de cette importance que l'on a prevu assez long temps pour y remedier peut être.

J'ai parlé à tous ceux qui viennent me voir. Tous conviennent que cette affaire nous interesse infiniment et tous me disent ce que je sçai, qu'avec un stadhouder qui auroit quelque credit et quelqu'autorité dans la Republicque, les Autriciens ne parviendroient jamais à leur but. Ce qui m'etonne c'est que le Roi de Prusse, vu la pressance de la chose ne prend pas sur lui toute depense, pouvant être asseuré de pouvoir se faire restituer les sommes apres par les Hollandais avec des actions de graces meme. C'est là la seule chose qu'un | stadhouder accredité pourroit faire dans un cas pressant, car si une telle chose doit passer par le chemin des loix lentes de la regie de nos finances, il faut du temps.

Vous voiez par la encore, ma chère Diotime, ce que je vous ai dit souvent, que cette Republicque, qui ne vaut rien absolument en paix, vaut infiniment mieux en guerre, puisqu'alors il y a toujours plusieurs personnes assez accreditées comme Stadhouder, chef d'armée, Grand Pensionnaire, deputé ou Thresaurier, sic pour prendre sur eux des depenses beaucoup plus grandes que l'evenement du jour pourroit exiger.

Nous avons une lettre de Degenfeldt qui marque que l'Archiduc Maximilien montre beaucoup de repugnance à embrasser l'etat ecclesiastique.

Chez Vauguion même on ne sçait rien si et comment la France pense et agit dans l'affaire.

Ma santé n'est pas trop bonne. Je ne sors pas de la chambre, je n'ai point d'appetit. Faiblesse, toux et maux de tête me consument. Jugez combien je suis las. Je suis à la lecture du roman comique de Harron. Si vous en riez, Diotime, pensez au Virgile travesti que nous devorames il y a deux ou trois ans.

❧

Lettre 3.41 – 15 juin 1780 [6]

emeutes populaires

La Haye, ce jeudi 15 de juin 1780

Ma toute chère Diotime, je compte que vous avez reçu avec beaucoup de plaisir la derniere du Prince, qui vous donna la nouvelle de ce que l'expres de De Swart avoit apporté à l'etat. Vous jugez que cela a fait du bien au Prince qui se trouva asseurement dans un cruel embarras. A present il peut se montrer et se mocquer de tout, et c'est aux Hollandois à envoier des ministres. Ils delibèrent actuellement la dessus, et on propose Rendorp, Brandsen et Starrenberg. Le premier me paroit un bon choix s'il en veut. Le dernier vous pouvez en juger vous même.

Je vous ai dit que j'avois reçu votre paquet sous le couvert de Mad. ... Mad. Perrenot qui la voit rarement me donna sa soirée le lendemain, et en passant chez La Fite à qui elle devoit une visite, celle ci lui parla tout de suite de l'etonnement extrême où elle se trouva d'avoir reçue une lettre de vous avec un pacquet pour moi, qui devoit être de la plus grande inportance, et qu'apparenment cela contenoit des choses que le Prince ne devoit pas sçavoir etc etc., et elle fit lire même votre lettre à Mad. Perrenot. Celle ci qui ne | conçevoit rien à cette histoire, etoit assez penetrante pour sentir qu'en tout cas cette femme manquoit de tact absolument, et elle lui conseilla de ne pas jaser d'une chose, où elle ne voioit rien qu'une marque extrême de confiance qu'on avoit dans la discretion de Mad. La Fite, ce qui etoit parfaitement bien. Je l'ai dit au Prince, qui a ris avec moi de la pauvreté de l'Errata. Il va lui depecher ses jambons ce soir, et moi je vais lui dire

6 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 95 (fragment).

que c'etoit une meprise, et qu'aiant cachetté ma lettre avant que d'avoir ecrite la sienne, vous n'aviez pas eu le temps de la decachetter, et qu'ainsi vous avez mise la mienne dans la sienne.

Ma toute chere Diotime, si vous m'ecrivez seulement sous l'adresse de mon nom, sans le mot de Conseil d'Etat, je repond que vos lettres me parviendront. Il n'y a personne qui porte mon nom que moi et je suis parfaitement connu aux bureaux de poste, et d'ailleurs le mot de Secretaire du Conseil d'Etat sonne tant autrement hors du païs qu'il ne fait ici où on y est accoutumé.

J'ai été au Conseil pour la premiere fois depuis mon depart pour Munster, et quoique je suis sortis en carosse, je me sens extrêmement fatigué. D'ailleurs, j'ai trouvé beaucoup plus d'affaires sur mon compte | que je n'aurois pu m'imaginer. Pour m'en debarasser j'ai pris la resolution de ne rien faire avant que de les avoir reglé toutes, ce qui me coutera à peu près quinze jours de travail continu.

Hier j'avois dessein d'aller au Conseil et au moment que j'allois m'habiller vint Χιων en chaise, disant qu'il comptoit rester chez moi jusqu'à son diner chez le gros. Il est reparti le soir et revient chez moi dans la huitaine. Vous sçavez le voiage que Χιων a fait, et je puis vous dire avec plaisir que je n'ai vu d'autre changement dans Χιων que ce qu'une plus grande connoissance des hommes a dû faire dans un esprit comme le sien. Il m'a donné bien des lumieres sur la principale famille qu'il a hanté la bas. La femme est jeune, vive, etourdie, assez aimable et aimant à faire plaisir aux gêns, mais on lui a fait perdre pour long temps la faculté de pouvoir jouir de son ascendant sur son mari, et de se mêler du menage. Le mari n'est pas une statue mais un bloc. Cette expression m'a plu; pourtant il a de l'oeconomie. Le meilleur des frères est peu de choses. Χιων m'a juré que la bas il vous avoit ecrit une lettre de plusieurs pages, que vingt fois il s'etoit mis à l'achêver, et que jamais il n'avoit pu en venir à bout. Je le crois, et je le conçois dans lui ce qui me fait un peu de peine. Il me dit à | cette occasion qu'il travailloit encore à se defaire d'une timidité qui lui etoit naturelle. Je ne crois pas qu'elle lui est naturelle, mais qu'on doit la mettre dans la classe des prejugés qu'on reçoit dans une mauvaise education; qu'en pensez vous?

Dans votre lettre à l'Errata vous avez parlé du Simon à ce que j'apprend, ce qui m'obligera à lui en lire quelques lambaux. Pour lui la lui pretter je ne le veux, car je suis seur que De Luc qui se trouve très mal de son livre, prouveroit bien

tôt de nouveau au publicq que mon esprit et le sien tiennent au même tronc et sur mon honneur, ma Diotime, je tiens à un autre tronc que lui.

Les nouvelles qui continuent à nous venir de Londres sont affreuses. Dans notre païs personne n'a vu plus d'emeutes que moi. Je voiageai de ville en ville pour en voir, ce qui donna mauvaise opinion de moi dans le temps. J'en ai vu plus d'une où perirent quantité de gens. Dans la guerre j'ai deux fois manqué de voir une grande battaille, mais je m'asseure que cela n'est rien en comparaison d'une emeute. Dans une battaille l'inhumanité est en quelque façon factice, elle est bridée, elle est soumise à l'ordre encore et à la raison; mais dans une émeute elle est dechainée | et paroit dans toute sa ferocité. D'ailleurs c'est le moment, le hazard, le vice qui y gouvernent tout, et il est infiniment rare, lorsqu'une emeute est bien en train, de voir le sçavoir faire d'un homme ferme et vertueux produire des effets salutaires. Au depart du dernier courier de Londres tout etoit dans la plus horrible confusion. Quelle maladie pour un etat qu'une capitale trop grande! D'ailleurs je crois que l'Angleterre a actuellement autant de grands hommes en place que sa voisine. Si le Ministere anglois devra plaider un jour devant Minos et Rhadamante, il lui faudra bien de Demosthenes et de Cicerons.

Ma toute chere Diotime, jusqu'ici je n'ai point de vos nouvelles, cela me pèse horriblement. Si le Prince en a je l'ignore. Si j'en reçois de bonnes de vous, de vos enfants et du grand homme, je me console facilement de toutes les autres, quelque mauvaises qu'elles soient. Adieu, ma toute chère Diotime, je vous embrasse avec votre Apollon et Diane, et je me recommande à vos prières. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.42 – 16 juin 1780

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 135].

Vendredi matin 16 juin [1780]

Hier au soir à 11 heures sont arrivés des lettres de Londres du 13, qui disent qu'apres les plus grands exces on s'etoit rendu maître de la populace, que le repos y etoit retabli, et que Mylord Gordon est à sa place en prison sans aucun acces.

On dit dans une de nos gazette qu'on est informé, que l'aversion de Maximilien pour la pretrise est absolument fausse, et qu'on se tient de bonne main. Ce passage y paroît être placé par quelque autorité.

Point de nouvelles de vous, ma chere Diotime! Verte |

Le Prince me fait dire qu'il n'a rien reçu non plus, et il est vendredi dix heures, ce qui nous met dans des peines terribles.

❧

Lettre 3.43 – 19 juin 1780 [7]

friponnerie de Neker pour favoriser sa nation,
importance de la pierre gravée Erichtonius
La Haye, ce lundi 19 de juin 1780

Ma toute chère Diotime. Que vous reçevez une très petite lettre aujourd'hui, ce n'est pas par represailles de ce que je n'en reçois plus de vous. Je suis occupé depuis le matin jusqu'au soir. D'ailleurs, je ne sçai que penser de ma santé, je n'ai point d'appetit, plus de fièvre, mon sommeil me fatigue, je prend du chin china à faison, et ma foiblesse augmente, un voyage à pied à la Cour c'est le bout du monde. Je remarque dans cette cruelle maladie plus que jamais que le physique influe sur le moral, pourtant je le sêns subordonné; mais j'ai toutes les peines du monde d'un côté de m'empêcher à gronder mes gêns sur la moindre

7 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 95-96; Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 406-407 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 400 (fragment).

chose, ce qui n'a jamais été dans mon caractere, et de l'autre de travailler avec beaucoup plus d'activité que de coutume, malgré une inertie dont je n'ai jamais senti le pareil. A cet etat forcé s'ajoute encore que je vais perdre ma Daphne pour bien du temps, puisqu'elle va en commission avec son mari, et elle etoit ma seule ressource, c'est à dire la seule personne avec laquelle ici je puis parler mon langage.

Cet apres midi je fus un moment chez l'Errata. Elle me pria de passer la soirée avec la forte tête genevoise, mais je me suis excusé. Elle est très sensible aux jambons de Westphalie, | et demain j'insererai ici ses actions de graces apparenment.

A propos de la tête forte, je le crois bien de son païs. (Vous sçavez que Dentan a ecrit ici avec bien de l'empressement pour avoir de l'argent, afin d'acquerir des rentes viageres en France). La tête forte dina l'autre jour chez York et se trouva à côté d'un de mes connoissances. Celui ci lui dit: Mr., votre nation est bien interressé dans la France car vous lui avez fourni beaucoup de votre argent, mais il est vrai que vous tirez dix pour cent de vos rentes viagères. La tête forte repondoit: Oh Mr., nous tirons bien 15, 16 et plus pour cent. Nous prenons l'argent en Hollande à 4 et 5, et nous ne paions nos capitaux en France que moitié en argent, et moitié en mauvais papier. Si on sçaura en France que Mr. Necker favorise ses concitoiens d'une façon aussi friponne à la charge des François, Mr. Necker pourroit avoir une mauvaise fin.

A Londres tout est actuellement en repos, mais dans un etat forcé. Wilckes a acquit beaucoup de gloire, il s'est exposé, et il est le seul qui a sauvé la banque. Gordon a le bonheur d'être fol. C'est constaté, et sa generation est la quatrieme dans sa famille où cette maladie se manifeste. |

Le Prince vous ecrira qu'il n'y a pas un mot de vrai de ce qu'on auroit dit, que Furstenberg fut prejudiciable à la Republicque. Ainsi je crois qu'une lettre sur le ton d'antidote seroit hors de saison. On va parler à Amsterdam tout de bon sur cette affaire, et c'est ce que j'ai conseillé il y a bien des semaines d'abord à mon retour. Ils auront necessairement peur d'une guerre de terre où ils seroient obligés d'entrer. Que la France est bien avec la Prusse c'est incontestable, mais qu'elle n'ose paroitre à decouvert c'est tres naturel pour bien des raisons.

Adieu, ma toute chère Diotime, je vous embrasse avec vos aimables enfants comme ce que j'ai de plus cher dans le monde. Je baise la main au Grand Homme en enthousiaste. Priez pour lui et pour moi, adieu

Σωκρατης

En venant chez l'Errata je vis des papiers devant elle, et si mon coup d'oeuil ne me trompe, c'etoit un sermon de Lysis avec vos remarques sur l'autre page, et que j'ai vu autre fois chez vous. Considerez Erichthonius comme l'une des plus inportantes gravures grecques qu'il y ait. Les gryphons etoient des animaux terribles qui habitoient les cavernes, et ils passoient pour les defenseurs de mines et des carrieres où il se trouvoit de l'argent, et de l'or. Par consequent notre pierre nous dit que ce roi d'Athenes fut le premier qui a exploité les riches mines de Laurium.
Le Prince m'a | dit que dans huit ou dix jours il va vous voir. Il profite plus de Niethuis que moi, car depuis le 1 de janvier je n'y ai été que trois heures. Avez vous deja reçu votre Winkelman de Suisse?
Van Heyningen vient souvent chez moi; je crois que vous ou le Prince avez son compte.

❧

Lettre 3.44 – 22 juin 1780

La Haye, ce jeudi 22 de juin 1780

Ma toute chère Diotime. Trois jours de poste sans aucune lettre de votre main! Si je ne mesurois pas votre amitié sur la mienne, et que je ne sçusse pas la mienne aussi inmortelle que mon essence, il ne me resteroit plus aucune consolation. Il y a trois jours que je n'ai pas vu le Prince. Il est à la campagne, et hier il y a traitté Mad. Perponcher et l'Envie avec leurs enfants.

Hier j'ai passé une heure et demie chez ... Je lui ai fait vos compliments. Il me dit que vous deviez penser que le vin devoit venir de Cadiz et que cela demandoit

du temps. Ensuite nous n'avons parlé que de l'affaire. Il me dit qu'il n'osoit pas absolument vous ecrire à moins d'une occasion, etant persuadé que ses lettres seroient ouvertes; je ne le crois pourtant pas. Il exigea de moi sur honneur de n'ecrire ni de parler à qui que ce fut de ce qu'il alloit me dire. Je devois bien le promettre, et apres il me detailla l'etat des choses autant que cela le concernoit, et l'endroit où il se | trouve. Il croit que si on peut gagner un peu de temps tout ira bien. On a parlé aux A... avec succes, et ils ont eu autant de peur que j'avois predit. Il m'asseura qu'on agiroit ici. J'avoue que tout son detail me plut, et jusque la il me parut inspiré; mais lorsqu'il me dit que le petit viellard à la campagne, duquel nous avons bien été vous et moi à une heure indue, etoit un homme qu'on ne connoissoit pas ici et qui avoit encore de grands talents et de grandes qualités, je n'y voiois plus d'inspiration mais du propre. Enfin soit, je suis pourtant bien aise qu'il le trouve tel et qu'il en est content. Il me dit encore qu'Epaminondas avoit tort de ne pas montrer un peu plus de confiance à Lans... puisqu'on devoit se servir de lui quel qu'il fut. C'est ce que vous comprendrez mieux, ma Diotime, que moi, qui n'y comprend rien.

Je viens de reçevoir votre lettre que j'ai baisé avec transport. J'ai depeché tout de suite l'incluse à son adresse. Je vous enverrai bien tôt ce que je puis des petits ouvrages avec un petit tonneau de beurre. C'est | tout ce que je puis jusqu'ici. Je sens bien combien vos sensations vous occupent, mais aiez soin que cela ne nuise à votre santé si precieuse. Prenez des heures de tranquilité et de repos. J'ai un pressentiment que l'affaire reussira à notre gré.

La Fite et la P. sont bien ensemble. Ma santé commence à se remettre bien lentement.

Voici ce qui me regarde et sur quoi j'attend un mot de reponse au plus vite. Trois mots seulement.

Supposons que je pusse avoir la demission de mon emploj en conservant tous mes appointements et restant pourtant domicilié à La Haye avec la liberté d'en sortir à mon gré pour 2, 3, 4 mois etc. par année, me le conseilleriez vous? Je n'ai parlé de cette proposition qui m'a été faite par la cinquieme main, qu'à Mr. Van der Hoop, mon ami, et jadis mon confrère. C'etoit l'homme du monde qui me pouvoit donner les meilleures lumieres sur la forme de cette affaire, mais vous qui me connoissez mieux que personne, vous pourriez me donner un conseil, et

dire si une telle dôse de liberté conviendroit à mon caractere. Ceux qui m'ont fait faire cette proposition singuliere m'ont fait prier de ne pas penser à l'impossibilité apparente ou aux difficultés de la chose, qu'ils prenoient | tout cela pour eux, et qu'il ne s'agissoit que de sçavoir si je le voudrois, en quel cas on me montreroit bien le chemin. Je sçai que le Greffier est dans cette affaire, et que le vrai but est de placer un homme dans les affaires qui a du bien, et qui ne demanderoit pas mieux que de remplir mon poste pour rien, et cela par de bonnes raisons qui ne me sont pas inconnues. Cet homme d'ailleurs n'est pas sans merite. J'attend sur ceci un mot seulement de reponse, jeudi prochain sans faute.

Adieu, ma toute chère Diotime, j'embrasse Latone, Apollon et Diane avec fanatisme, et vous baise la belle main.

Σωκρατης

Ten Hoven m'a fait present d'un manuscript très curieux pour les arts. Le titre est Maximes Generales pour juger les Peintres, leurs Ouvrages, et le degré auquel ils sont parvenus par Raphael Mengs. Je vous jure, ma Diotime, que cet homme parle un peu mieux sur son art que le Scholiaste sur le sien. Je conçois que cet homme est peintre. Vous connoissez sa reputation dans la pratique.

❧

Lettre 3.45 – 25 juin 1780 [8]

sur le Prince de Darmstad

Dimanche 25 de juin 1780

Ma toute chere Diotime, je commence à vous ecrire ce soir puisque je ne sçai si demain j'aurai le temps, etant horriblement occupé. Je viens de reçevoir la vôtre qui m'a beaucoup edifié. Je vous felicite de la connoissance de Woldemar, dont

8 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 96-97 (fragment); Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 408-409 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 400-402 (fragment).

on m'a beaucoup parlé il y a bien des années. Pour notre voiage à Dusseldorff, Dieu veuille que cela se fasse.

Ce matin Χ*ιων* a passé quatre à cinq heures chez moi. En verité il est aimable. J'ai acquis de nouvelles lumieres au sujet de sa timidité. J'ai eu tort dans l'une de mes precedentes. Il est vrai qu'elle ne lui est pas naturelle, mais elle derive de l'etat de ses facultés intellectuelles. Son education a été extrêmement negligée, et il a eu le malheur de grandir sans trouver personne capable de l'aider et de lui indicquer ce qui lui manquoit. Il a l'intellect comme vous sçavez de la plus excellente espèce. Son imagination est naturellement très bonne, mais elle est pauvre et par ci par la mal meublée. Il | senti cela mais comme il n'avoit personne qui sçut lui indicquer les moiens de jêtter les mauvais meubles dehors et d'enrichir cette imagination avec ordre, il n'a pas sçu d'où le mal lui venoit, et cela lui a donné ce ton de tristesse, de mal aise, et de melancolie que vous lui connoissez. Aiant l'ame active il a souhaité de changer de place, de voiager. Il a donné dans le militaire où il fait parfaitement bien, mais borné à la regie d'un regiment, il ne sçauroit occuper ses forces naturelles. Depuis qu'il a vu (trôp târd) des personnes, dont l'intellect et l'imagination etoient tout autrement riches et exercés que chez lui, et qui avoient le talent de rendre leur superiorité à cet egard intelligible pour lui, cette timidité s'est manifesté naturellement. Il se defie et avec raison de ses peu de lumieres, et je veux parier que c'est l'unique chose qui l'empêche de passer chez vous et chez Mr. de Furstenberg. Je veux parier que lorsqu'il vous ecrit, sa lettre lui coûte plus que 40 autres et qu'elle sera mauvaise. Vous sçavez d'|ailleurs qu'il ecrit beaucoup et avec facilité. Il a la velleïté, le moral, et l'intellect excellents, mais cette imagination, assez vaste d'ailleurs, ne contient que quelques groupes d'idées sêmés par ci par la, et qui se trouvent à une trop grande distance les uns des autres pour faire un ensemble, ou pour que l'intellect puisse faire le saut de l'un à l'autre avec facilité. Mais ce qui est le pis, c'est que dans plusieurs de ces groupes la mauvaise education dans l'enfance a placée des idées digne du 14 ou du 15 siècle. Je voudrois le mettre tel qu'il est à la tête d'un gouvernement ou à la tête d'une armée, je suis asseuré qu'il se rectifieroit soi meme par la force de sa composition. Il acquerreroit bien tôt un nombre prodigieux d'idées homogènes sur lesquelles son intellect, joint à ses autres facultés, agiroit à merveille. Il passera du moins encore une journée

chez moi, et si j'ai le temps je me preparerai à lui faire sentir l'importance de jêter tout de suite toute idée vague, fausse ou inutile, | et de se faire une chaine de connoissances quelconque, grande ou petite, suivant les circonstances où il se trouve pour acquerir des idées, ne fut-ce que pour donner à l'intellect une arène où il peut s'exercer.

Voila, ma toute chère Diotime, ce que je pense sur Χιων. Vous pouvez compter que je vous l'enverrai à Munster si je le puis. Callenberg est parti sans m'avoir embrassé moi, ce chèr ami qu'il aime avec une si violente têndresse!

Je vous enverrai 2 Lettres sur l'Homme, qu'on avoit arrettés en France et que j'ai rattrappé, 2 Lettres sur les Desirs, et alors il ne m'en reste qu'une seule de chacune, 2 Fagels, 3 Lettres sur la Sculpture et des Aristées et des Sophiles. Songez je vous en prie que Mr. de Lansberge en doit avoir tout ce que lui manque. Les cinq petits ouvrages se vendent ici à un prix exorbitant. Voila le merite de la rareté, et c'est d'autant plus fol qu'ils ne peuvent avoir la Lettre sur la Sculpture qui est pourtant la clêf en quelque façon des autres. L'abbé Raynal m'avoit demandé la permission de les faire tous reimprimer en France. Je voudrois qu'il l'eut fait. Je joindrai à l'envoi un Simon pour remplacer celui de Woldemar. |

Il est vrai que l'Angleterre presente un spectacle singulier. Ce qui fait son plus grand embarras c'est la necessité de perdre l'Amerique, car le perdre avec un peu de decence et de dignité me paroit infiniment difficile. Il est curieux de voir la conduite de la France et de l'Angleterre vis à vis de la Republicque depuis que la Memoire du Prince a été universellement applaudi, et que par la la Republicque a acquise une espèce de consistence pour ainsi dire. L'Angleterre a mis quantité de nos vaisseaux en liberté, et je sçai que la semaine passée des particuliers d'Amsterdam ont reçu un expres de Londres par lequel leurs correspondants leurs manderent de depecher le plus promptement possible des requêtes à l'admirauté en Angleterre pour avoir leurs vaisseaux relachés. Pour la France, Mr. de Vauguion vient de presenter un Memoire par lequel il notifie à L.H.P. que son maitre fera de nouveau jouir tous les sujets de la Republicque des droits et des franchises dont ils avoient jouis ci devant, et qu'il annulle tout ce qui etoit fait depuis peu, ce qui est pitojable et d'une bassesse et d'un ridicule extrême; car L.H.P. auroient pu lui repondre qu'il leur est fort egal si le Roi charge ou non

leurs denrées ou leurs vaisseaux, puisque ce ne sont | pas les Hollandois qui y perdent, mais les pauvres François eux même, qui ne pouvants se passer des Hollandois, doivent par consequent paier d'autant plus chèr que leur Roi trouve bon de plus ou moins charger nos vaisseaux ou nos denrées. Nous avons vu dans tant de ruptures et de guerres avec la France, que la France a incomparablement plus besoin de la Republicque que celle ci d'elle. Si la France etoit bien administrée cela ne seroit pas ainsi.

Enfin il est clair que la France caresse la Republicque à present pour avoir la paix, car elle ne peut pas supporter une campagne. Elle craint la guerre comme de raison, car elle doit toujours mal tourner pour elle. L'Angleterre craint et la paix et la guerre et plus encore la paix, par l'impossibilité de la faire avec honneur. Si les Anglois avoit eu un Guillaume III, c'auroit été un homme pour aller en Amerique, non pour y porter la guerre, mais y mettre l'ordre et rendre justice à chacun.

Ma Diotime, vous trouverez encore dans votre balot un pacquet de lettres et de livres de Hogendorp pour vous. Vous y verrez entre autres le premier volume des Memoires de l'Academie de Batavie. |

J'ai tant ecrit aujourd'hui et il fait si tard, que mes yeux ne peuvent plus voir à dessiner, et ainsi je vous envoïe les empreintes. Remarquez la tête du griffon dans l'Erichthonius.

Adieu, ma toute chère Diotime, Dieu veuille que bien tôt les nymphes d'Althorff soient temoins de mon bonheur. Ma Diotime, je vous baise les pieds et j'embrasse votre Apollon et Diane.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.46 – 26? juin 1780

La Haye, ce lundi ... de juin

Ma toute chère Diotime, mon amie, hier au soir je reçus la vôtre de la part de la personne que vous sçavez. Apres la lecture je l'ai tout de suite envoié à

Niethuis, où le Prince se trouva depuis deux jours pour se nettojer un peu la tête. Il l'a fait avec succes, car ce matin passant chez moi il se porta beaucoup mieux. Il est rentré en ville, puisqu'il devoit diner chez le Duc et pour parler Thulemeier et la France. Thulemeier passa hier chez moi et on le renvoia puisque je dormois un peu dont je fus fort faché, mais enfin il a été ce matin un couple d'heures chez le Prince, qui vous mandera bien des nouvelles, car il vient d'arriver à l'etat un expres de De Swart de Petersbourg. Ne sortant point je ne sçai rien de ce qu'il a apporté, mais ce qu'il apporte doit être tres important, puisqu'il est rare que nos ministres envoient un secretaire en expres.

Que le Gros est Autricien c'est indubitable. Il est haï la comme par tout, mais eux ils tirent parti de tout, et lui est à tout faire. |

Ma chère Diotime, à ma reflexion au sujet de Mr. de Furstenberg je me suis repondu moi même à très peu près comme vous y repondez dans votre lettre. J'avoue pourtant que depuis la vôtre j'ai une idée beaucoup plus precise des grandes difficultés de sa situation que je n'en eu auparavant. Vous le comparez à Epaminondas dans l'affaire de la conspiration; mais voulez vous que je vous dise la verité? L'etat où Furstenberg se trouve est infiniment plus complicqué que celui où se trouva notre illustre Thebain, et c'est de la que resulte que l'apologie du premier est claire et simple, tandis que l'autre n'en a pas à mon avis, car j'avoue que j'ai toujours trouvé la conduite d'Epaminondas dans cette occasion le trait le moins beau de son histoire. Je ne veux pas disserter ici sur les principes de sa secte d'où derivoit cette conduite, mais je dirai seulement que Socrate, qui raisonna mieux que Pytagore, ne se seroit pas conduit de la sorte. Vous sçavez que le projet de Pelopidas et d'Ismenias etoit très hardi non seulement, mais très hazardeux, et qu'ils duvent leurs succes autant à la fortune et à d'heureux hazard qu'à leur fermeté et leur sçavoir faire. | Supposons que ces genereux Thebains n'eussent pas reussi, manque du secours d'un homme tel qu'Epaminondas, qui auroit été la cause que non seulement les Thebains mais tous les Grècs eussent subis le joug de l'insolente {Sparte}, et Epaminondas auroit-il eu bonne grace de dire à sa patrie et aux Grècs: Messieurs, il est vrai, vous êtes desormais esclaves des Lacedemoniens aussi vindicatifs qu'orgueuilleux, mais moi j'ai les mains pures, et je n'ai pas voulu risquer de repandre du sang dans une guerre en quelque façon civile? Je crois que Socrate auroit pesé ces deux choses avec plus

de justesse, et qu'il auroit trouvé le plus de consolation à avoir delivré les Grècs et sa patrie.

Ma chère Diotime, vous savez qu'il n'y ait pas sur la surface de la terre un plus zèlé admirateur de Pytagore et de son ecole que moi, mais si vous le voulez un jour et que ma tête me revient, je tacherai de vous detailler dans peu de paroles les deux philosophies des deux plus grands hommes du monde, Pytagore et Socrate, et je ne doute point que je ne vous prouve geometriquement la superiorité extrême du dernier.

Ma santé n'est pas bonne. Mais comme Gaubius et | Joris sont parfaitement d'accord sur la façon de me traiter, je suis content, je les laisse faire et ne m'en soucie plus. Ce qui me fache dans ma maladie c'est que je ne me trouve plus tant cette faculté de fouler aux pieds ce monde et de m'elancer dans l'autre où j'ai eu tant de plaisir. Je suis plus sensible aux affaires des hommes. L'aspect de l'Europe, de votre Munster, de ma patrie jadis moins riche, mais redoutable, triomphante, fourmillant de grands hommes dans tous les gênres, me cause une douleur picquante que la philosofie même a peine à adoucir.

Adieu, ma chère Diotime – mais il faut que je vous dise encore que l'autre jour Mad. de la Fite vint chez moi, et m'annonça l'arrivée d'un genevois Mr. Navil (si je ne me trompe). Un des correspondants de Mad. de la Fite à Genève lui recommande cet homme en ces termes: c'est la plus forte tête de Genève, et on peut l'entendre encore apres avoir vu Messieurs Dentan et De Luc. Ma foible tête ne se propose pas de se frotter contre cette forte tête. Je n'osois pas raconter à la dame ce que le Roi de Prusse dit un jour des Genevois: ils ont tout petit, excepté la bouche et les parties genitales. Elle me dit aussi que L. va se marier avec Mlle Gillet, fort bon mariage.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, j'embrasse vos enfants et je vous baise la main avec devotion. Adieu.

Σωκρατισκος

Pourquoi n'a-t-on pas penser à emplojer Van der Borgh dans les affaires de Munster?

❧

Lettre 3.47 – début juillet 1780 [9]

Begin van July 1780

Ma toute chere Diotime, comme je vous ai parlé l'autre jour de la tête la plus forte de Genève, il faut que je vous dise comment je l'ai trouvée samedi passé. Pour sa figure et son maintien etc. vous le sçavez. Je lui parlai de Lysis. Il me dit que Lysis avoit très peu connu le grand Bonnet, qui vivoit à la campagne et qui fit dire souvent niet t'huis à des gens qui faisoient des voyages pour le voir, mais que pour lui, il etoit son vrai disciple aiant sa campagne aupres de la sienne et aiant beaucoup lu avec lui. Cela me fit plaisir, et plus encore lorsqu'il m'attaqua sur deux passages de l'Homme et ses rapports. Je fis mon possible pour me defendre, mais voiant à la fin que pour perfôrer une telle tête il falloit des forces tout autres que les miennes, je lui dis que lorsqu'il daigneroit etudier un peu mon ouvrage, il verroit bien que la philosofie de son heros et la mienne se rencontrent au bout du compte, et que la seule difference qu'il s'y trouvoit, etoit que lui il avoit commencé par la queue et moi par la tête, dont il se contenta. Comme il m'amusoit pourtant | je le priai de venir passer une soirée chez moi, ce qu'il me promit, mais en sortant il tira de sa poche deux ouvrages de sa façon qu'il me presenta. Ils sont ecrits en beau latin de Genève, et à la verité très petits, ce qui est un grand mérite dans un livre à mon avis. L'un a pour titre Dissertation psychologique sur les facultés de l'homme dans cette vie et dans l'autre. Il n'y a la dedans rien que vous n'aiez lu infiniment mieux quelque part, ce sont des lieux communs; mais l'autre est plus original, et je compte que c'est ce qui a valu à l'auteur l'épithète de tête forte. Il a pour titre Solution philosophique de quelques difficultés de la Religion revélée. Il m'a dit que c'est du neuf et je le crois.

Pour vous en donner une idée je vous traduirai mot à mot les deux grands resultats qui se trouvent à la fin, et dont vous pouvez tirer le parti que vous voulez.

9 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 78, p. 234-236.

1°. Il s'agit de trouver et d'exprimer la verité du Nouveau Testament.
Je pose la capacité des temoins = a/b
Leur probité = c/d
L'authenticité des livres S = m/n
et leur integrité = r/s |
Si nous composons et multiplions ces elements les uns avec les autres nous trouverons pour la verité du Nouveau Testament

$$\frac{(ac)^8 \times mr}{(ac)^8 \times ms + (bd - ac)^8 \times ns}$$

ou bien en nombre posons: capacité = 18/19; probité = 4/5, l'authenticité des livres à peu pres 392/393 et l'integrité = 837/840 ainsi la verité sera à peu pres 237/238.

2°. Pour exprimer la divinité du Nouveau Testament par une formule algebraïque, en prenant
la probabilité deduite de la doctrine = i/k
la probabilité deduite des prophéties du Vieux Testament = f/g
la probabilité deduite des propheties de Jesus Christ = p/q
et la probabilité deduite de la tradition propagée = t/v,
on aura pour la probabilité de la divinité du Nouveau Testament:

$$\frac{(ac)^8\,(gipmrt + gimrt\,(q-p) + gpmrt\,(k-i) + gmrt\,(k-i)(g-p)}{(ac)^8\,(gipmrt + gimrt)(q-p) + gpmrt\,(k-i) + gmrt\,(k-i)(q-p) + (ms-mr) \times (g-f)}$$
$$(k-i)(u-t)(q-p) + (bd-ac)^8 \times (ms)(g-f)(k-i)(v-t)(q-p)$$

et en nombre, prenant i/k=3/4, f/g=2/3, p/q=1/2, et t/v=4/5, on aura la probabilité de la divinité de la revelation chretienne au contraire = 22797:1. |

Vous sentez bien, ma toute chère Diotime, que tout ce fatras d'algebre ne demande pas plus de mathematiques que Mimi et Mitri en avoient deja à Niethuis, et que sa base est destituée de tout sens commun.

Voila la philosophie de Bonnet le Sage etc. Il est heureux que la geometrie sainte et pure ne sauroit entrer dans des ames et des têtes si minces et si etroites, sans quoi je craindrois qu'ils ne vinssent à bout d'en abuser comme de l'algèbre. J'aimerois mieux donner cent couteaux à un enfant, que de l'algebre à un Genevois. Car au bout de compte cela fait du mal reël, et vous pouvez vous attendre, ma Diotime, que dans peu nous verrons l'algèbre modifier la morale même.

Notez qu'il m'a dit qu'il a soutenu sa thèse en publicq avec beaucoup de succes. Je lui ai dit qu'eux ils travailloient plus pour les Materialistes que les Materialistes eux même. Cela frappa un peu le theologien, mais il me dit qu'ils avoient leurs bornes. Je tachois de lui faire comprendre que ces bornes n'etoient que celles d'une imagination echauffée, dont les idées devenoient plus petites de jour en jour par leur espèce de travail, mais il ne me comprenoit pas. D'ailleurs il me paroit bon et il n'a pas cette arrogance inpudente de la plus part des theologiens de son païs. Comme il est fort religieux, je veux lui prouver encore, combien sa pauvre philosophie chocque sa religion, quoique je crains bien qu'une telle tête soit gâttée pour l'eternité.

> Je lui ai demandé pourquoi il mettoit la capacité des Apôtres à 18/19 et leur probité à 4/5 etc. Il me dit que cela se trouvoit detaillé dans un ouvrage qu'il se proposoit de publier. Si cela se fait par souscription vous pouvez compter que vous serez souscripte.

❧

Lettre 3.48 – 29 juin 1780

La Haye, ce jeudi 29 de juin 1780

Ma toute chère Diotime, votre marchand du vin de Rota et moi nous sommes malheureux à nous trouver. Hier il m'a manqué deux fois chez moi, et ce midi je l'ai manqué chez lui. Pourtant à la fin on se trouve. S'il lui est possible il m'enverra une lettre pour vous avant que je ferme celle ci, qui contiendra le prix du vin et la façon comment il vous parviendra.

J'ai bien reçu la lettre à Mad. Perrenot. Elle n'est pas ici, ainsi j'ai remis moi-même tout de suite les poësies à Mad. de la Fite. Je suis charmé qu'elles vous plaisent, ce qui la mettra plus encore au travail j'espère. Si vous avez à lui ecrire je vous prie de m'adresser vos lettres. Lorsqu'elle sera de retour je vous le marquerai, et alors vous pourriez lui les adresser directement. |

Χ*ιων* est encore ici. Je le vois souvent. Samedi il passe la journée chez moi, et je crois qu'il part lundi vêrs ses penates.

Mes respects à Ε*παμινωνδας* s'il vous plait. Ses amis d'ici ne l'oublient pas.

Adieu, ma toute chère Diotime, j'ai prodigieusement à ecrire, grace au ciel que ma main a encore quelque force. Tout le reste ne vaut rien et menace ruine. Je suis mis au lait, au chin china, et au beaume de Cannada, et mes medecins disent que cela me resuscitera. S'ils ont tort je dirai pis que pendre à ces Esclepiades. Adieu, ma toute chère Diotime, je benis vous et vos enfants du fond de mon ame. Adieu.

Σ*ωκρατης*

Le Prince part dimanche ou lundi pour Munster.

❧

Lettre 3.49 – 3 juillet 1780

Prince de Darmstadt

La Haye, ce 3 de juillet 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu hier au soir la vôtre dans l'ordre le plus parfait, et ce matin apres y avoir bien pensé, j'ai ecrit moi même à Lysis? en consequence de votre troisieme feuille. Je connois cet homme assez. J'ai des raisons pour ne presque rien changer au passage.

Hier au soir votre marchand du vin de Rota vint chez moi. Il vous a ecrit, et dans les mêmes occasions il vous ecrira encore, mais sans cela il ne le peut. Il vous supplie de lui donner aussi souvent des nouvelles de votre santé qu'il vous sera possible, et dit que cela lui sera de la plus grande utilité. En verité vous devez le faire, car je sçai combien cett homme vous aime, et quel est son zèle à

votre service. Il m'a dit que tout ira bien, et que vous serez contente. Si cela arrive, comme je le crois, je viendrai goûter votre precieux vin de Rota aussi tôt que ma santé le permettra bien.

Votre marchand trouva le beau Χιων et moi | au milieu d'une conversation très interessante. Χιων nous laissa une demie heure ensemble, et ensuite nous reprimes notre conversation. Je voudrois bien que vous eussiez été presente. J'aime Χιων plus que jamais, parceque je le connois mieux, et en verité il est parfaitement beau. Il vous a ecrit et je ne doute pas où sa lettre sera d'un style guindé, forcé, hors du naturel. Il ne viendra pas cette fois ci à Munster, ce qui ne m'etonne pas. Il va se morfondre chez lui, où sûrement il n'a pas son homogène. Peut être sera-t-il obligé de passer une partie de l'hyver à Paris, où il n'en trouvera guère plus. Son education lui a fait beaucoup de mal. Elle lui a donnée des prejugés de differentes espèces profondement imprimés. Il commence à sentir vivement la fausseté de plusieurs, mais c'est encore loin de les avoir deracinés. Cette affection desagreable de sentir faux ce qu'on n'a pas encore la force de jêter, donne naturellement une mefiance de soi même. Il est rare de trouver des compositions aussi riches que la sienne, incertaines sur leur propre valeur. | Pourtant Xenophon, etant jeune, fut dans le même cas. Je souhaite au plus-tôt possible à notre Χιων des circonstances qui contraignent ses forces à se deploier dans l'instant. Alors il fera quelque grande action naturellement et sans peine. Ce sera un moment d'etonnement pour lui. Ce sera le premier moment qu'il se sentira bien, et qu'il s'estimera ce qu'il vaut, et ce sera le premier moment qu'il sentira le bonheur, et apres je ne me mettrois plus en peine de lui: il sera dans son chemin.

J'ai été etonné de sa memoire et de l'attention qu'il donne aux choses. Voulez vous bien croire qu'il ne lui est echappé aucune phrase, aucun mot de tout ce que vous, lui et moi, nous avons dit dans ce petit salon de verdure aupres du tombeau de Maurice à Clèves, ou pendant le dernier souper à Nijmegue? Le fruit de ces discours et de ce souper est pourtant la destruction entiere de cet admirable philosofe que vous vous rappellez, qui sçavoit les premiers principes des choses. On en rougit maintenant.

Enfin Χιων part demain, à moins qu'une nouvelle que je viens d'apprendre dans l'instant, n'y mette obstacle. Il est decidé que la Cour va à Loo et part | au

commencement de la semaine prochaine. On embale deja le bagage. Ce voiage pourroit vous interesser peut-être, ma chère Diotime, à moins que vos maux ne vous causent des empêchements. Lorsque je pense à vos maladies, elles m'affligent au fond de l'ame, je vous conjure. Ma Diotime, soignez votre santé precieuse, et ne vous echaufféz pas trop le sang par des veilles et des meditations excessives. Je parle par propre interet. J'ai vu que je puis vivre en quelque façon loin de vous, mais pour vivre dans un monde où vous ne seriez pas, cela est inpossible. J'ai aussi mes besoins d'aimer.

Pour mes maux physiques, il me semble que de semaine en semaine je gagne en force, et la tête diminue mais ne s'evanouit pas. Pourtant mes medecins me promettent un entier retablissement.

L'Errata a été chez moi aujourd'hui, premierement pour que je dine chez elle mercredi avec la tête forte! Pourquoi n'est-elle pas venue plus tôt pour me fustiger! Secondement, pour se plaindre amèrement et la larme à l'oeuil du Prince de ce qu'il avoit deprimé horriblement l'ouvrage du Baro|mètre dans les pais etrangers, et de ce qu'on avoit contremandé deja 30 exemplaires chez Dethune. La dessus j'ai nié le premier fait. C'est le plus court. Pour le second, il est trop notoire, mais ensuite je lui ai parlé clair sur ce livre. Je lui dis que le desordre extrême dans la composition de ce livre, qui derivoit de ce qu'on s'etoit trop hâté, feroit pâlir le lecteur le plus determiné, et qu'il fremiroit de trouver au milieu de l'ouvrage une preface qui lui conseille de commencer par la fin; je lui dis que j'etois asseuré qu'elle avoit fait la même reflexion des le commencement de l'arrivée de l'auteur à La Haye, et qu'elle s'etoit trouvée dans le même cas que moi, sçavoir de n'avoir ôsé lui en parler, puisqu'il etoit trop tard pour y remedier. La larme à l'oeuil, elle l'avoua. Enfin je lui dis qu'il y avoient de certains passages etranges dans ce livre qu'elle auroit bien remarquée. La dessus elle se tût, et je lu dans un sourire très composé que ces etranges passages etoitent les | sacres motifs de son admiration pour l'ouvrage et de son amour pour l'auteur. Troisiemement elle me pria de lui accorder la liberté de m'envoier les epreuves de son edition de Lavater, et de la soulager un peu dans ses travaux, etant d'ailleurs fort occupée de l'impression du second volume de son ouvrage. J'avoue qu'alors j'ai pali et j'ai senti mon front se couvrir d'une sueur froide. Je lui ai dit je crois, Madame, bien de l'honneur, vous avez trop de bonté, où du galimathias

parut, et lorsqu'elle me vit dans cet horrible etat, elle eut la discretion de me quitter avec Henri et Lize.

Lysis s'amuse et s'instruit donc dans De Luc. Cela ne m'etonne pas beaucoup. Si j'avois eu le temps ce soir j'aurois lu 4 chapitres dans la Pentateuque, car si pour le goûter bien il faut être bête et imbecile. Je suis son homme aujourd'hui plus que jamais.

Le Prince m'avoit dit qu'il partiroit dimanche ou lundi, et c'est la cause de ce que je n'ai pu lui prier de se charger de quelque pacquet pour vous. | Hier aiant votre marchand chez moi, j'ai bien ris dans moi même de ce que le Prince avoit pris de la plaisanterie pour du serieux, car le marchand me dit qu'il ne pouvoit pas conçevoir comment vous parliez de millions dans l'affaire en question. Je compte que ce mal entendu tient à la même source.

Adieu, ma toute chère Diotime, mes respects au Prince et à Epaminondas. Toute ma devotion à Latone Apollon et Diane. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.50 – 6 juillet 1780

Coad. et Prince de Darmstadt
Ce jeudi 6 de juillet 1780

Ma toute chère Diotime, je compte qu'à l'heure que vous lirez celle ci vous serez deja instruite que la Republique se mèle de vos afaires essentiellement. Si vous ne l'etiez pas, je puis vous asseurer, entre nous, non sur des ouïs dire, mais sur ce que j'ai vu, ecrit, et signé moi meme. Hier au soir est partie pour L. une resolution secrete etc. Je souhaite qu'il se conduise bien, ou qu'il soit bien conduit et c'est une chose dont je vous supplie de m'instruire. Mardi passé, une heure apres que je vous avois depêché ma lettre, je venois dans mon ecole, où votre afaire arriva pour la premiere fois. Tout etoit pour le F. et pas une ame pour le {St.} J'avois une forte demangaison de vous ecrire, mais il n'etoit plus temps et j'avois des devoirs d'ailleurs qui m'empechoient. Je ne doute pas de la reussite de

votre afaire si elle se trouve encore dans l'etat que vous avez dit. Si j'avois à la manier je depenserois hardiment tout d'abord, ne fut ce qu'au pure pêrte en me fondant sur cette propriété de l'esprit commerçant, que lorsqu'il veut | quelque chose, et qu'il a perdu deja 150 sôls sans aucun succes, il aimera mieux encore depenser 150 au dela, pour obtenir ce qu'il desire, que de perdre 150 et être dupé.

Je compte que le Prince sera arrivé dimanche passé et qu'il sera reparti, lorsque vous reçevrez celle ci. Vogt a mal fait de partir sans me le faire dire. Il est vrai qu'il etoit bien pressé, mais cela auroit été une occasion rare pour vous ecrire plus en detail, quoique à la verité je n'aurois sçu rien vous dire qui put vous être d'une grande utilité pour le present.

L'incluse vous la comprendrez.

La Cour part jeudi. S.A.R. passera tout l'été à Loo, mais son epoux sera presque continuellement ici.

Hier j'ai diné chez l'Errata avec le Mystere et la tete forte. Je puis dire de celui ci, que sa physionomie, sa figure, son maintien, ses manieres et le ton de sa voix sont fort desagreables; avec cela il m'a dit qu'il etoit disciple favori et admirateur de Bonnet, et qu'il etoit franc fibrillaire, et avec cela je l'aurai samedi chez moi avec plaisir. | Il me paroit interessant, puisque je crois que je pourrois m'instruire aupres de lui au sujet de plusieurs articles de la belle philosophie genevoise. Quoique j'ai vu hier ce personnage bien brillant, je cours risque pourtant de le voir dimanche en huit, en collet et en chaire. Je veux être juste et je ne vous dis rien de lui que ce que j'en sçai, car je ne m'etonnerois pas si je lui trouvois samedi plus d'etoffe qu'il ne paroit.

Je ne vous ai pas envoié le beurre à cause de la chaleur, mais la semaine qui vient je vous l'enverrai avec autre chose.

Le courrier est arrivé, car j'ai reçu des lettres, mais helas! aucune de ma chere Diotime. Je me flatte que vous aurez ecrit à votre marchand de vin et que j'apprendrai demain de bonnes nouvelles de votre santé et de celle d'Epaminondas. Vous ne sçaurez jamais combien ces deux choses influent sur mon bonheur.

J'ai eu deux Suisses chez moi, jôlis garçons qui m'ont apporté une lettre de Lysis non pour moi, mais pour le Prince. Comme je compte que le Prince sera parti, et que d'ailleurs la lettre ne contiendra guere des nouvelles aiant 7 à 8 mois

d'antiquité, je la garde. Ce sera apparenment une recommandation et rien de plus. |

Une autre fois je vous parlerai du plan qui me regarde. Jusques ici je ne suis nullement determiné. Je voudrois voir auparavant avec un peu plus de certitude le train que prendra l'etat de ma santé. Il y a des temps qui me promettent un retablissement entier, et d'autres qui me disent le contraire. Apres, la decision sera l'affaire d'un moment.

Mad. Vogt part dans huit ou dix jour. Elle vous apprendra un trait de l'Envie qui est admirable et qui peint bien cette belle ame.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon ame embrasse la vôtre, baisez vos chèrs enfants pour moi. Adieu.

Σωκρατης

J'attend pour sûr, d'apprendre par un mot seulement si celle ci vous est parvenue saine et sauve.

❧

Lettre 3.51 – 10 juillet 1780

Coadj. en autre sur Le Prince Darmstad et St.

Ce lundi, le 10 de juillet 1780

Ma toute chere Diotime, j'ai bien reçu les vôtres du 4 et du 7 de ce mois, l'une par le courier, l'autre par la poste.

Je vous dirai prealablement que vos afaires ici sont dans un aussi bon etat que nos circonstances le puissent permettre.

Hier au soir votre marchand de vin a passé encore la soirée chez moi. Il me parut (soit dit entre nous) craindre que vous et Epaminondas vous doutiez un peu qu'il faisoit tous ses efforts pour vous servir; je lui ai asseuré que non, et je vous asseure qu'il fait et fera tout ce qu'il peut, car je sçai ce qu'il fait. Il me dit qu'on le pressoit de parler aux Autrichiens? et me demanda ce que j'en pensai. Il y a cinq semaines que je le lui avois conseillé, puisqu'alors cela parut être necessaire. A present je le lui ai deconseillé fortement, par deux raisons convainquantes: 1° On

peut être absolument sûr des A., puisque à present par bonheur tous leurs interets coincident | avec les nôtres, et ils feront le bien sans qu'on leur parle. 2° (mais ceci est entre nous) notre bon marchand avoit fait une petite faute par foiblesse, laquelle je vous jure fera encore plus de bien que de mal. Avant que de parler aux A., il en avoit demandé la permission, et vous devinez à qui. Vous jugez bien qu'elle ne fut pas accordée, mais cela donna assez de peur pour faire agir. Par consequent il valoit beaucoup mieux ne pas parler aux A., dont on est sûr, que de se brouiller avec ceux dont on a egalement besoin.

Demain se fera la proposition aux Etats de Hollande d'un surplus de 100 sôls au dela des 150. Si cela passe à L.H.P. le lendemain, ce qui est possible, cela viendra vite à mon ecôle et comme nos garçons sont les seuls qui peuvent prendre sur eux, je vous repond que cela sera depêché tout de suite. Ce qui me paroit être le plus grand et le seul mal dans l'affaire, en la regardant de ce côté ci, c'est la nouveauté de L. dans un tel jeu. On peut apprendre à un homme à tirer le meilleur parti possible de ce qu'il a bien apperçu, mais pour lui apprendre à bien apperçevoir, il faut être toujours à côté de lui. |

Pour votre voiage de Loo, vous pourriez y aller au mois d'août apres le jour critique. En 1778 vous y êtes arrivée le 10 et retournée à La Haye le 21 du même mois.

Mad. Vogt desire fort de vous voir et de voir Mitri, dont elle est toujours amoureuse. Je ne sçavois pas qu'elle iroit avec Mr. St. Connoissez vous Mr. St.? Je ne le connois pas, l'aiant peu vu, ma chère Diotime. Je ne vous ferois pas cette question, si vos conjonctures presentes ne vous obligeassent à ne pas risquer quelque confidence vis à vis d'un homme que vous ne connoissez pas parfaitement vous même. Je vous dirai franchement, que le Scholiaste ne m'en a pas dit du bien. J'ai dit au Scholiaste qu'il devoit en parler au Prince, mais il me repondit que c'etoit trop tard, et que d'ailleurs le Prince ne pouvoit s'en defaire. Il le soupçonna d'avoir des correspondances particulieres. Hier en le rencontrant dans la rue, il me lacha un mot qui me fit croire qu'il n'etoit pas orthodoxe dans les affaires de Munster. Je puis avoir tort, et il se peut que cette maudite impression que le Scholiaste m'avoit donné eut beaucoup de part dans mon jugement, car d'ailleurs il m'a paru un galant homme. Il faut que j'ajoute pourtant encore que Camper, qui ne le connoissoit pas de si près que le

Scholiaste qui | l'avoit beaucoup vu en Russie, en porta le même jugement que lui.

Ma toute chère Diotime, vous êtes trop juste pour que ce que je suis obligé de vous dire sur cet homme, lui fasse du tort dans votre esprit; mais vous êtes trop penetrante pour ne pas voir que cela demande du moins quelque grain de prudence de plus. Il y a deja bien du temps que j'ai entamé de loin une conversation à ce sujet avec le Prince, mais voiant que cela ne feroit pas un bon effet, et craignant d'être injuste envers un homme que je ne connoissois que sur les rapports d'un homme honnête à la verité mais sujet à la passion, à la colère etc., je ne l'ai pas poussé plus loin.

L'ordinaire prochain je vous enverrai une copie de votre liste, et je garderai l'original. Vous verrez que tous les articles me regardent, et qu'il n'y en a pas deux que le commissionaire de Mr. Zumkley pourroit executer. Sans ma maladie vous n'auriez pas eu sujet à vous plaindre.

Je suis faché que les lettres de Χιων et de Woldemar soient en allemand. La premiere sur tout m'interesseroit beaucoup. Χιων ne pêche pas par le sentiment vis à vis de vous, mais il est indecis comment il doit s'exprimer. Il connoit parfaitement votre ame, mais peu votre esprit. Je le | connois maintenant, et je le trouve aussi beau qu'il nous le parut des le premier instant. Je voudrois pouvoir être avec lui dans sa patrie pour quelques mois, car il me paroit qu'il n'y a la personne qui peut l'aider à dechirer les haillons dans lesquels l'education la plus absurde a entortillée une ame excellenment bien composée.

Je vous envoie ici une lettre que je vien de reçevoir de Mad. Perrenot pendant son voiage. Je crois que vous verrez dans son style plus de pellucidité ou de transparence que dans celui de Χιων: on voit mieux l'ame nue à travers. Pourtant je vous jure que l'ame de Χιων est aussi belle. N.B. Le mari de la Perrenot fut autrefois drossart de Cuylenburg etc. Vous me renverrez sa lettre s'il vous plait.

Je vous envoie encore une relation instructive au sujet de la tête forte, où vous trouverez beaucoup à apprendre. Cette pièce dans le besoin pourroit servir de Catechisme pour vos enfants peut-être.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai pas le temps de vous parler de ma santé, de mon etat, de mes projets. Adieu, je vous adore du fond de mon

ame; embrassez Mimi et Mitri pour moi, et faites agreër mes vrais respects au Grand Homme.

Je vous supplie de me marquer, ne fut ce que par trois mots, si vous avez reçue celle ci intacte.

❧

Lettre 3.52 – 13 juillet 1780

Coadj. jugement de la physionomique de Lavater

Ce 13 de juillet 1780

Ma toute chere Diotime, vos afaires ici vont aussi bien qu'il est porssible. Ce que je vous ai dit que devoit arrivér mardi passé, est arrivé avec succes. Pour la realité de cela, je compte que cela pourra tarder encore 6 ou 8 jours. Ce matin j'ai passé une demie heure chez votre marchand de vin. Il est parfaitement content, et dit que tout ce qu'il y avoit à faire ici est fait. Il n'est plus question que de diriger ceux qui en ont besoin, et c'est l'afaire de vous et de Epaminondas. Au moins est il seur que la docilité parfaite est et sera recommandée de la façon la plus forte. Le marchand compte de vous ecrire demain ou apres demain, puisqu'alors il aura l'occasion de vous parler clair.

Il est sept heures deja, et le Prince n'est pas arrivé. Il est attendu ici avec beaucoup d'inpatience. Il est question à cette heure de regler les instructions des messieurs qui doivent partir, et auparavant on doit lui parler. |

Je ne sçai pas encore quand Mad. Vogt partira avec celui dont je vous ai parlé. Je ne me repens pas de la façon dont je vous en ai ecrit. J'aime mieux cent mille fois de rougir apres si vous le voulez de mon tort, si je l'ai, que de ne pas vous avertir de toutes mes idées dans un cas pareil. Il m'a dit l'autre jour qu'il desiroit ardenment de vous voir. Vous jugez qu'un tel desir n'a pas lieu de me surprendre, mais qu'on veut remplir ce desir justement dans ces moments critiques, tandis que cela ne paroit pas être le temps qu'il jouit du plus de loisir, c'est ce qui a reveillé mon attention.

J'ai reçu enfin vos comptes de Messrs van Coevorden de Zwol, et j'ai été très edifié de voir que les fraix, la provision, les ports et les droits de tous vos caisses et ballots depuis que vous êtes etablie à Munster jusqu'à cette heure, ne montent qu'à *f* 69-7-8; si cela avoit été le double et plus, je n'en aurois pas été etonné. Vous me donnerez la dessus vos ordres s'il vous plait. Ils sont mis à la charge du Prince.

Voila 10 heures passée sans que le Prince soit arrivé et sans que j'ai reçu de vos nouvelles. Cela m'inquiètte extrêmement, et me fait de la peine. Le Prince d'Orange part demain pour | Breda. Il y a apparence qu'il auroit bien voulu parler au Prince avant son depart. Le Prince d'Orange revient dans peu de jours peut-être.

L'equivalant de ce que vous sçavez se trouve dans plusieurs gazettes hollandoises.

L'autre jour Errata me fit appeler. Elle me detailla l'etat de ses affaires avec Lavater. Asseurement je plains cette pauvre femme. Elle s'est là enbarquée avec un homme qui soit par bêtise soit autrement lui causera des fraix, des desagrements et des peines sous lesquels elle succomberoit. Je lui ai donné de bon conseils, et peut-être encore à temps. Pourtant l'obligation de traduire reste, et à ce sujet elle me pria de la façon la plus pitojable de revoir sa traduction, où elle travaille au moins huit heures par jour à la sueur de son front. A cette proposition les cheveux se dressèrent sur ma tête. Je ne lui ai rien promis, mais pourtant il faut être un peu chretien dans ce monde. Si je passe par la, c'est à dire si mon sort est de depenser de l'attention sur le livre le plus solidement fol que je connoisse, je compte que j'aurai une absolution pleniere de tous mes pêchés passés, presents et futurs. |

Ma toute chère Diotime, je m'en vais me coucher. Il fait târd et d'ailleurs je voudrois bien ratrapper mon songe de la nuit precedente. Je me vis transporter dans les temps du siège de Troye. Je n'avois jamais eu d'idée auparavant de la façon de vivre et de penser des gens d'alors. Je vivois, je sentois et je pensois comme eux, et je trouvois toute ma composition changée. Pourtant j'etois tout à mon aise, et je valois mieux il me semble que les gens du dixhuitieme siècle.

Adieu, ma toute chère Diotime, avant que je m'enbarque pour Troye, agreez mes devotions à Latone Diane et Apollon. Adieu.

Σωκρατης

Vendredi 14

Ma chère Diotime, je vien de reçevoir la vôtre, qui me fait bien de la peine comme vous jugez. Que n'ait-on pas pris Van der Borch on l'a proposé, et on ne l'a refusé que sous pretexte de ne pas ôser emplojer quelqu'un qui etoit emploié à la Cour. Que mon feu ami n'est-il plus dans ce monde! J'ai bien craint que le pauvre viellard et L. feroient des fautes. Le marchand qui me fit tant d'eloge du premier change d'avis à cette heure sur son compte. Pourtant je crois qu'à l'heure que je vous parle L. aura reçu des instructions positives qui le soumettent entierement aux agents P. et à Epaminondas.

Je vous supplie de ne pas manquer à m'ecrire tous les jours de poste, ne fut ce que trois ligne, afin que je sache le sort de mes lettres. Adieu, mon amie.

> Je ne penserai pas à l'impression du Simon avant le 16 d'aoûst.
> Pour mon afaire je ne suis pas decidé encore, mais il faudra bien le faire dans peu.
> La tête forte me conseille de quitter le style du dialogue, qui jette dans des langueurs qui lui deplaisent. Je voudrois que vous le vissiez. C'est bien une production de son païs, mais De Luc est plus grand homme encore.

❧

Lettre 3.53 – 17 juillet 1780

{Cuper} ontslag Lavater

Lundi, 17 de juillet 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai parlé à votre marchand de vin et à Prince?. Comme le premier vous ecrit ce soir et le second demain, je n'ai rien à vous dire par rapport à vos vins. Seulement je serois charmé d'apprendre que puisqu'on a de quoi, on depensa tout de suite.

Ma toute chère Diotime, j'ai parlé à Mad. Vogt qui m'a mis un fardeau sur le coeur dont il faut que je me decharge. Votre Mr. Frederik a chargé Mr. Vogt d'implorer le secours de son epouse, pour qu'elle me prie d'emplojer la part que

je pourrois avoir dans vos bonnes grâces, pour obtenir de vous la permission de serrer dûement et legitimement un noeud, qui paroit avoir été formé avant la fondation de ce monde.

Ma chère Diotime, je suis professeur en amour. J'ai etudié le tendre amour, sa nature, ses effets, ses douceurs et ses peines. Aiez pitié, je vous supplie, aiez pitié, ne mettez plus d'obstacle entre deux attractions reciproques, qui derivent si visiblement de la nature des choses. Songez que ce sont deux vertus qui s'accouplent, l'une jeune, l'autre vielle. Et si je parle selon la chair, | Mad. Vogt m'a demontré de la façon la plus convainquante, que jamais, du tout jamais, ce doux hymen ne sçauroit produire des fruits nuisibles à la societé. Il est vrai que si je continue à raisonner selon la chair, une ombre, avec le temps, d'inconstance ou d'infidelité, dans le tendre Frederic, ne me paroitroit pas de l'inpossibilité la plus absurde, mais ce qui me reconforte, ce sont d'un côté les mûres, les musculeuses et robustes charmes de la sage Liebenau, qui a vue naitre et mourir des generations entieres, et de l'autre, la consideration qu'il s'agit ici d'une afaire d'ame à ame, où la chair s'evanouit dans l'equation, suivant notre propre philosofie sublime. Ainsi, ma chère Diotime, aiez pitié, et pêsez vos propres sensations, lorsque vous sçaurez qu'il exista des jouissances dans votre maison, qui ne seroient des pêchés horribles que par votre cruautés, et qu'on y goûte des plaisirs, à tout instant en conflict avec des consciences aussi gentilles que celles pour lesquelles j'implore votre misericorde.

Errata vient de me quitter, m'aiant remerciée d'une lettre que je lui ai ecrite pour l'envoier à | Lavater. Je me flatte qu'elle la delivrera de mille desagrements, où cette pauvre femme s'etoit deja embarquée. J'ai lu une partie de sa traduction du livre de la physiognomie, que je trouvve parfaitement bonne. Elle se met à vos pieds avec ses enfants.

Salgas est ici; il va partir pour l'Angleterre, et je compte que Marthe va avec.

Pour mon affaire, ma chère Diotime, vous jugez bien que c'est une queue inprevue de mes travaux de l'année passée, et que j'avois abandonnés. Jusqu'ici je ne suis point determiné, mais le temps approche que je dois le faire, et il y a apparence que je me determinerai au moins à permettre que ceux qui m'en sollicitent essaient de vaincre les difficultés dont ils se promettent de venir à bout. S'ils reussissent je ne perd rien et je gagne de la liberté. Peut-on en abuser,

peut elle être à charge avec un peu de philosofie? Avec beaucoup sûrement pas, mais enfin je ne suis pas decidé encore jusqu'à ce moment ci.

Le Prince m'a dit que vous aviez deja commencée tout de bon à corriger mon pauvre Simon. Lorsque vous l'aurez achevé, je vous prie de me l'envoier tout de suite. Le vin, je l'attend avec quelqu'inpatience. |

Dans mes deux precedentes je vous ai donné quelqu'avertissement au sujet d'un homme que vous verrez dans peu. L'autre jour je trouvai l'occasion d'en parler au Prince. Je lui dis tout ce que je vous ai ecrit. Il me dit qu'à la verité il ne le connoissoit pas beaucoup; que cet homme dependoit en quelque sorte de lui; qu'il ne falloit pas faire fond sur ce que disoit le Scholiaste, qui etoit très passionné et rarement inpartial, et qui se determinoit souvent sur les plus petites apparences, que d'ailleurs je devois sçavoir que Mr. S. etoit sujet à la plus noire melancolie, et qu'il avoit eu deux fois le malheur d'avoir la tête troublée à un degré extrême. Cette derniere anecdote a changé entierement mes idées à son sujet. Il me semble à cette heure que je comprend cet homme parfaitement, et que le Scholiaste aura pu être injuste et moi par lui. Malgré tout cela il est si sain d'exercer la prudence.

Adieu, ma toute chère amie, mes respects au Grand Homme, auquel je pense plus souvent que vous ne sçauriez croire. Je sçai ce que je sentirois si ma patrie se trouva dans une crise pareille à celle où se trouve la sienne. Adieu, embrassez votre Apollon et Diane pour moi.

Σωκρατης

Renvoiez moi, je vous prie, la lettre de Mad. Perrenot.
Le Greffier a felicité Lysis sur son futur mariage, mais il repond qu'avec le temps il pourroit penser à cela, mais que jusqu'ici il n'y avoit rien.
Est-il vrai que la France a declarée qu'elle ne s'opposeroit pas à l'Autriche et que la Reine en a felicité le ministre de Vienne?

❧

Lettre 3.54 – 20 juillet 1780

beurre

Ce 20 de juillet 1780

Ma toute chère Diotime. J'avois compté de vous envoier hier un petit tonneau de beurre, mais la chaleur epouvantable qu'il a fait m'en a empêché. J'en ai pour vous dans ma cave, et si le temps le permet je vous enverrai un ou deux petits tonneaux la semaine qui vient. Je vous enverrai peut-être avant ou en meme temps l'Optique de Smith du pere Pezenas, les Aristées etc. Mr. St. part mercredi ou jeudi prochain avec Mad. Vogt. Je suis encore indecis si je leur donnerai une montre avec que vous m'avez commandée. On ne me vint donner de la votre que 11 à 12 ducats, et en donnant un peu plus avec, je pourrois avoir une charmante montre d'or à double boïte et d'un nouveau goût. Ce n'est pas de ces collifichets de France ou de Genève, mais ouvrage anglois comme il faut. Vous le destinez à ce joli garçon officier que j'ai vu, en present; par consequent cela doit être d'ôr, mais je me rappelle que dans le temps que je faisois le metier d'ingenieur, j'aurois 20 fois mieux aimé une montre d'argent à secondes et à arret, que 6 montres d'ôr sans secondes. | J'en puis avoir une parfaitement bonne et à beaucoup meilleur marché, ouvrage anglois. Comme je ne puis pas avoir de reponse avant jeudi, faisons cet accord. Si je me determine à vous envoier la montre d'or par Mr. St. gardez la si elle vous convient, si non, renvoiez la moi, je la garderai et je vous enverrai celle en argent. Vous direz que cela n'est pas trop precis, mais je voudrois avoir quelques ducats de plus de votre montre, quoiqu'elle n'a d'autre vertu que d'être en ôr. Je me revise. Je vous enverrai la montre d'or par Mad. Vogt. Elle est à mon avis d'un goût charmant pour un homme, elle est à double boïte d'or, et puis encore un surtout très prôpre; d'ailleurs elle est solide et peut durer, et c'est l'attribut le plus essentiel de tout cadeau qui doit venir de la main de Diotime.

Ma chère Diotime, je ne puis pas vous dire beaucoup de nouvelles par rapport à vos vins. Je souhaite d'en apprendre tantôt de vous meme.

Pourtant il faut que je vous dise une anecdote que j'ai appris ce matin et que je tiens de bonne part, c'est que feu mon ami de Sorgvliet qui etoit personnellement lié avec feu l'Empereur françois et fort dans les bonnes grâces de Therèse,

avoit dit sçavoir de science certaine que l'Empereur et son epouse s'etoient promis sous serment qu'ils ne permettroient jamais | qu'aucun de leurs enfants se fit ecclesiastique, puisque cela n'avoit jamais bien reussi.

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre, et ce qu'elle me dit de votre santé m'afflige. Je ne doute pas que vous ne vous fatiguez trop et beaucoup trop l'esprit et par consequent le corps, par la contemplation, et pour la modification des circonstances indeterminées qui vous entourrent. Vouloir que cela ne soit pas, c'est vouloir l'impossible, car une ame elevée et sensible egalement doit agir et sentir de toute necessité par sa propre nature, et bien loin que tout cela soit un mal pour l'ame. C'est son bien, c'est sa vie, c'est son essence, son devoir. Le seul mal, le seul inconvenient, la seule raison pour quoi cela puisse être trop, c'est que l'ame use par la tête le seul instrument dont elle peut se servir dans sa condition presente; et lorsque je vois la medecine se donner les airs de vouloir guerir ces maux, elle paroit orgueuilleuse, vaine, et faisant trop le charlatan, tandis que je suis parfaitement convaincu que l'ame elle même seule peut prevenir ces maux absolument, en s'accoutumant à se donner du relâche pendant une heure ou une demie heure par jour, c'est à dire en se detachant totalement des circonstances qui l'en|tourent, non en les perdant de vue (car cela est inpossible et ne vaudroit rien), mais en les voiant d'en haut, et dans leurs relations avec les êtres qui durent eternellement. Le resultat de cette manoeuvre sera que le repos, le contentement parfait, le rire même s'empareront de l'ame, et la demie heure ecoulée, toutes les facultés intellectuelle seront fraiches, les fibres du cerveau auront repris toute leur elasticité et le corps s'en ressentira tout de suite. Voila une medecine seure, certaine, facile et unique pour les maux qui resultent des fatigues de l'esprit et d'une sensibilité morale trop forte et non interrompue. Pour les maux qui derivent d'une constitution defectueuse du corps, je les soumets avec respect à Æsculape, mais on se trompe souvent sur les sources des maux. Ceux qui dans les maux dont je parle s'efforcent à mettre des idées d'une autre nature à la place de celles qui les occupent et les fatiguent trop, font ce qu'il y a de pis à faire.

Pour ma santé, ma chère Diotime, elle n'est pas retablie. J'avois quitté depuis 3 jours le quin quina, mais je vais la reprendre, pourtant je me porte

incomparablement mieux que je ne fis il y a cinq semaines, et ainsi je me retablirai pourtant.

J'ai été chez Mad. Charles pour la premiere fois de cette année. Elle se portoit bien et fut bien aise de me voir. Tavel se met à vos pieds, mais se porte mal.

Adieu, ma toute chere Diotime, Apollon et Diane!

Σωκρατης

❧

Lettre 3.55 – 23 & 24 juillet 1780

Dimanche 23 de juillet 1780 à 11 heures

Ma toute chère Diotime, je vous ecris quand je le puis. Hier je rencontrai votre marchand de vin, qui se trouva dans des peines extraordinaires de n'avoir point de vos nouvelles, tandis que vous m'aviez ecrit qu'il en auroit. Il vient de passer la soirée chez moi. Il en avoit non pas de vous mais d'autres, et etoit assez content. Il en souhaitoit encore ce soir dans mon pacquet, mais en vain.

Je vois que l'affaire est encore dans sa crise. On a interdit avant hier aux gazettiers de cette province d'en parler de quelle façon que ce soit. Si elle reussit comme je le crois et comme je pressent, l'histoire en sera curieuse, puisqu'elle a été herissée de difficultés. Si vous et Epaminondas vous parvenez à diriger notre homme la bas tellement qu'il ne commette plus de fautes, je vous croirai des saints et je ne douterai plus de miracles.

Ma toute chère Diotime, je vous suis très obligé des conseils que vous me donnez dans mon affaire. Il y a plusieurs de vos raisonnements que j'avois fait de même, | et qui par cette harmonie gagnent prodigieusement en autorité. Lorsque je vous ai dit que le plan proposé etoit une queue inprevue de mes travaux precedents, ce n'etoit que pour vous faire sentir encore la fermeté de ma resolution prise à suivre le plan de Lavigny. Vous et moi, nous sçavons à quel degréz ç'auroit été conforme à la sagesse, et je pourrois vous dire la dessus encore un jour des choses que vous etonneroient. Enfin, c'est une providence qui nous a sauvés.

Ma chère Diotime, je vous jure que vous n'entriez pas autrement dans le plan dont il s'agit à cette heure, que par le plaisir que j'aurois de vous voir une fois par an de plus, et au temps qui nous conviendroit le mieux. Pour des vues ulterieures elles seroient inpossibles à executer, ce que l'affaire de Lavigny n'etoit pas.

Vous ne sçauriez croire combien on me sollicite et persecute. Si j'etois au Conseil comme j'y ai été 10 ans avec deux hommes sans contredit de la premiere classe, le feu Grand Tresaurier et son frère qui etoit mon collegue, avec lesquels j'etois lié par une amitié intime et parfaite qui ne s'est jamais dementie, je ne penserois pas à quitter. Mais à present, quoique je m'ai à me plaindre de personne, | et que tous, sans exception, voudroient me faire du plaisir, les afaires n'y vont pas comme alors, et vous sçavez que lorsqu'on a vu et bien senti le beau, le mediocre et le mauvais sont insupportables. D'ailleurs, ma santé paroit bien se remettre, mais elle est chancellante encore, et il se pourroit qu'un jour je souhaitasse de quitter, que je ne trouverois pas une occasion aussi avantageuse. Dans peu je suis obligé de donner une reponse cathegorique, et je ferai de mon mieux pour que ma difficulté naturelle à refuser ce qu'on me demande avec trop d'instance, influe le moins que possible sur ma decision. Si l'affaire s'execute, et qu'il m'arrive encore quelque chose dans un an ou un an et demi, vous pourriez me voir à coup seur au sommet de l'Ætna composer quelqu'ecrit après avoir puisé dans la sublimité du lieu, des expressions analogues aux objets que j'entreprendrai de traiter, et puis, rassassié de la surface du globe, j'ira voir le fond du gouffre de près.

Lundi 24 de juillet 1780

Ce matin j'ai vu Mad. Larrey qui part demain pour Loo. Elle vous salue. Au nom de Dieu ditez moi quelque chose de l'epoux. Vous êtes sûrement en correspondance avec lui. Ce qu'on m'a dit de lui me feroit beaucoup de peine si c'etoit vrai. On m'a dit qu'il est universellement detes|té à la Cour, et qu'il n'y a que S.A.R. qui le protège encore. Il a pretendu haut à la main d'avoir le pas devant tous les chambellans. Il a eu bien des affaires à ce sujet et il n'y a eu que Van der Burg qui lui a cédé de bonne grâce. Seroit-il possibler que cet homme auroit fait une telle sottise dans la situation où il se trouva? Si cela est, cela devra

faire bien du chagrin à la Princesse et on pourra croire comment il est avec l'autre Euler, s'entend.

Ce midi je manquai le Prince ce qui me fit plaisir, car hier et avant hier il etoit incommodé et n'avoit pas sorti. Je profitai de son absence pour passer une heure seul avec Mr. St. pour la premiere fois de ma vie. Je ne me repens pas d'être la cause que vous ne l'aiez pas dans les circonstances presentes, puisqu'asseurement il ne vous auroit pas seulement ennuyé, mais beaucoup incommodé. Mais je l'ai mal jugé. C'est un homme tres mediocre. Peut-être l'a-t-il été toujours, mais certainement il a des restes des maux dont je vous ai parlé, ou plus tôt il les a toujours dans sa constitution, quoiqu'ils ne se manifestent que de temps en temps; c'est dommage, car il paroit être fort bon d'ailleurs. |

❧

Lettre 3.56 – 27 & 30 juillet 1780

politique, Aristote

Ce jeudi 27 de juillet 1780

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre du 25. Il m'est inpossible d'aller ce soir chez le Prince ou le marchand. Peut-être l'un ou l'autre passera chez moi encore. Je suis infiniment curieux de vos nouvelles, mais je les crains. Celles que l'Etat a reçu ne sont pas favorables.

Nonobstant ce qu'on avoit defendu aux gazettiers, il s'est trouvé hier dans celle de la Nordhollande « que tous les voix qui avoit été pour l'Autriche restoient fermes et qu'il seroit infailliblement elu, d'autant plus que le Roi de Prusse avoit fait declarer qu'il ne s'y opposeroit pas, quoique ce dernier article demande une confirmation ». Ceci etoit ecrit de Munster. Si c'est encore un trait de la politique de l'ennemi j'en augurerois bien, puisque ce seroit une marque qu'ils auroient besoin de ces petitesses.

A Amsterdam il s'est fait un changement singulier par rapport à la flôtte. Lorsqu'on a demandé les trois hommes des marchands on n'a eu rien non seulement, mais les marchands eux même ne pourvoit avoir du monde, et depuis qu'on a demandé un matelot routiné, un soldat, et un garçon, la presse est si

prodigieuse, que les maisons proche de l'admirauté sont tous les jours remplies de monde pour | voir la foule qui se presente pour s'engager sur la flotte. Si cela prend le même tour à Rotterdam et en Frise, on croit que les 52 vaisseaux du moins seront bien-tôt equipé.

On asseure qu'il y a des vaisseaux dans la flôtte royale d'Angleterre où on est obligé de donner les ordres en hollandois, ce qui me paroit un inconvenient horrible dans une action de mer, à moins que ce ne soient des Hollandois qui commandent. Par nos derniers avis de Londres la Cour paroit s'adoucir beaucoup à notre egard, quoique l'aspect de leurs affaires en Europe, et meme en Amerique, devient de jour en jour plus favorable.

Je vous supplie, ma chère Diotime, lorsque vous m'ecrivez, de me dire en trois mots seulement si vous gagnez, si vos affaires sont desesperées, or si vous vous flattez encore avec quelque fondement, sans quoi je languis ordinairement 14 à 15 heures, car eux ils ne sont pas si pressés à me communiquer leurs nouvelles que moi à leur dire ce que je sçai.

J'ai encore dû remettre à vous envoier votre beurre à cause de la chaleur. Aussi tôt que le temps se remet je vous enverrai deux petits tonneaux avec des livres. Pour la montre je vous l'enverrai samedi ou dimanche au plus tard par la voie d'Amsterdam, que je crois | la plus seure et la plus courte. Pourtant, si Mad. Vogt part mardi comme son mari m'a dit, je l'en chargerai car ce moien sera encore plus court et plus seur.

J'ai ici un Comte de Sarsfield. Il est François mais de famille irlandoise, jacobite. Il ne ressemble à rien moins qu'à un François. Il a soixante ans passé. Il a beaucoup vu, beaucoup appris, et beaucoup reflechi. Il paroit s'affectionner à moi et je crois que nous nous conviendrons. Il va examiner toutes nos provinces et apres je compte qu'il passera ici tout l'hyver.

Adieu, ma toute chère Diotime, je suis honnêttement occupé maintenant et je sens que toute occupation n'est pas egalement agreable. User sa tête pour reparer les fautes des autres qu'on leur a predit vingt fois, c'est un metier plus chretien que doux. Adieu, ma chère amie, embrassez vos admirables enfants pour moi, et veuillez offrir mes voeux et mes respects au Grand Homme.

Σωκρατης

> Pourriez vous croire, ma chère Diotime, qu'il n'y que six jours que j'ai lu pour la premiere fois de ma vie les vêrs qui nous restent d'Aristote. C'est un petit hymne sur la mort d'un roi d'Atarne, son parent et son ami. Ces vêrs sont tellement de lui, qu'on l'auroit mis à mort | à cause de ses vêrs, s'il n'avoit pris la fuite. On l'accusa de blasphème et d'Atheïsme, puisqu'on disoit que cet hymne etoit un Paan, c'est à dire un psaume comme on en faisoit à l'honneur des Dieux. Les Anciens ont eu très grande raison de le mettre au dessus de Pindare. Son vôl est tout aussi hardi, mais il a beaucoup plus du naturel, de la simplicité et de l'elegance. Quel homme que cet Aristote! Digne elève de l'ecole de Socrate et de Platon, où la grande philosophie et la grande poësie se confondent, se fortifient, se decorent et s'anoblissent mutuellement. |

A dix heures le soir. (30 juillet 1780)

Je viens de faire une petite promenade pour ma santé. J'ai rencontré le Prince qui se portoit parfaitement bien. Il m'a dit vos nouvelles de hier. Ma toute chère amie, si cela vous affecte à proportion que cela m'a affecté, je vous plains du fond de mon coeur. La seule esperance qui me reste, c'est d'un côté un pressentiment vague dont j'ignore la cause, et de l'autre la reflexion que celui qui n'a aucun sentiment de la liberté et du bonheur de sa patrie, se peut vendre et revendre avec facilité! Mais le Prince me dit que c'est absolument desesperé!

Je veux du mal à Aristée de n'avoir pas dit positivement qu'il est vrai que Dieu se mèle de l'homme ou de l'individu, mais qu'il est de toute fausseté et de toute absurdité qu'il se mèle des affaires des hommes.

J'ai reçu une lettre de Camper. Je vous l'envoie. J'avois envie de faire quelques remarques la dessus et de vous ecrire d'autres choses insignifiantes, mais je ne le puis. Il faut que j'efface de mon ame le noir que le Prince y a versé par sa nouvelle avant que de me coucher. Adieu, ma toute chere et unique amie, ma veneration au Grand Homme. Mad. Perrenot vient d'arriver. S'il est besoin, vous pouvez hardiment adresser la vos lettres qui me parviendront sans faute. L'addresse: Madame Perrenot, née Mollerus, au Petit Vivier à La Haye.

Renvoiez moi la lettre de Camper et qu'il ne sache pas que vous l'aiez vue à cause de Muzel.

❧

Lettre 3.57 – 31 juillet 1780

Genese des peuples de Java
Ce lundi 31 de juillet 1780

Ma toute chère Diotime, vos dernieres lettres à la verité ne sont pas excessivement longues, et la derniere a cela de particulier qu'elle parle d'une longue qui a existée, mais qui n'a pas été depechée parceque son contenu n'etoit pas vrai. Jamais la celèbre Sphynx n'a proposée d'enigme plus cruel à ceux qu'elle se flattoit de devôrer. Je souhaite une explication, car Davus sum non Oedipus. Pourtant, ma chère Diotime, ne vous imaginez pas que je me plaigne de la mignature de vos lettres. J'aime cent fois mieux me contenter de trois mots de votre main que de derober l'acte d'un moment à la grande affaire qui m'occupe au dela de ce que vous pourriez croire.

Vendredi matin en venant à mon ecole, je vis avec plaisir les six premiers assignations avec les noms dont j'aurois pu conclure quelque chose, si je ne vous avois pas laissé l'almanac dont Monsieur de Gaul m'avoit fait le cadeau.

Hier votre marchand de vin a passé toute la soirée chez moi. Il m'a montré | votre lettre. Je lui ai dit que j'etois etonné de ce que la premiere lettre de credit n'etoit pas encore absorbée. Il me dit qu'il ne sçavoit pas si on pourroit faire encore quelque chose par ce moien. Je lui ai detaillé exactement le temps qu'il faut pour faire naitre une lettre de credit, et j'ai ajouté que puisqu'on pourroit en avoir besoin encore, il devoit absolument effectuer qu'avant le depart du Prince pour L., ce qui sera vendredi ou samedi, tout ce que les resolutions ont decernées pour cette affaire fut reduit en lettre de credit, sans quoi il seroit possible qu'on se trouva dans de grands embarras. Il m'a dit qu'il feroit de son mieux.

Il n'y a point de nouvelles interessantes à vous mander d'ici. Je plains nos pauvres ambassadeurs avec leur instruction. Il est dur d'être obligé de debuter

par dire une sottise, car la demande de la guarantie de nos possessions dans les Indes m'y en paroit une parfaitement conditionnée.

Je viens de reçevoir encore une lettre de Camper. Il est retabli. Il a été fort mal à Leeuwaerde et ne s'est sauvé que par une terrible | saignée qu'il n'aime pas d'ailleurs. A present il doit être à Loo.

Je vous envoie aujourd'hui par le chariot de poste la montre toute seule, sans lettre et sans rien. Vous trouverez les livres etc. dans le ballot du beurre que j'espère de vous depêcher jeudi qui vient, si le temps est un peu favorable. J'ai donné de la montre *f* 85 avec la vôtre. Si elle ne vous agrée pas, vous n'aurez qu'à me la remettre dans l'occasion. Si elle vous agrée je felicite votre jôli officier, car elle est bonne et gentille.

Mon Comte de Sarfield dont je vous ai parlé est parti pour un mois, ce qui me fait de la peine. Je m'amuse beaucoup avec lui, c'est un homme très sensé qui a beaucoup vu et beaucoup reflechi dans sa vie. Il veut absolument que je passe trois mois chez lui en France. Pour executer cela il faudroit au moins que ma santé fut meilleure. Ma debilité me revient avec des douleurs qui rendent quelques fois mon existence digne de la philosophie. J'avois quitté le chin china, et j'avois mal fait. Je la reprens. Ma toux m'incommode fort peu et est presque toute passée.

Demain je passe la journée seul avec Mad. Perrenot car elle est veuve ce jour. C'est le seul endroit actuellement à La Haye où j'aime mieux être que chez moi. C'est la nature dans toute sa sim|plicité, et à cet egard je doute que vous aiez jamais vue quelqu'ame de pareil. Lorsque je la vis avec son mari, je ne sçai qui des deux j'estime le plus.

Voulez-vous bien croire, ma toute chère Diotime, que je puis compter à present trois fois la semaine sur une visite de l'Errata. En partie c'est la reconnoissance qui l'amène, car effectivement je crois l'avoir sauvée de plusieurs desagrements dont vous n'avez pas d'idée. Je tache de lui apprendre autant que je puis ce que c'est que bonté d'ame. Mais que j'en vienne parfaitement à bout, c'est ce dont vous doutez aussi bien que moi. Elle me porta hier une lettre de Lavater, dont ma vanité auroit pu être contente si j'avois une autre opinion de l'homme que celle que j'en ai, mais je crains qu'il ne change de gâmme lorsqu'il aura lu ma lettre à l'Errata au sujet de leurs affaires.

Je crois que Hogendorp vous a envoié le I volume des Memoires de l'Academie de Batavia. Ce livre, mal ecrit jusqu'ici, sera infiniment curieux à plusieurs egards. On rassemble tous les ecrits des Indiens qui sont sous la domination hollandoise, et on les fait traduire par les translateurs jurés chez chaque nation. Ici on donne le premier livre d'une Genese de Java, qui commence comme la nôtre par Adam. Il y a aussi un deluge, mais pour le reste elle ne ressemble rien à la nôtre. Il y a des plattitudes affreuses qui mettent l'ancien peuple de Java au dessous des Israëlites. Il n'y a pas l'ombre de ce sublime grossier des Orientaux. Le merveilleux y est du plus mauvais goût, et avec tant cela je languis d'en voir la suite.

Adieu, ma toute chère Diotime, je prie Dieu pour vous et pour vos enfants. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.58 – 3 & 4 août 1780

politiek, liefde voor Diotime

Ce jeudi, le 3 d'aoust 1780

Ma toute chère Diotime, ce n'est que hier que votre montre est partie toute seule. Quand elle vous parviendra, je l'ignore, mais je vous prie de m'en informer tout d'abord.

Les peu de nouvelles qu'il y a ici, c'est que Boetzelaer a une apoplexie et qu'il est mal. S'il meurt, Noordwijk est president des Gecommitteerde Raden et Sterrenburg au Conseil d'Etat. Il est difficile de dire qui perdra ou qui gagnera de ces deux colleges, tellement tout est ici d'une egale grandeur.

L'equipement de notre flôtte se fait avec un succes etonnant. Les Hollandois veulent se battre, mais je ne sçai pas trop contre qui. Il y a deux ans que cette flôtte auroit eu de l'influence dans les afaires de l'Europe.

On dit aujourd'hui que le Roi de Suède viendra dans trois semaines à La Haye, qu'il y sera festoyé et que la Princesse revient du Loo à cette occasion.

J'ai eu chez moi mon ambassadeur d'Amerique, et à en juger sur lui il me paroit que les affaires de ces seigneurs et maitres ne sont | pas dans une situation bien brillante. A propos de cet ambassadeur, je me servirai encore de lui pour le Simon, car en verité je ne connois pas de meilleur correcteur. Lorsque vous aurez achevée vos remarques sur cet ouvrage, je vous supplie de me les envoier.

Vendredi 4 d'aoust

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre du 29 et du 1. Que mes ouvrages vous amusent à la campagne, je le crois, et qu'il y a très peu de personnes qu'ils amusent de la même façon, j'en suis très convaincu. Ceux qui disent que notre siècle est celui de la philosofie connoissent bien peu et la philosofie et le siècle. Je vous repondrai un jour à cette lettre, ma Diotime, mais à present je suis terriblement occupé. Je ne souhaiterois rien tant que de passer quelques jours avec vous à cette campagne. Lorsque je la quittai je ne me promettai pas trois jours de vie, et ce n'est que depuis trois ou quatre jours que je me sens retablir tout de bon.

Adieu, ma toute chère Diotime. De quelle façon que je vous plaise, cela m'est indifferent pourvu que je vous plaise d'une ou d'autre, car je sens que je vous aime et que je vous aimerai uniquement en prenant ce mot dans toute la force du terme. Adieu, la poste part.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.59 – 7 août 1780

Ce mardi 7 d'aoust 1780

Ma toute chère Diotime, je n'ai pas de vos nouvelles et je n'ai vu ni le Prince ni le marchand, aiant été fort occupé. J'avois remis de vous ecrire jusqu'à hier au soir, lorsque j'en fus empêché d'une façon très imprevue. Je n'ai rien à vous mander, et d'ailleurs la poste va partir; mais je prefère de vous ecrire un billet insignifiant et d'aucune valeur au risque de vous donner dans la situation

presente le soupçon de quelque lettre perdue. Je languis apres le 16 et ses effets, car l'idée de ces affaires ne me quitte plus, même dans mes songes.

Hier j'ai reçu encore une lettre de Camper. Il me dit que les bains froids ne sçauroient vous faire que du bien, mais que marcher les pieds mouillés en automne ou en hyver est pour vous une source de maux dont vous n'avez point d'idée. Il a été à Loo, et il a deux fois diné et soupé avec S.A.R. Il dit qu'il y a de la difference entre cette cour et celle du Prince Henry.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon ame embrasse la vôtre. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.60 – 10 août 1780

beurre, pierres antiques
maison d'Autriche {fruide} phil.
Ce jeudi 10 d'aoust 1780

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir la vôtre très courte. Ce que vous me dites de votre santé et de vos amusements me cause un plaisir bien sensible, comme vous le croirez aisement, mais ce que vous ajoutez de l'etat des affaires joint à ce que j'en avois deja appris, m'afflige à un poinct que je ne sçaurois vous dire, et cette afflixion est très complicquée.

Ce qui m'indigne c'est de voir ma patrie indolente souffrir. L'agrandissement exorbitant de cette maison, Horribili super adspectu mortalibus instans: cette maison la seule peut-être dans l'histoire entiere du monde qui n'a sçu produire pendant tant de siècles qu'un seul homme et qui fut mediocre encore, enfin cette maison qui nous a couté tant de sang et de tresors pour la retirer du neant, l'alimenter et lui conserver l'existence. | Les Dieux, ma Diotime, nous montrent bien le cas qu'ils font de la societé artificielle des hommes, ils s'en mocquent, et le Sage feroit de même, s'il ne se sentoit un devoir de conserver autant qu'il est en lui, quelqu'espèce d'ordre dans la machine la plus absurde et la plus grotesque que la folie des hommes a pu imaginer. Lorsque le Sage a fait ce qu'il a pu, il se

retire et rit avec les Dieux, car les hommes pris en bloc ne meritent pas qu'on les pleure.

On a depêché aujourd'hui un balot pour vous où il n'y a rien de moi, ce qui n'est pas ma faute, car on me l'a dit trop tard. L'excessive chaleur qu'il fait m'empêche de vous envoier le beurre. Aussi tôt que le temps se rafraichit vous l'aurez avec les livres et avec la premiere caisse de feux d'artifice pour mon Mitri, ce que je vous prie de lui dire.

Hier j'ai eu Mr. van Hoorn d'Amsterdam pour toute la journée. Il est très riche et a voiagé | avec quelque goût à ce qu'il me paroit. Il a une rage pour les pierres gravées. Il en avoit une collection de plus de 400 qui etoient parfaitement arrangées. Il en avoit plusieurs persanes, egyptiennes et hetrusques, qui n'etoient guère belles pour le travail comme vous jugez, mais très curieuses pour elucider la mythologie etc. Je crois que j'en tirerois un meilleur parti que lui. Pour le reste il avoit beaucoup de gravures d'artistes modernes et quelques unes très belles. Mais enfin dans toute cette collection il n'y avoit que deux pierres antiques que je voudrois, et que j'ai senti. L'une est le camée de Caylus où un poëte fait reciter son rôle à un acteur, et l'autre gravure en creux d'Anesas, representant une Leda. Ces deux pierres je ne les perdrai pas de vue. J'ai etudié deja mon homme.

J'ai des nouvelles de Milliotti, qui se flatte de venir me montrer le superbe camée d'Oreste.

Adieu, ma toute chère Diotime, vous sçavez combien je vous aime. Embrassez votre Apollon et Diane pour moi, Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.61 – 14 août 1780 [10]

Né Grec – Socrate

Ce lundi 14 d'aoust 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai vu avec plaisir que la montre vous plait et qu'elle vous est bien parvenue. Elle a passé par une route que nous n'avions pas essaiée encore.

Pour les frais de vos caisses le Prince me les a paiés, et je les ai fait payer à Mssrs. van Coevorden à Zwol par un de nos messagers du Conseil.

Il me semble, ma chere Diotime, que vous faites bien de rentrer en ville. Le Prince ne m'a rien dit de ses inquietudes et j'avoue que de quelque côté que j'envisage la chose je ne sçaurois calculer qu'elle peut avoir le moindre fondement, surtout pour notre parti. Si je me trompe, il faut que j'ignore absolument la situation de vos afaires.

Ce que vous me dites de la conduite de Camper à Berlin m'a extremement surpris. J'aimerois mieux croire qu'il y ait quelque mesentendu dans cette afaire. Je le connois à fond. Il est vrai qu'il a une ambition prodigieuse, et bonne en ceci qu'il veut encore plus meriter les honneurs qu'il desire que les acquerir. Nous avons souvent parlé | la dessus, et j'ai toujours soutenu qu'un philosofe doit eviter autant qu'il peut ces associations honorables; non par ostentation ou par un mepris pour des honneurs merités, ce qui seroit risible et bien peu philosofique, mais puisque ces Societés entament la liberté de penser, de parler et d'agir. Or l'esclavage sous quelque couleur qu'il se montre est la chose du monde que je deteste le plus, tant pour les autres que pour moi même, car je suis né Grec, Platonique et Tyrannoctone. D'ailleurs le seul objet digne de l'ambition de mon ami, seroit d'être membre de l'Academie Roiale à Paris, ce qui est infiniment plus honorable pour deux raisons, 1° puisque le nombre n'en va qu'à 4 ou 5, et 2° par le choix qu'on y fait ordinairement des sujets: ce sont des Neutons, des Huygens, des Leibnitz, des Boerhaeve, et gens de cet etage, et sachez qu'à la mort de Morgagni. Camper s'est un peu flatté de cette place.

10 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 79, p. 237-240.

Ma toute chère amie, vous dites que vous parlez avec degout de presque tout ce qui se passe sur la terre. Je le crois, et vous ne concevrez jamais | combien et comment je sens le 16 et ses effets. Dans une theorie sublime et analogue à notre vraie essence, nous avons beau fouler aux pieds le monde et les sottises des hommes; lorsque cela vient au fait et au prendre, nous nous trouvons attachés à la terre et à la societé avec une force proportionnée à la hauteur de notre theorie, et cela est naturel, puisque l'un et l'autre depend de la richesse de nos compositions. C'est un defaut sans doute et difficile à corriger. Le seul être qui a paru sous la figure humaine, exempt de ce defaut, c'est le divin Socrate. Cet homme avoit la monstrueuse faculté de se tenir suspendu dans les airs: de regarder de la les hommes et leurs maux en blôc, de les rectifier en agissant sur la terre avec efficace sans bouger un moment de ce poinct sacré de l'espace qu'il avoit choisi pour le siège eternel de son essence. Ni Timoleon, ni Epaminondas, ni Scipion l'Africain n'ont été jusque la. Ces hommes etoient des moments sur la terre avec toute leur essence. Je conçois dans Timoleon des moments de tristesse, dans Epaminondas des instants fougueux, dans | Scipion de l'humeur même, mais dans Socrate le plus actif de tous, je ne conçois pas même la possibilité d'un changement.

Ma chère amie, je prevois les effets du seize. Nous avons des nouvelles. Malgré tout cela – je vous supplie de me marquer comment ce jour sera passé. Dites moi s'il est vrai que la santé de l'Archiduc? est fort loin d'être retablie.

Hier j'ai eu en main des lettres de Franklin. Berkenroode avoit dit qu'il etoit aux abois, mais il paroit indubitablement par ces lettres que les Anglois sont à plaindre et que les afaires des Americains sont loin d'être desespérées. L'independance ou une guerre eternelle est la dure alternative qui reste aux Anglois.

Le grand Lavater a parlé de moi en Suisse, et d'une façon bien glorieuse. Il a dit que j'etois le seul homme sur la surface de la terre qui pourrois determiner toutes les lignes dans une physionomie qui derivent de toutes les sensations d'une ame. Je vous conjure, ma Diotime, ne le croiez pas; sur mon honneur, il a menti.

Adieu ma toute chère Diotime, embrassez vos enfants pour moi bien tendrement afin qu'ils ne m'oublient. Ma devotion à votre ami. Adieu

Σωκρατισκος

J'apprend que le Comte Romanzow est arrivé. J'irai demain lui porter mes respects.

❧

Lettre 3.62 – 17 août 1780

Ce 17 d'aoust 1780

Ma toute chère Diotime, je n'ai pas de vos nouvelles. Je conçois aisement qu'etant lundi, rentrée en ville, vous n'avez eu guère du temps pour ecrire un mot à votre ami. Mais quelque raisonnable que soit cette idée, elle ne diminue pas mon mal aise par rapport à vous et vos circonstances. En verité je ne sçaurois vous dire comment j'ai passée ma journée de hier. J'ai couru chez Mad. Aylva, chez Mad. Perrenot, chez des personnes que je ne vois presque jamais, uniquement pour me distraire. Le soir je fis une promenade et de retour chez moi je trouvai votre marchand de vin dans ma maisonnette, à peu pres dans le meme etat où j'etois. Il me dit qu'il avoit reçu des lettres vielles de six jours, et que vous etiez à Geismar. Je lui dis que je ne le croiois pas, quoique je sçavois les inquietudes du Prince. Il me dit que c'etoit lui qui les lui avoit données, alors je lui ai detaillé toutes les raisons qui me mirent hors de | toute inquietude, exceptée celle pour votre santé, qui me pèse encore. Ainsi je vous supplie, ma toute chère Diotime, de m'en donner des nouvelles en aussi peu de mots que vous le voulez, pourvu que j'en aie. Pour votre marchand j'avoue qu'il est bon. Quoiqu'il ait fait quelques petites fautes, il a fait de son mieux. Il me fit son apologie pour se consoler je compte, et j'avois bien garde de lui dire que toute apologie et tout reproche apres un evenement, est une marque sûre de foiblesse. Il me dit pourtant une anecdote, que j'ignorois et que je vous raconterai un jour.

Vous sçavez sans doute que Van der Borgh, ami du Prince de Liège, est à Spa. J'espère qu'il se tirera mieux d'afaire.

Avant hier j'ai diné avec le Comte Romansof, qui n'est pas du tout changé. Il est venu avec la flotte et etoit bien triste de n'avoir pu passer à Munster. Demain nous dinons à Niethuis, qu'il desire extrêmement de voir. Ce sera la premiere fois depuis le nouvel an que j'y viendrai. |

Pour vous parler de moindre choses. Charles a été chassé, il s'est venu plaindre chez moi. Enfin il est rentré, car il doit vivre, et il a promis qu'il ne se grisera plus. Ce qui me fait plus de peine c'est que Du Pré s'est venu plaindre chez moi amèrement de Mr. Vogt. Du Pré est vif, et comme il ne pouvoit rien me dire de positif à la charge de Mr. Vogt. je n'en ai pas voulu encore incommoder le Prince dans l'esperance de les racommoder. D'ailleurs, je crois que cette facherie est occasionnée de ce qu'Anne Mari a été chassée de même. A tout prendre, il faut maintenir Mr. et Mad. Vogt, dont le Prince paroit fort content, et quoique je sois persuadé que ces gens ont prodigieusement amelioré leur etat en entrant chez le Prince, je suis egalement persuadé qu'ils dirigent la maison avec beaucoup d'honnetteté et d'oeconomie.

Ma toute chère Diotime, j'ai honte de ma lettre. Je vous baise la main avec transport, embrassez vos chèrs enfants pour moi, et faites agreër je vous prie ma veneration profonde au grand homme qui a dans lui de quoi se consoler de tout evenement possible.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.63 – 20 août 1780

Rijksprentenkabinet, Amsterdam, inv. doc. & obj. 1986:2.

Dimanche le 20 d'août 1780



Ma toute chère Diotime, je crois que je suis fôl. Au lieu de vous ecrire j'ai barbouillé mon papier, et pourtant je ne le changerai pas. Vendredi passé j'ai diné avec le Prince et le Comte Romansof à la campagne. C'étoit la première fois depuis huit mois que je revîs cet endroit à jamais sacré pour Σωκρατης. | Il sembloit que toute les sensations que j'y avais eu jamais s'etoient données la main pour se concentrer dans mon coeur. Enfin ma Diotime j'y ai été richement affecté, et si les reflexions que j'ai faites a cette occasion me donnent quelques lumieres nouvelles dans le regne moral, leur resultat sera une chose beaucoup

plus curieuse et j'ose dire plus utile, que le seroit le tableau tres inparfait que je pourrois vous faire de ces sensations.

Le Comte a trouvé Niethuys très fort à son gôut et comme apres diné nous sommes allé chez Pleuntje, il la trouva de même, et en verité il me semble que les traits qui designoient sur sa physionomie, le caractere de la beauté Romaine ont acquis encore quelque chose de plus prononcé sans que cela fait le moindre tort à la delicatesse et la douceur de ce beau visage. Le soir à mon retour je trouvai mon Comte de Sarsfield dans ma maisonnette qui m'annonça le sien à La Haye. Il est prodigieusement content de sa course en Drenthe et l'Overijssel et je le crois un peu meilleur observateur en voyage que notre bon Baromètre. Il restera ici un mois et demi encore, ainsi j'aurai le loisir de le voir souvent, il me regale deja de tous les dinés et soupés qu'il me destine à Paris. |

A 11 heures le soir

Mr. Sarsfield vient de me quitter. J'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher combien il m'ennuioit. J'avois envoie à la poste qui etoit arrivée il y a long temps sans m'apporter aucun mot de votre main dont je vous avois tant prié, ma chère Diotime. Le Prince est à la campagne et il est trop tard pour y aller ou d'y envoier, ainsi je passerai une nuit fort desagreable. Il est vrai que le Prince m'a montré vendredi sa lettre qui me fit beaucoup de plaisir, mais je souhaite de vos nouvelles depuis le 16 qui m'a plus affecté qu'aucun jour de toute ma vie. Malgré tout cela je ne sçaurois me defaire de l'idée ou du pressentiment que quelque absurde que cela paroisse, cette afaire changera encore de face. Je vous supplie, ma toute chere Diotime, de me dire en peu de mots quel est l'état de votre santé, de celle du Grand Homme, des affaires actuellement et du parti qu'on a pris. J'avois dessein de vous ecrire une longue lettre et entre autres sur des affaires qui me regardent, mais d'un côté je vous crois l'ame beaucoup trop occupée maintenant et de l'autre je me trouve peu fait à ecrire dans ce moment. Si demain tout est mieux j'y reviendrai peut-être. Si non, adieu ma Diotime, que Dieu vous conserve avec vos chers enfants.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.64 – 21 août 1780

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 136].

Ce lundi 21 d'aoust [1780]

Ma toute chère Diotime. Ce matin le Prince m'a envoié votre lettre, qui m'a fait un plaisir infini, puisqu'elle me met hors d'inquiétude au sujet de votre santé. Je suis persuadé que le parti qu'on a pris est le meilleur, puisque vous et votre ami vous en avez jugés ainsi sur les lieux, et puisque les nouvelles de Berlin etoient très determinantes. Enfin, se ranger de bonne grace sans la necessité, c'est être sage, disent les Stoïciens.

Je ne vous ecrirai pas une longue lettre, mon amie. Ce n'est pas que je manque de temps ou d'etoffe, c'est que l'evenement en question a tellement fecondé mon ame dans toutes ses facultés, que j'aurai besoin de temps pour y mettre de l'ordre et du repos. Si les riches semences qu'elle couve actuellement dans son sein nourissent et fructifient, il en naîtra un petit livre que les peuples liront plus volontiers que les princes.

Dans votre lettre j'ai remarqué la nuit du 16 et je l'ai senti: avouez, ma Diotime, que ça a été la plus belle nuit de toute votre vie. C'est dans ces moments que l'ame ne sent pas seulement tout ce qu'elle est, mais tout ce qu'elle pourra être, et c'est une grandeur dont elle s'etonne elle même et qui pulverise tout l'Univers physique et | et sic la societe factice des hommes à l'instant: jamais plus de philosofie ce soir ou je crève.

Je suis charmé que Sarsfield m'est venu distraire encore ce soir. Je le compare volontiers au Marquis de Serent et à Griselli. Il est plus riche que le premier, mais il n'a pas sa simplicité douce, pure et admirable. Il est beaucoup moins riche que Griselli, mais il est plus sage. Avec tout cela j'aimerois beaucoup plus le Marquis et Griselli que mon Comte de Sarsfield, qui m'aime tant et jusqu'ici je ne sçai pas me dire pourquoi. Peut-être Mad. Perrenot m'a tellement accoutumée à la simplicité et à la nature, que tout où je ne vois pas, cela me paroît une ombre ou un trou.

De mon afaire qui doit se terminer bien tôt, je vous parlerai lorsque j'aurai le loisir d'y penser.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, que la Venus celeste vous comble de ses faveurs.

Σωκρατης

Tout ce qui nous reste de la lotterie sont deux billets entierement fourni dans celle qui va commencer 5363 S et 5364 D. Je vous annonce les nombres pour ne pas tomber dans la tentation de vous tricher, lorsque nous aurons le gros lôt.

❧

Lettre 3.65 – 24 août 1780

La Haye, ce 24 d'aoust 1780

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir vos deux lettres bien vieilles, mais qui m'annonçant le bon etat de votre santé et de celle de votre ami me contentent et me suffisent. J'avois projetté de vous ecrire une bien longue lettre aujourd'hui, mais votre marchand de vin m'a pris toute ma soirée, et à la verité il m'a etourdi de ses raisonnements: si on avoit fait ceci, il seroit arrivé cela etc., ce qui est aussi peu consolant qu'inutile. J'aime mieux encore me flâtter d'evenements qui pourront rectifier le passé.

Un autre empêchement à ma longue lettre c'est une nouvelle affligeante qui m'est venue de ma cousine Nagel. Elle est à la campagne de Du Tour. Elle etoit grosse de six mois et demi ou sept mois. Elle a eu une perte de sang horrible, son enfant etoit | mort. On a fait venir un accoucheur de Leide, qui lui a fait une cruelle operation, sans succes. Pourtant elle vivoit encore ce midi. Je vous avoue que cette nouvelle a fait revivre dans mon coeur le violent amour que j'ai porté à cet enfant qu'on ne m'a jamais permis de modifier à ma fantaisie, et qui auroit pu être quelque chose de fort distingué.

Ma toute chère Diotime, lundi prochain je me flatte de celébrer à Niethuis ma fête la plus sacrée. Si les voeux que je ferai pour le bonheur de vous et des vôtres

dans ce jour seront exaucés, vous pourrez vous passer de tous les compliments qu'on vous fera à son occasion.

Comme l'adresse que vous me donnez est equivoque et peu claire, je ne vous ecrirai pas avant que vous ne m'aiez dit jusqu'à quel temps vous restez à Geismar, et si je dois vous y adresser mes lettres directement. | Jeudi prochain je vous enverrai un balot avec le beurre etc.

Adieu, ma toute chère Diotime, embrassez votre Apollon et Diane pour moi. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.66 – 28 août 1780 [11]

Tableau de …

La Haye, ce 28 d'aoust le jour des jours

Je vous avois dit, ma toute chère Diotime, mon amie, qu'ignorant l'endroit où vous êtes, je ne vous ecrirois pas avant que d'avoir de vos nouvelles. Or j'ai dit une grande absurdité, car il me seroit impossible de me refuser quelqu'entretien avec vous, dans ce jour sacré qui a manifesté dans ce monde l'Etre qui sans aucune comparaison a eu, a, et aura le plus d'influence sur ma maniere d'exister. J'avois projetté de passer ce jour à Niethuis et de faire participer Pleuntje etc. à mon allegresse, mais beaucoup d'affaires m'ont obligé de remettre cette fête jusqu'à l'autre semaine. Malgré ces affaires j'ai joui en plein de ma journée. Apres mes occupations du Conseil je ne me suis permis aucune visite: Je suis rentré chez moi, je me suis orné des plus belles fleurs de mon jardin, et j'ai fait tout seul un repas frugal et delicieux, qui a commencé par une libation à Dieu et à vous. Apres le diner j'ai jêtté toute philosophie toute contrainte et j'ai assujetti entierement trois de mes facultés à ma sensibilité morale toute seule, qui devint libre et | despote. Je pouvois le faire sans risque, convaincu que j'etois, que le but

11 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 80, p. 241-243.

actuel de cette sensibilité ne sçauroit m'induire en erreur, et ne feroit tout au plus que detendre un peu pour le moment les ressorts trop tendus de mon ame.

C'est une charmante situation, ma Diotime, et que je n'avois jamais osé essayer à me donner. Il ne seroit pas bon de s'y mettre souvent, puisqu'elle amolliroit à coup sûr la trêmpe de l'ame elle même, mais en verité cette situation est delicieuse. On devient enfant. On est innocent comme lui. On sent à sa façon, mais les richesses intellectuelles qu'on doit à l'age et à l'exercice, font qu'on sent plus et mieux que lui. Le Platon cesse, la Nature paroit. Les belles fleurs qu'elle porte s'echappent de ses mains et tombent au hazard dans tous les recoins de l'ame, y produisent des jouissances indeterminées. C'est un melange d'un tièrs de gaieté et de deux tièrs de tristesse, qui montre evidenment que le bonheur ressemble beaucoup plus à la derniere qu'à la premiere, et cela n'est pas un paradoxe pour vous, ma Diotime. Enfin, dans cette | situation je suis sorti et je suis allé jusqu'à près de chez Bout. Mes pieds prirent d'eux même le chemin que nous prîmes ordinairement les deux premieres années et comme ce chemin est moins frequenté depuis, j'arrachai avec un peu d'humeur deux fois des herbes, qui me parurent cacher l'empreinte de vos pas. En venant à ces allées que vous sçavez, les voiant toutes abattues, j'avois la respiration entrecoupée et j'etois prêt à pleurer, quoique les broussailles qu'on a laissées, promettent deja une belle verdure pour l'année prochaine. Lorsque je parvins au seul arbre qu'on a oublié de detruire, je ne sçais pourquoi, j'ai baisé cet arbre, la larme à l'oeuil, comme le chèr temoin de tant de choses dites à la face du Soleil ou confiées à la discretion de Diane. Enfin de retour chez moi, j'avois joui et, delicieusement, j'etois triste, edifié, enfant, et heureux, mais un peu faible et plus fait pour suivre un troupeau en berger qu'à frequenter les habitants de l'Olympe. Demain je vais rappeller mes forces, mais pour ce soir je veux rester enfant. Au moment que je vous parle, je baise avec transport le thresor precieux | que renferme le chaton de ma bague comme un morceau de la vraie croix. Et sachez, ma Diotime, que la table sur laquelle je vous ecris dans ma chambre en haut, est jonchée d'oeuillets, de giroflées et de roses à votre gloire.

S'il y avoit un monde où la sensibilité morale ne pût avoir que des buts bons, purs et innocents, et où elle n'aurait pas besoin de sa partie juge, l'ame ne sçauroit y deploier toute la majesté de son essence, mais y pourroit être assez

heureuse. C'est du moins ce que je pense ce soir; si je change apres le rappel de mes forces, je vous le dirai. Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, je vous embrasse en vous souhaitant tout ce que vous appellez bonheur, et j'embrasse vos chèrs enfants en leur souhaitant tout le bonheur qui pourrai leur revenir du vôtre

Σωκρατης

Voici une lettre qu'on m'a apportée, je ne sçai qui. J'ai eu envie de l'ouvrir, puisque l'orthographe de l'adresse m'indiquoit que vous pourriez avoir besoin de moi pour la dechiffrer.
Madame Nagel est hors d'affaire, je crois. Ses maux m'ont fait sentir que j'aimois encore en elle des reste de l'enfant que j'ai adoré.
Jeudi je compte vous envoyer un ballot. Je vous en ecrirai l'ordinaire prochain. Ma veneration vraie au Grand Homme s.v.p. |

Samedi passé j'ai été en jagt avec Mr. et Mad. Perrenot et l'Errata faire visite à Leiderdorp à une dame que j'avois connu beaucoup autrefois, et que je n'avois vu de vingt ans. C'est une femme d'un excellent esprit. Elle est auteur de deux poëmes epiques, de plusieurs tragedies et de quantité d'heroïdes et autres pièçes, qui ont eus toutes le plus grand succes et avec justice. L'un de ces poëmes epiques, intitulé Germanicus, sera traduit en françois par le Barometre, c'est à dire la dame qui ne sçait que mediocrement la langue françoise en fera une très mauvaise traduction en prôse, et le Barometre qui n'a pas pour un sôl d'ame, de tact, et de goût y mettra du beau et de l'elegance. Quoique la chose est deja fort avancée, je respecte trop la digne Madame de Winter (c'est ainsi qu'elle s'appelle) pour ne pas tacher à rompre cette affaire.

Elle est aussi auteur d'un poëme sur l'utilité du malheur. Cette pièçe meritera d'être traduites dans toutes les langues. Quoiqu'elle a deja 60 ans, elle m'a fait lire une pièce qu'elle vient de faire sur la destruction du temple du temps de Daniel, où il y a des tableaux de la plus grande beautés. |

❧

Lettre 3.67 – 2, 3 & 4 septembre 1780 [12]

guerre de mer, philosophie, traduire les ouvrages

La Haye, ce samedi 2 de sept. 1780

Ma toute chère Diotime. Hier je ne vous ai pas ecrit, puisque je ne sçai plus où vous adresser mes lettres, et si elles vous parviennent. Il y a plusieurs ordinaires que je n'ai reçu aucune nouvelle de votre part. Penser que ma Diotime m'oublie fait horreur. Aussi cette pensée ne me vient pas. Si elle me venoit elle me tueroit tout de suite, ou elle me feroit abandonner pour jamais la philosofie divine en me faisant envisager l'Univers, les hommes et le moral comme un songe, un rêve, et du neant. Quoique je sois convaincu de l'absurdité de votre indifference pour votre ami, il n'en est pas moins vrai que votre silence et l'ignorance où je me trouve, où et comment vous existez sur cette terre, jêttent un noir sur mon existence dont vous n'aurez jamais d'idée. J'ai beau courir chez Mad. Perrenot, le seul endroit où je me trouve avec plaisir à La Haye, je sêns bien que j'aime beaucoup cette excellente creature, mais je sêns en même temps qu'aimer beaucoup et sentir ce que je sêns pour Diotime, sont deux choses incommensurables. | J'ai beau demander à toutes les facultés de mon ame la raison d'un tel phenomène, elles se taisent toutes et le total de mon ame me repond qu'elle est faite pour vous adorer.

Quoique je sçai que cette lettre ne pourra partir que mardi, je ne sçaurois me refuser de vous ecrire aujourd'hui, pour diluer une humeur triste et sombre qui m'obsède de temps en temps, et qui ne ressemble ni au desagreable, ni au malheur, mais qui ne se laisse pas toujours diriger vers la philosofie, où elle porte un ton de serieux et de majesté très efficace et qui mène au grand.

Ce midi j'ai diné chez votre marchand de vin, qui se met à vos pieds. Apres la table nous avons parlé beaucoup encore de l'affaire, et il me dit que si son maitre n'eut pas desisté, l'autre parti auroit indubitablement risqué une guerre.

A propos de guerre. On a reçu la nouvelle sûre d'un terrible echêc que les Anglois viennent de reçevoir. On leur a pris 50 à 60 vaisseaux, qui partoient pour

12 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 97-98 (fragment); Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 408-411 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 402-404 (fragment).

les deux Indes. C'est une affaire de 15 à 16 millions de notre | monnoye, et qui causera des faillites immenses. Il est inconçevable que les Anglois n'aient risqué battaille et tout pour prevenir ou empêcher un tel evênement.

Enfin ceci me fortifie encore dans une reflexion que j'ai faite il y a long temps, sçavoir que la science de la guerre sur mêr n'existe que dans des epoques très râres. La science de la guerre sur terre existe toujours, puisque la guerre subsiste toujours entre des peuples egalement exercés et d'une force egale, mais celle de la guerre sur mêr n'a paru sous la forme de science que du temps des Atheniens jusqu'à 50 ans apres Alexandre, ensuite (mais beaucoup moins parfaite) dans les guerres des Romains et des Carthaginois; puis encore dans les guerres entre les Chretiens et les Turcs jusqu'à la journée de Lepanthe, et enfin dans les trois guerres entre les Anglois et les Hollandois, où cette science fut portée à sa plus grande perfection, puisque ces deux peuples n'etoient pas seulement egalement guerriers sur cet element et de forces à peu près egales, mais ils etoient tous les deux puissances maritimes par la nature. Dans ces guerres on a vu rarement eviter des battailles, | souvent des battailles qui duroient trois ou quatre jours, très rarement une battaille equivoque, et bien plus rarement encore des grossieretés pareilles à cette prise de la flôtte angloise, lorsqu'on avoit de quoi se battre; et j'en conclû que si l'Europe reste à peu près dans la situation où elle se trouve, on ne verra renaitre cette science qu'en cas que les Hollandois recouvrent leurs forces naturelles et font la guerre aux Anglois. Si vous voulez vous rappeller la guerre du Peloponese, les actions de Salamis et de Mycale, l'expedition de Sicyle, et toutes les affaires de mêr jusqu'à la battaille de Demetrius contre Ptolomée, et qu'ensuite vous voulez faire la lecture un peu longue de la vie de Ruijter, qui comme homme ne le cède ni à Epaminondas ni à Timoleon, et qui comme capitaine est un prodige unique, vous pourrez juger de la valeur de ma reflexion.

Dimanche 3 de sept.

Je viens de faire une promenade entre Sorgvliet et Niethuis et je sens pour la premiere fois depuis l'affreux hyver que j'ai passé, que mes forces et ma santé corporelles se retablissent. Pourtant ce n'est pas tout pour être bien. | Pour ce qu'il y a à racommoder à mon ame, je m'y met avec soin, mais pour ce qui

regarde mon activité intellectuelle, c'est votre afaire, car je sens que si vous vous obstinez à ne plus m'ecrire et me feconder, mon pauvre genie ira s'evaporer en force vague comme les velleïtés d'Ajax et de Pentheus: sans but determiné.

Je vien de lire un livre qui a pour titre Exposition de la Theorie des Principes de Lambert, fait par un Tremblay. C'est presque une traduction de l'Architectonique de Lambert (je vous l'enverrai). Il y a d'excellentes choses. Il y en a d'autres qui me paroissent mal vues et porter à faux. Il y en a plusieurs que je ne comprend pas, et comme le sujet ne m'est pas tout à fait etranger, j'ai le droit de les croire au moins obscures. Ce que j'y vois certainement, c'est que l'intellect de Lambert est de la premiere classe. S'il etoit un genie je l'ignore, mais s'il l'etoit, je me fache contre lui de ce qu'il s'amuse à perfectionner la theorie de marcher, sans qu'il fasse des pas en avant, et sans qu'il aboutisse à de nouvelles terres. L'art de sauter est encore dans le neant et n'a jamais été traité. Je sçai bien que vous sentez parfaitement la possibilité de l'art | de sauter, mais je vous demande si vous croiez qu'on pourroit faire une theorie de cet art tellement, qu'on pourroit apprendre à sauter avec securité à ceux qui ne le sçavent pas par leur nature. Si vous le croiez, je vais y travailler tout de bon, car je ne me rappelle pas que les hommes soient jamais parvenus à des verités grandes, fecondes et d'importance en rampant et en tatonnant. Je sçai bien qu'apres on a été souvent obligé de marcher en arriere pour applanir le chemin pour les gens à pied, mais la verité etoit deja occupée par le sauteur; et encore cette theorie pourroit servir à diminuer le nombre inutile des sauteurs en l'air, dont nous ne manquons point.

Ma toute chère Diotime, quand est ce que je vous verrai? Dieu le sçait, et vous, ma chère Diotime, car cela sera quand vous le desirerez bien. Pour le voiage de Dusseldorp il est tout arretté que vous ne le ferez sans moi, ni moi sans vous, et il est absolument necessaire que je voie ces belles choses avant mon voiage pour l'Empynée, car lorsque les anges me feront voir leurs magnificences la haut, je veux faire un peu le fier avec eux et leur dire que nous avons aussi en terre nos Raphaels, nos Van Dijk et nos Potter. |

La Haye, ce lundi 4 sept. 1780

Ma toute chère Diotime, enfin ce matin le Prince et moi, nous avons reçu chacun deux lettres de cette main que je baise avec la plus profonde devotion et le coeur tout brisé. Vous verrez dans le billet du Prince que je vous envoie, une ombre de l'etat où nous nous trouvions, et vous en conclurez l'effet qu'ont fait ces lettres sur nous. Pour moi, elles m'ont rendus l'existence dont j'ai joui ce soir à l'opera de Mr. {Vidstuine}. Plusieurs passages de la Reine de Golconde m'ont tellement accommodées que je ne suis plus bon à vous ecrire. Je pleure de ce que j'ai abandonné trop inconsiderement la musique dans ma jeunesse. Je sens que je l'ai dans l'ame, et que j'etois fait pour elle. Je sens que j'en aurois tiré parti, et je sens même que plusieurs verités sublimes de la psycologie ne sçauroient être exprimées que dans son langage.

Ce que vous me dites de vos santés ajoute à la mienne, et je suis ravi de ce que vous trouvez ensemble à Geismar un repos et une tranquilité dont vous aviez besoin.

Pour la lettre du Capitaine B., j'en ai pensé exactement comme vous. Elle est ecrite avec sim|plicité, mais la seule espèce de simplicité qui est respectable, riche et feconde, a tout un autre ton et fait l'antipode absolu de la plattitude.

Votre amour, comme vous vous exprimez pour mes ouvrages, ma Diotime, est le motif le plus puissant pour m'en faire faire, car je puis en conclure à leur utilité. D'ailleurs ce qui m'y flatte le plus, c'est que très asseurement il n'y a personne sur la terre qui les comprend mieux que Diotime, et qui seroit autant en etat de les enrichir, les embellir et les traduire. Nos idées sur la philosofie sont exactement conformes et par consequent vous pourriez être tellement libre en traduisant, que vous ne feriez pas une traduction mais un livre bien plus beau que l'original. Le seul mal qu'il y auroit dans cette affaire seroit que je me croirois Platon, Aristote, Leibnitz et Neuton tout ensemble, et vous sçavez que les hommes vains n'heritent pas du Royaume des Cieux. Quoiqu'il en soit, il ne se fera rien dans cette afaire que par vous, vos conseils et vos ordres.

J'ai vu dans vos lettres au Prince ce que vous dites au sujet de Forster. Le Prince vous priera de deterrer ce que Maclaene a fait dans ces affaires. Vous sça|vez que le Prince est fort indigné contre Macleane, et avec quelque raison peut-être, ainsi

je vous prie que lorsque vous decouvrirez quelque chose à cet egard, de ne pas les communiquer au Prince afin de prevenir ce que vous sentez.

J'ai remis encore sur le conseil du Prince l'envoi du ballot qui devoit partir cette semaine, puisqu'il contiendra du beurre entre autres, qui se gatteroit inmanquablement, n'etant pas depacquetté tout de suite, ce qui ne se feroit apparanment qu'apres votre retour, dont la date est encore enveloppée dans l'infinité des siècles.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que Dieu vous conserve avec tout ce qui vous est chèr. Adieu ma chère Mimi, adieu mon cher Mitri.

Σωκρατης

Le Prince d'Orange est arrivé à La Haye. Cette semaine se tient l'assemblée des Etats de Hollande, qui sera assez bruiante. Ceux d'Amsterdam proposeront avec force une guerre avec les Anglois. Ceux çi s'y attendent, et il est certain qu'aussi tôt qu'un de nos esquadres sortira, il y aura un combat serieux entre deux nations qui sur {mèr se detestent toujours.} |

❧

Lettre 3.68 – 7 septembre 1780

Les Espagnols

La Haye, ce 7 de sept. 1780

Ma toute chère Diotime, je vien de reçevoir une lettre de vous par Wesel du 28 d'aoust, apres en avoir reçu dimanche passé deux par Emmerich, l'une du 23 et l'autre du 31 du même mois. D'où peut venir cette irregularité, je l'ignore.

Celle du 28 me donne un tableau charmant de votre jour de fête, et me montre que ces chèrs enfants portent encore l'empreinte de la nature. Dieu veuille qu'ils la conservent jusque dans les mondes où on ne sçauroit plus la perdre.

J'avois compté de vous faire une longue lettre sur mon affaire, qui n'est pas decidée. Peut-être vous en parlerai-je une autre fois, car pour le present je reçois une nouvelle connoissance qui me plait beaucoup et qui m'amuse. C'est le

chevalier O Kelly, Espagnol, chêf du Genie et de l'Artillerie. Il a été pendant 16 ans dans les deux Indes. Cet homme est tout guerrier. Une anecdote sur quelque marche, sur quelqu'arme des Anciens, une | nouvelle idée en fortification, tactique ou artillerie l'extasient et lui donnent exactement les mêmes sensations exaltées que nous eprouverions à la premiere vue de Diomede d'un gladiateur ou du Coriolan. Je le verrai souvent pendant son sejour ici. J'aime les Espagnols. C'est une nation noble et fière qui a des traits marqués, et je me fache à chaque fois que je pense qu'aucun de tous leurs princes modernes ait été digne de les gouverner, ou assez habile pour les bien connoitre et en tirer parti. Si Sertorius avoit vecu 20 ans de plus, je compte que l'histoire auroit parlé un peu plus de ce peuple. C'etoit la precisement leur homme, et qui valoit mieux que tous les Autriciens et les Bourbons ensemble.

Je suis tout en guerre, ma chère Diotime, car mon bon vieux Comte de Sarsfield, qui est chez moi lorsque je suis chez moi, quoiqu'il ait quitté le service, aime son metier et le sçait en professeur, n'aiant non seulement beaucoup vu, mais beaucoup lu et pensé. D'ailleurs, celui ci est encore philosofe par dessus du marché, car il lit l'Homme et ses | rapports, Sophyle et Aristée sans s'ennuier.

Il est assez singulier que vous ne l'aiez vu. Il est ami de Mr. et Madame de Perent, et il a logé chez eux à Spaa il y a trois ans, c'est à dire la meme année que vous y avez été. Il m'a dit que Mr. et Mad. de Perent se portoient bien et etoient presque toujours à Versailles. Je lui demandois si Madame ne s'ennuioit pas mortellement à la Cour. Il me dit qu'en general on ne s'ennuie jamais à une cour, comme on s'ennuie jamais lorsqu'on est yvre.

Adieu, ma toute chère Diotime, faites agreër mes respects à Mr. de Furstenberg, et embrassez vivement votre Apollon et Diane pour celui qui vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Σωκρατης

Mad. Nagel n'est pas seulement hors d'afaire, mais elle a un garçon de sept mois, qui se porte bien apres avoir souffert des tourments affreux. Elle est à la campagne et m'ecrit que je dois venir la voir, ce que je compte faire samedi, car le danger qu'elle a

courrue m'a vivement rappellé combien j'ai été fol de cet enfant. J'aimerois mieux être pere de cent Sophyles que d'un seul enfant.

❧

Lettre 3.69 – 11 septembre 1780

La Haye, ce 11 de sept. 1780

Ma toute chère Diotime, je suis beaucoup occupé. Je n'ai aucune nouvelle à vous mander. Je n'ai plus rien à repondre à aucune de vos lettres, car je n'en reçois plus. Je me flâtte que cela ira mieux dans la suite, lorsque vous serez de retour chez vos penates. Je compte que jeudi pourtant il partira un balot. S'il se peut j'y mettrai une figure en platre que vous n'avez jamais vu chez moi, quoique je l'ai eu depuis long temps. Si je vois que le transport s'en fait sûrement, je vous en enverrai d'autres, car je vois que les fraix de transport ne sont pas considerables, et l'utilité en est grande pour Mimi et Mitri.

Le Prince se porte très bien ainsi que votre marchand de vin, qui a passé hier sa soirée | chez moi et se met à vos pieds. Je me trouve chargé encore pour vous des respect du Mystère. Je l'ai rencontrée en rue aujourd'hui, cavaliere et assez bien montée. Elle s'embellit beaucoup beaucoup, mais pas encore assez pour moi pour me rendre infidelle.

Vous voiez, ma Diotime, que je ne vous ecris maintenant que par le pressant besoin de vous ecrire, ainsi pardonnez le neant de cette lettre.

Adieu, ma toute chère Diotime, que les Dieux vous conservent. Il y a des momens que je crois que je leur ressemble, car je ne puis m'imaginer qu'ils soient heureux, à moins qu'ils ne sentent entre eux d'une façon semblable aux sentiments que je vous porte. Adieu, ma Diotime, des libations à Apollon et Diane.

Σωκρατισκος

❧

Lettre 3.70 – 14 septembre 1780

Rochefaucauld

La Haye, ce 14 de sept. 1780

Ma toute chère Diotime. Je vous ai depêché aujourd'hui un ballot et le Prince de même. Pour le mien, il contient:

1. Une caisse pour Mitri avec des feux d'artifice
2. Un tonneau de beurre, qu'il faut faire laver tout de suite avec de l'eau fraiche, et y mettre du sêl apres.
3. 3 volume d'un livre que le Prince vous envoie.
4. L'Optique de Smith par l'abbé Pezenas 2 volumes
5. Mes petits ouvrages, autant que je puis vous en envoier. Si cela vous agrée, je souhaiterois bien que Mr. de Lansberge de Steinfurt en eut ce qui lui manque.
6. La petite edition de La Rochefoucault que j'ai lu encore avec plaisir, par la raison peut-être que je vois dix fois plus de defauts dans ce brillant ouvrage qu'autre fois. L'auteur a excellenment vu l'homme membre de la societé. S'il avoit autant connu l'individu, | son livre auroit été tout autre, mais moins intelligible peut-être pour son siècle.
7. Un exemplaire de Simon, à la place du Simon corrigé que j'attend. Vous trouverez dans le pacquet du Simon mes instructions sur l'art de faire les empreintes.
8. Plomb et carton pour les empreintes.
   Souffre.
   Vermillon.
   Baguiers pour jêter les empreintes etc.

Adieu, ma toute chère Diotime. Mon bras se manifeste de nouveau et sent votre silence. Mon medecin Joris qui vient de sortir, veut absolument que je passe encore cet hyver à Aix de la Chapelle, ce que je ne ferai decidenment pas. Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, embrassez tendrement vos enfants de ma part, et aimez un peu

Σωκρατης

Lettre 3.71 – 21 septembre 1780

La Haye, ce 21 de sept. 1780

Ma toute chère Diotime. Enfin je reçu lundi le soir la vôtre du 14 de ce mois, et je n'aurois pas manqué d'y repondre le lendemain, si je n'eusse appris par le Prince et Mr. Thulemeyer le malheur arrivé à Mr. votre frère, dont Mr. de Furstenberg vous aura donné la nouvelle à la prière du Prince. Vous jugez bien, ma chère Diotime, comment je dois sentir un evenement qui vous afflige. J'ai fait des pertes pareilles dans ma vie, et je sçai ce que c'est. Pourtant, ne vous attendez pas à une consolation de ma part. Je vous connois, et si une ame de la trempe de la vôtre avoit besoin d'autre consolation que de celle qu'elle trouve dans les vastes richesses de sa composition, je croirois la nature humaine bien abjecte et la philosophie un fantome, un feu fôlat, qui nous seduit et nous egare. Or avant que je croye | ces deux choses, le systeme de l'Univers changera d'ordre et de proprietés.

D'ailleurs, ma Diotime, le rôle du consolateur me semble absurde et fôl; absurde, puisqu'il ne peut pas faire qu'un être qui sent ne sente pas ce qu'il sent; fôl, puisqu'il tache de me faire voir l'objet de mon affliction dans un faux jour, c'est à dire il veut me tromper moi, qui suis precisement le seul individu qui existe, qu'il ne sçauroit tromper. J'avoue pourtant que les hommes foibles ont besoin d'une consolation externe, et que le foible consôle le foible avec succes, mais c'est de quoi il ne s'agit point entre nous.

Dans le moment je viens de reçevoir la vôtre du 20 de ce mois, et comme il fait tard, je ne sçaurai que demain la nature de vos occupations et de vous fatigues.

Le Prince se porte très bien, mais le prochain depart de Mesdames de Vauguion et Perponcher lui pèseront. Je lui disois l'autre jour que l'Envie lui | restoit encore, mais il me dit avec un grand soupir: lorsque j'ai été un quart d'heure avec elle, j'en suis si plein que je n'en puis plus, et je crois facilement que c'est vrai. J'ai bien pensé et j'y pense encore, s'il ne seroit pas possible de lui donner Mad. Perrenot. Je conçois que sa simplicité naïve jointe à beaucoup plus d'esprit, de bon sêns et de lumieres que ces trois autres femmes en ont ensemble, pourroit l'amuser. Et d'ailleurs il pourroit causer chez elle exactement sur le ton qu'il voudroit, car elle n'a pas l'ombre d'un prejugé de quelque nature que cela puisse

être, et quoiqu'il soit inpossible de voir une morale plus vraie, plus pure, plus fille de la nature que la sienne, elle ne se picque de rien. Enfin je verrai. La difficulté est de faire en sorte qu'il la sente promptement, car s'il faut du temps pour cela tout est dit.

Mon Comte de Sarsfield va me quitter dans trois semaines, ce qui nous fait de la peine à tous deux. Si vous n'etiez pas tant occupée, ma Diotime, je vous enverrois quelques lettres ou ecriture de sa | main, afin que vous pussiez juger de cet homme vraiment estimable.

Mon chevalier O Kelly m'a quitté trop tôt. Il me fit l'honneur de me dire qu'il se sentoit l'ame plus elevée avec moi. Je pouvois lui rendre la pareille, car en verité je devins espagnol avec lui, et nous nous montames souvent sur le ton des Rodrigues et des Gusmans que c'etoit une benediction. Je ne sçai comment, mais j'aime les Espagnols; ils ont du nêrf, et il me semble qu'ils ont un côté grêc.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon ame embrasse la vôtre. Dites à ma chère Mimi et à mon chèr Mitri, qu'ils ne m'aiment pas tant que je les aime. Adieu.

Σωκρατης

Mon amitié et mon respect à votre Grand Ami!
Vous sçaurez que Van der Borgh est nommé notre ministre à Liege.
Le Roi de Suede vient demain à ce que Sarsfield me mande. Je suis curieux de voir ce Prince dont on ne dit pas toujours du bien. Pourtant il doit être plus eclairé que bien d'autres de son espèce, car il a eu de l'education.

❧

Lettre 3.72 – 24 & 25 septembere 1780

La Haye, ce 24 de sept. 1780

Ma toute chère Diotime, c'est avec le plus sensible plaisir que je viens d'apprendre que le malheur arrivé à Mr. votre frère n'a pas été aussi considerable que Mr. Thulemeyer l'avoit debité d'abord, et qu'il est deja hors d'affaire. Je vous

en felicite de tout mon coeur, et je vous jure, mon amie, que de long temps je n'ai reçu de nouvelle, qui m'ait aussi agreablement afecté.

J'ai eu ce soir comme tous les jours de la vie mon digne Comte de Sarsfield, ce qui fut la cause que je ne pus parler qu'un quart d'heure en particulier avec votre marchand, qui vint reprendre la lettre qu'il m'avoit envoié hier. J'avoue que le contenu de cette lettre m'a frappé au vif et il ne me seroit guère possible de vous depeindre les sensations qu'elle m'a donnée, quoique la chose ne m'a pas surprise. Il faut avouer que l'Autriche va grand train, et si je ne me trompe, il arrivera dans peu autre chose encore, et peut-être n'atten|dra-t-on pas le deces du viellard pour se mettre en possession.

Dieu veuille que la paix se fasse bien vite entre La France et l'Angleterre et que nous soions bien avec toutes deux, sans quoi l'Allemagne et nous courrons risque.

Le marchand m'a parlé beaucoup du P.S. de la lettre, et quoiqu'il est certainement de la meilleure volonté du monde, il faisoit bien des difficultés pour executer ce dont il y est chargé, disant qu'il n'avoit plus à representer de l'interet pour motif. Je lui ai remontré que sans doute il y avoit de l'interet, et par dessus du marché de la justice. J'avoue pourtant qu'il me paroit que cette affaire auroit pu être arrangé d'une autre façon, avec commodité, mais comptez qu'il fera de son mieux aussi bien que tous ceux qui sont devoués à vous et la bonne cause.

25 de sept.

Ma toute chère Diotime, ce midi j'ai diné à Niethuis avec la Grande Comtesse et Mad. Perponcher, et j'ai fait ma paix avec la premiere. Lorsqu'elle et moi nous entrâmes dans votre petit cabinet | nous fumes egalement touchés. Elle avoit les larmes à l'oeuil. Je suis amoureux de cette femme lorsque je considere la façon dont elle vous aime. Je devois souper chez elle, mais j'attendai mon Comte qui ne me manque jamais le soir, et nonobstant cela j'ai plus de 40 pages de lettres de lui. Demain je vous en ferai copier une vingtaine de pages qui contiennent ses reflexions sur le gouvernement de ce païs. Alors vous pourrez juger de sa maniere de penser. Il a des rapports avec Mr. de Perent, mais il est plus vieux et plus militaire. Je souhaite qu'il nous donne un jour des Memoires de ce qu'il a vu à la guerre et dans ses vojages, car asseurement il a la grande façon de voir.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon bras et mes afaires m'empêchent de faire ma lettre plus longue. Au moment que j'aurai mis ces deux choses un peu à la raison, je pars, car j'ai un besoin indicible de me trouver à vos pieds. Adieu.

Σωκρατης

Van der Borgh est sur le point de se separer de sa femme, qui est en Suisse, pour cause d'adultere. Je crois que vous avez connue cette femme devôte.
J'embrase ma chère Mimi et mon cher Mitri et je baise la main à votre Heros.
Je compte de vous envoier dans peu un balot avec des plâtres etc., mais je vous prierai alors de presider à son depacquettement.
Adieu.

❧

Lettre 3.73 – 30 septembre, 1 & 2 octobre 1780

traductions ouvrages

La Haye, ce 30 de sept. 1780

Ma toute chère Diotime. Avant hier je reçu à la fin de vos nouvelles, qui sont pour mon ame ce que les aliments sont pour mon corps. Si vous sçaviez combien c'est une verité, vous n'en useriez pas avec tant de parsimoine envers un homme qui est à jamais uniquement à vous. Je fus faché d'apprendre par la vôtre que les nouvelles de l'etat de Mr. votre frère n'etoient pas aussi favorables que celles que Thulemeyer nous avoit communiqués ici, et je souhaite ardenment que vous soiez bientôt delivrée de cette inquietude.

Mardi passé j'ai reçu deux tonneaux de vins de votre part, ma chère Diotime, dont je vous baise les mains un million de fois. Ce sera mon vin favori à tous egards.

Nous avons eu ici le Roi de Suède. En arrivant ici le soir, il alla tout de suite chez le Prince d'Orange et apres il fit une visite plus imprevue encore chez Mr. Yorck. Il a soupé deux fois chez l'Am|bassadeur de France, et une fois chez celui

d'Angleterre. Je l'ai vu deux fois aux deux spectacles que Mr. de la Vauguion lui a donné en particulier aux Vieux Doele, puisque la delicatesse de nos moeurs ne souffroit pas de comedie dans la semaine de la communion. D'ailleurs j'ai eu assez d'occasion de le voir. Il a été chez nous au Conseil d'Etat pour voir l'original de l'Acte de l'Union, dont vous avez je compte la merveilleuse copie. Ensuite je lui ai montré le Cabinet d'Anticques et je l'ai accompagné dans les autres. Je l'ai observé avec soin, et j'avoue qu'il m'a plu beaucoup. Il a une jôlie figure, sur tout dans son habit suedois, de très belles manieres, et il est extrêmement pôli et affable, enfin c'est un prince qui a commencé par être homme et qui doit avoir eu une excellente education. Il paroit sçavoir assez de choses sans qu'il en fait parade. Je dois dire pourtant encore au sujet de sa physionomie et de ses yeux, qui sont grands et tres beaux, que celui qui pretendroit lire dans l'ame de ce Prince à travers cette physionomie et ces yeux se tromperoit à mon avis. |

Hier au soir à huit heures nous avons essuyé ici un orage très distingue. Il ne dura proprement que 10 minutes, mais tous mes vitres du côté du jardin sont abimés, et la destruction de ce jardin est curieuse, des milliers de pommes et de poires pendant encore aux arbres sont percés à coups de grèle comme si on les avoit percés avec des bâles de mousquet. Les grains de la grèle etoient d'une grandeur prodigieuse. Mr. de Sarsfield vint chez moi et en descandant de mon pont avec son carosse le fort de l'orage commençoit. Les chevaux se sentant blessés par ces horribles coups de grèle tournerent tout droit vers l'eau, mais heureusement l'affreuse obscurité fit qu'ils s'accrocherent à un arbre, sans quoi mon ami auroit peri indubitablement dans le canal, sans qu'il y auroit eu aucun moien de le sauver.

Dimanche 1° oct. 1780

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre et de la baiser avec transport. Ce que vous m'y dites de Mr. votre frère me touche au vif. Mr. Thulemeyer m'en a dit la même chose ce matin. Dieu veuille que | cela s'arrange encore.

Pour vos plâtres, ma chère Diotime, je commençerai de vous en envoier au plus vite, et à chaque envoi je vous en previendrai pour que vous soiez presente à

l'ouverture des caisses. Je debuterai par le Centaure et par une statue d'un Mars assis à ce qu'on a pretendu, mais vous verrez bien que c'est autre chose.

J'avois compté de passer ma journée à Niethuis, mais d'un côté le temps est si mauvais, et de l'autre votre marchand de vin m'a pris toute ma matinée. Pour ma soirée elle appartient à mon Comte Sarsfield.

A 11 heures

Mon Comte vient de me quitter jusqu'à demain, mais dans quinze jours il part tout de bon, ce qui me causera un vuide, où je suis toujours extrêmement sensible. Etant avec lui je me suis souvent plaint à moi même que je ne suis pas avec le Prince sur le même ton qu'avec lui. Nous y profiterions tous les deux. Peut-être est ce ma faute. Je verrai, et cela etant je corrigerai cela.

Ma chère Diotime, vous me parlez de salsepareille, mais une ou deux bouteilles cela fait une difference; si vous me disiez exactement | la quantité et la façon dont il faut s'en servir et la preparer, je m'en servirai; car j'ai besoin d'une bonne medecine pour rectifier mon bras qui depuis quelques jours se refuse de temps en temps aux services qu'il me doit.

Lundi, 2 d'oct. à 11 heures du soir

Ma chère Diotime, voila mon Comte parti de nouveau jusqu'à demain. Il a lu mes petits ouvrages et il les aime assez pour vouloir corriger notre Simon, qui en a bien besoin, et c'est notre occupation à present. J'ai été epouvanté du nombre de fautes de langue qui s'y trouvent. Mr. de Sarsfield sçait sa langue en grand maitre et la parle comme Mad. de Serent. Pourtant je soumettrai ses corrections à votre jugement, et lorsque j'aurai reçu vos reflexions ulterieures le Simon paroitra, et je travaillerai à d'autres dialogues. Sçavez vous ce qui me fait parler tant de mes ouvrages? C'est que ce matin j'ai relu une de vos lettres, dans laquelle vous paroissiez avoir envie d'en traduire quelque chose. Depuis ce moment je suis vain, mais je sçai que si jamais vous voudr[iez] vous amuser à le faire, votre traduction seroit absolu|ment parfaite par la raison que nos idées en philosophie sont exactement les mêmes et que par consequent votre traduction pourroit être libre au possible.

Adieu, ma toute chère Diotime. J'ai beaucoup à ecrire encore et sur des choses qui m'ont gâté ma tête pour plusieurs jours. Adieu, je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse, j'embrasse vos chèrs enfants et je vous prie de me rappeler de temps en temps dans le souvenir du Grand Homme.

Σωκρατης

Je souhaite que Maximilien reste à Bonn et ne vienne pas à Munster.

❧

Lettre 3.74 – 4 & 5 octobre 1780 [13]

Trad. de ses ouvrages, l'affaire de sa demission etc.

La Haye, ce mercredi 4 d'octobre 1780

Ma toute chère Diotime, par rapport au capitaine de Blankenburg dont je vous ai parlé voici ce que j'en sçais par la lettre d'un libraire à un libraire.

« Mr. le Capitaine de Blankenburg etoit autrefois adjudant chez le Roi de Prusse, mais il fut contraint par le mauvais etat de sa santé de quitter le service. Il est un homme très sçavant et il a demeuré à present deux ans chez nous comme un amateur des Muses. Il souhaitait d'avoir quelques ecrits de Mr. Hemsterhuis pour les traduire, ils ne pourroient être dans de meilleures mains. Si Mr. Hemsterhuis vouloient vous remettre ces ecrits, nous vous prions de les lui paier etc. »

A moins que vous n'ayez d'autres nouvelles de Mr. de Blankenburg, il me paroit que c'est une affaire de libraires pour avoir un gagne pain. Pardonnez, ma chère Diotime, mais j'aime trop mes pauvres enfants, dont plusieurs se ressentent bien de la nourriture que vous avez daigné leur donner, | pour les voir entre des mains barbares qui en abuseroient, et deshonoreroient pour jamais ces types de notre philosophie, que je regarde souvent avec complaisance comme la source et les

13 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 81, p. 244-247.

effets de notre liaison sacrée. Enfin par rapport à la traduction de ces ouvrages je sçai bien ce que je souhaiterois, mais je n'ose pas vous le dire.

Je suis fort flatté de ce que mon bon Comte de Sarsfield est si etrangement amoureux de notre Simon que, malgré ses assiduités aupres de l'Ambassadrice sa parente, nous passons au moins quatre heures par jour à apprendre à Simon la langue françoise. Nous sommes à cette heure exactement à moitié chemin et dimanche nous comptons d'avoir achevé la besogne.

Il me presse extrêmement de faire une petite histoire philosofique de mon païs, mais jusqu'ici je ne me sêns point de vocation à cela.

A cette occasion j'ai fait souvent une remarque singuliere, c'est que cet homme que j'estime et revère infiniment à cause de son moral, ses connoissances et son experience, n'a pas la faculté de me monter. Je n'ai trouvé cette faculté que | trois fois dans ma vie dans Mssrs. de Rhoon et Fagel et bien plus encore dans ma Diotime. Je me demande vingt fois la raison de ce phenomene et la nature de cette faculté, sans pouvoir me donner une reponse à beaucoup pres satisfaisante. Si vous les sçavez je vous supplie de me les dire.

Je ne sçai si je vous ai dit que le Margrave de Bade est ici. On parle beaucoup des soins singuliers que ce Prince prend à rendre ses sujets heureux. Il y a quelques années qu'il m'avoit fait demander un Homme et ses rapports. Ainsi j'ai eu l'occasion de causer avec lui. Il me paroit un homme sage et eclairé, mais il faut que je vous compte une anecdote singuliere qu'il m'a appris. Nous parlâmes de ces armes defensives pesantes de pied en cap, dont on se servoit encore il y a un siècle et demi. A cette occasion il me dit qu'on avoit trouvé dans un endroit qui avoit été probablement destiné à la fabricque de ces armes, quantité de ces armatures entieres qui devroient avoir servi à des enfants de 8, 10, 12 ou 14 ans. Marque certaine qu'on avoit deja preparé les enfants pour porter dans un age plus mûr ces masses pesantes avec facilité. J'avoue que cette idée est toute naturelle, mais aucun | historien ni auteur que je sache n'a jamais fait mention de cette particularité. Comme elle tient à l'histoire de l'education je devois vous en faire part, ma chere Diotime.

Jeudi 5 d'oct. 1780

Hier je dinai avec le Prince, Sarsfield etc. chez votre marchand. Le Prince me communiqua une lettre de Forster à Camper, au sujet de celle que j'avois ecrite à Camper sur ce que je pensois sur Forster et pourquoi j'avois refusé de le voir. Si ce jeune homme n'est pas un veau-rien decidé, il est sûrement ce qu'on appelle dans la société un fort bon garçon. Vous l'avez vue et vous pouvez en juger.

Parlons un mot de mon afaire. Elle n'est pas finie encore. Lorsque vous m'aviez donné votre conseil, j'y ai pensé mûrement, et enfin pour me mettre l'esprit en repos de ce côté, j'ai donné cette afaire entierement dans les mains de deux amis dont je suis sûr. Ce sont Van der Hoop et Lichtenberg, tous deux essentiellement interessés que je ne quitte pas, pour des raisons trop longues à vous detailler ici. J'ai repondu en suivant leur avis que je ne voulois pas une demission entiere de mon emploi, que je voulois garder des relations avec le Conseil, que je souffri|rois volontiers un autre à mon côté, que je promettois même de ne jamais venir assister aux deliberations du Conseil si on ne m'y appela, et que je voulois garder mes appointements en entier. J'ai voulu garder des relations avec le Conseil d'un côté pour être sûr de mon fait, et de l'autre, pour me conserver la faculté d'être utile si les circonstances pourroient le requerir, et afin de pouvoir servir quelques amis que j'y ai, en cas qu'ils pussent avoir besoin de moi.

Il y aurait eu de l'inconséquence dans mon procedez si j'avois refusé à plât à cause de ce que j'avois desiré moi meme l'année passée. Jusques ici je n'ai point de reponse et quelque puissants que soient ceux qui m'ont fait l'offre, je doute qu'ils le soient assez pour effectuer la chose comme moi je la desire. S'ils le peuvent, j'y gagne beaucoup plus de liberté, dont je serai fort aise. S'ils ne le peuvent pas, l'afaire restera comme elle est, ce qui ne me chagrinera point.

Ce matin le Prince m'a communiqué une lettre de Lysis au sujet de Lavigni, que vous aurez vu sans doute. Ma chere Diotime, je vous supplie de me dire exacte-| ment, comment vous êtes avec lui. Lorsque j'etois à Munster, vous m'avez dit qu'il ne vous parut pas necessaire que je lui ecrivisse. Aussi ne l'ai je pas fait pour cette raison; et je ne le ferai pas, si vous ne le trouviez pas bon. Mais si vous n'aviez rien contre, je lui ecrirai puisque je ne veux pas être mal dans l'esprit de personne et à plus forte raison dans celui d'un homme avec lequel j'ai été lié de

la façon que vous le sçavez et avec lequel j'ai eu bien des evénements en commun.

Mr. de Sarsfield, qui vient de sortir, me dit que c'est son frère qui a eu l'honneur de vous voir à Spa il y a trois ans, mais que pour lui il etoit arrivé chez Mr. de Serent apres votre depart. Ce qu'il fait pour le Simon par rapport à la langue vous paroitra excellent, mais je doute que vous approuviez quelques autres corrections qui ne tiennent pas tant à la langue. Enfin vous aurez le tout et apres vos corrections definitives j'en ferai un petit livre jôli et digne de porter Diotime à la tête. |

Voila encore un jour de poste que je n'aie aucune nouvelle de vous! Peu me suffit, mais rien, c'est injuste.

Adieu ma toute chère Diotime, j'embrasse ma petite Diotime et mon chèr Mitri, et j'offre mes respects à l'excellent ami que la Providence vous a donné. Adieu

Σωκρατης

Qu'est-ce que vous avez fait avec la belle Liebenau et son amant à ma prière?

❧

Lettre 3.75 – 8 & 9 octobre 1780 [14]

La Haye, ce 8 d'oct. 1780

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir la vôtre avec la recette dont je vous suis très obligé. J'en ferai usage sans faute, car je ne sçai plus à qui me vouer. Je me porte très bien à present par tout le reste du corps, mais les sensations singulieres et la douleur au bras droit sont tout autrement picquantes depuis trois semaines que jamais.

Je ne conçois pas comment je puisse ecrire et même dessiner assez bien. Ma main ne se refuse pas encore à ma volonté, mais quelques fois je ne sêns pas que

14 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 82, p. 248-249: fragment.

j'ai une plume ou un craion entre les doigts au même moment que j'ecris ou que je dessine. Souvent la douleur dans le bras est très forte, la main dort et paroit enveloppé dans un gând dont la peau seroit d'une pouçe d'epaisseur. Quelques fois le meme mal se manifeste un peu dans l'autre bras. Je ne vois pas que la chaleur me soulage, enfin cette incommodité empoisonne un peu ma vie et elle est presque l'unique | cause de ce que je ne sois pas à Munster, le seul endroit où mon imagination me rappelle sans cesse.

Ma toute chère Diotime, l'extrait de la lettre que vous me communiquez m'a donné une sensation très douloureuse au premier moment, et vous sentez pourquoi. Cependant, apres y avoir reflechi il ne m'a plus frappé. L'auteur est dans la bonne foi, et si on vouloit y adapter un peu l'education, on viendroit aisement à bout à faire penser presque tous les hommes de même. L'auteur, ainsi qu'une infinité de grands seigneurs, ne sçavent rien que de tout ce qui est hors d'eux, et ils ont entierement perdu la faculté d'entrer dans eux même. Rien au monde ne leur est plus etranger et plus inconnu que leur propre nature et leur propre maniere d'être. On ne peut pas les compter pour des individus. Ce sont des membres de la societé tout purs, c'est à dire des miroirs passifs qui ne font que reflechir l'image de la societé. Je connois plusieurs de ces Messieurs qui ne sont pas foncierement mauvais et qui auroient encore un peu de cette faculté dont je parle, mais ils craignent horriblement d'entrer dans eux même, croiant que c'est penser à la mort. L'auteur est dans ce cas, si je ne me trompe. | Enfin je resterai avec lui dans les termes où je me trouve, et d'ailleurs je sens qu'il faut être circonspect avec lui, car l'extrait en question pourroit bien être la suite d'un discours que j'ai tenu chez lui et dont il auroit etrangement abusé. Il s'agissoit de lui demontrer les vices enormes de la modification actuelle de la societé, et pour les prouver je lui dis entre autres, que si un homme vertueux et un scelerat visoient au même but, il y avoit 100.000 contre 1 à parier pour la reussite du scelerat, puisque le scelerat peut se servir de tous les moiens possibles, tandis que l'autre est borné aux seuls moiens que ses moeurs lui permettent ou lui prescrivent. Cette verité est très geometrique, ma Diotime, et il s'en suit clairement, que la Divinité et la societé des hommes sont deux choses qui ne sçauroient avoir rien de commun ensemble. Si on ne pouvoit pas prouver l'excellence de la Divinité par des verités incontestables, tirées de notre propre

sein et de la nature des choses, on seroit ridicule de contester aux Manichéens leur systeme d'un mauvais principe, qui derive necessairement de la simple contemplation de la verité dont je vous parle. | Je ne manquerai pas de reëntamer mon discours avec l'auteur, d'un côté par curiosité, pour voir comment il a raisonné sur mes arguments, et de l'autre, pour prevenir des conclusions abusives ulterieures. Adieu, ma Diotime, jusqu'à demain.

Ce 9 d'oct. 1780

Ma toute chère Diotime, en mettant cette date il me vient dans l'esprit que le 14 du mois passé je vous ai envoié moi même un balot avec beure, feu d'artifice, etc. J'ai fait faire à Vogt l'addresse accoutumée pour ne pas me tromper; cependant aucune de vos lettres ne m'en marque la reçue. Il est parti pour Zwolle comme de coutume. Si vous ne l'avez pas reçu encore, le beurre est inmanquablement perdu. Je vous prie de me le marquer.

Vous me ferez plaisir de m'envoier vos remarques sur le Simon. Sarsfield a achêvé les siennes. Croiriez vous qu'il y a mis quelques fois sept à huit heures par jour? Il le sçait par coeur. J'adapte sans hesiter toutes ses corrections qui tiennent directement à la langue, mais je rejêtte grand nombre d'autres qui en affoiblissent le nerf que je veux conserver. Voici les idées qu'il a sur cet ouvrage, et qui quoique très flatteuses pour moi, ne me dirigeront jamais en ecrivant. Il dit que la lecture des femmes en France est absolument gâtée, et il pretend que le Simon pourroit être modifié de façon qu'il leur plairoit, et qu'il leur donneroit du goût pour un peu plus de solidité, ce qui dirigeroit les ecrivains du jour, qui dependent uniquement des femmes. |

Linguet à la Bastille me fait un plaisir infini. Il etoit sur le point de venir à La Haye. Il m'avoit fait l'honneur de me faire anonçer qu'il viendroit me voir. J'ai repondu au Nonce que très decidement je ne le reçevrois pas, puisqu'il est le seul homme sur la surface de la terre que je meprise dans tout la force du terme. J'ai vu en Frise à l'Academie un pauvre homme qui reçut autant de coups de batons qu'on vouloit pour de l'argent. C'est vil sans doute, mais un homme qui nourrit et engraisse ses vices uniquement pour s'enrichir ne merite pas l'honneur du gibet. Si Linguet avoit la figure d'un chien je ne le haïrai pas. Pardonnez moi,

ma chere Diotime, ce petit epanchement de bîle. Linguet est le seul être qui merite qu'on parle de lui dans son style.

Ce matin j'ai reçu une nouvelle fort desagreable du jeune Berkenroode. Il vient de perdre son epouse qu'il aimoit tendrement à l'âge de 19 ans, apres un mariage de onze mois.[15] Pendant les premiers mois cette jeune femme qui etoit jôlie, herita en deux fois cinq millions argent de Hollande. Il n'y a pas d'apparence que Berkenroode puisse heriter beaucoup de sa femme.

Adieu, ma toute chère Diotime, que le Venus celeste vous protège. J'embrasse mon Apollon et Diane, et je vous baise les pieds. Adieu.

Σωκρατης

Depuis une demie heure j'ai quelque relache à mon bras, dont je ne puis deviner la cause. Si j'allois me mettre dans l'esprit que c'est à force de vous ecrire, vous ne vous en trouveriez pas bien.
Mes très humbles respects à votre Grand Homme.

❧

Lettre 3.76 – 12 octobre 1780

son desir que je fasse la traduction de ses ouvr.

La Haye, ce 12 d'oct. 1780

Ma toute chère Diotime. Mr. Tavel qui depuis quelque temps se portoit mieux et qu'on croioit retabli quoique mr. Gaubius avoit mauvaise opinion de ce changement favorable, a eu depuis trois jours une attaque d'apoplexie, dont il est mort la nuit passée. Quoique je ne le voiois que rarement depuis quelque temps, je suis très faché de cette mort, puisqu'asseurement c'est un homme très estimable de moins dans la societé.

Je viens de reçevoir la vôtre dans le moment. Je suis charmé que vous approuvez la modification de mon plan. Je doute fort qu'il reussisse comme je le souhaite, et que ceux qui y sont interessés soient assez puissants pour executer

15 Elle – Johanna Hodshon – mourut 8 octobre 1780.

une chose aussi extraordinaire, quoique le D. soit à leur tête. Enfin jusques ici on me dit rien, et je ne veux pas paroitre presser l'afaire de mon côté. J'en attendrai pendant un mois le denouement avec une tranquilité parfaite.

Il est vrai, ma chère Diotime, que je vous ai mal compris au sujet de Lysis. Cependant en vous comprenant bien à cette heure, je suis fort indecis si je lui ecrirai | ou non. Lui ecrire sans entrer dans quelque detail de tout ce qui s'est passé depuis son depart, est aussi inutile qu'impossible, puisqu'il auroit sûrement mauvaise opinion de moi, et entrer dans ce detail lui rappelleroit apparenment des idées facheuses ou lui causeroit de la peine. Enfin je verrai. Peut-être trouverai je le moien de lui faire une lettre interessante en y faisant le tableau de votre situation actuelle autant que je le puis.

Pour ce qui regarde l'armature des enfants, je demanderai au Margrave tout ce qu'il en sçait, en cas qu'il revienne à La Haye comme on le dit. Je sçavois bien que cette anecdote vous interesseroit. Elle m'a singulierement affectée et peut-être de la même façon que vous. Le premier moment j'en fus extrêmement frappé, et le second, je fus honteux d'avoir été frappé d'une chose aussi naturelle. Je crois que nombre de decouvertes en les regardant simplement et un peu bêtement, sans y chercher des mystères, nous devoileroient bien des choses sur la maniere d'être et les moeurs de nos pères. Et en general je crois que l'art de regarder les choses un peu en bête et d'ecarter tout esprit de | la contemplation, mène souvent à des verités robustes. J'avoue cependant qu'apprendre cet art est infiniment difficile pour ceux qui ont deja acquis quelques lumieres.

Ce que vous me dites touchant la traduction me fait plus de plaisir que vous ne le pensez, et principalement parceque dans vos mains seules ce ne seroit pas une traduction, puisque je suis moralement convaincu que tout ce que vous y changeriez ou y corrigeriez, je l'y aurois changé ou corrigé de même, tellement notre philosofie, qui est reëllement neuve, nous est commune.

Par rapport au Simon, comme je ne puis penser encore dans un mois et demi à mon voiage à Munster vous me feriez grand plaisir de m'envoier vos corrections, car je voudrois finir ce petit ouvrage pour en commencer d'autres. Le Comte Sarsfield a achevé les siennes que j'adapte par rapport à la langue, mais quoique j'admire avec respect les chastes oreilles des dames françoises, je suis grec, et j'ai fait pacte avec leur simplicité brute, si l'on veut, mais vraie et hardie. Mon

Comte part lundi, en attendant je l'amuse prodigieusement par la lecture d'un manuscript qui existe uniquement chez moi, et dont je n'ai donné copie qu'à Rhoon seul apres bien des prieres. | Il contient les anecdotes les plus authentiques et les plus curieuses sur la guerre de la succession et les heros des alliés. J'ai destiné ce MS en original ou en copie à mon Mitri, qui doit un jour sçavoir ces sortes de choses. Le Comte, pour me payer de cette lecture m'a promis une copie d'un Memoire ecrit par Mr. de Vendome, et qui est precieusement gardé au bureau de la guerre.

Ma toute chère Diotime, je vous renvoie la liste de vos commissions, puisque vous le voulez. Si vous pensez que je les neglige, vous vous trompez fort. Pour les livres, quelque respect que j'aie pour Mr. de Zumkley, je m'imagine pourtant que je suis infiniment mieux en etat que lui de les attraper s'il est possible. Si non, je les ai presque tous, et ils sont à ma Diotime, comme vous verrez.

Adieu, ma toute chère Diotime, que Dieu vous conserve avec votre ami et vos enfants.

Σωκρατης

J'ai fremis d'apprendre que vos ballots ne sont pas encore arrivés. J'ai dû faire connoissance avec Mr. de la Vauguion. Je lui ai remercié une fois pour toutes de ses diners et soupers, mais j'ai dite que je viendrois chez lui quand il le voudroit. Il m'a repondu qu'il n'etoit pas le maitre de me voir, seul chez lui comme il le desire, mais qu'il viendra de temps en temps chez moi passer sa soirée. Cela etant je ne passerai plus pour anglomane.
Je menerai le Prince un de ces jours chez Mad. Perrenot. S'ils se plaisent tant mieux, si non, je ne m'en mêlerai plus. Je voudrois que vous connoissiez Mad. Perrenot comme je la connois. Ce seroit la votre femme, ou je me trompe horriblement.

❧

Lettre 3.77 – 16 octobre 1780

La Haye, ce lundi 16 d'oct. 1780

Ma toute chère Diotime, hier au soir je reçus la vôtre avec l'incluse que je vous renvoie. La morale n'en peut pas être autrement, et en verité ce n'est pas tant la faute de l'individu que de notre belle societé. On ne peut disputer sur la vertu avec qui que ce soit de cette espèce, et la morale de la lettre est parfaitement suffissante même, pourvu qu'un homme nous montre dans toute occasion et de tous les côtés l'image de la vertu. Il nous importe peu s'il nous trompe par la, ou ce qu'il sent et ce qu'il pense ou espère de cette vertu ou de son image. Ce qu'il y a de malheureux dans cette affaire, c'est que ceux qui moralisent ainsi, sont ordinairement trop rusés, ou trop sensés, pour se flatter de gagner quelque chose par cette tromperie. On gagne plus à faire le fripon.

Vous me demandez si le Prince m'a paié les *f* 75. A vous dire vrai non, mais il y a deja plus d'une semaine ou 14 jours qu'il m'a dit qu'il me les devoit par vos ordres. Je vous prie de ne lui en plus parler. Il me paiera lorsque cela lui incommodera moins.

Pour ce qui regarde la copie du compte qu'il vous demande, je ne sçais absolument rien dans cette affaire. Si cette copie put faire un mal essentiel à Diderot, j'avoue qu'il seroit bien dûr de la donner, mais je ne le crois pas. | Le mal qu'on a voulu faire est deja fait il y a long temps si je ne me trompe, et je presume que cette copie ne serviroit qu'à justifier le Prince dans les petites querelles qui ont suivi cette affaire. Mais supposons même que ce compte contiendrait une inadvertence, un double reçu de Diderot, 1° cela ne lui feroit pas grand tort dans le monde, car il n'y a personne qui le connoit, qui ne sache en même temps qu'il est absolument incapable d'une si petite friponnerie sans qu'etourderie ou negligence en soit la cause; d'ailleurs il y a peu de jours que j'ai appris encore de mon Comte de Sarsfield, qui n'aimoit pas Diderot, que Diderot quoique peu aimé à Paris et en France, passoit dans les tribunaux et chez le juge pour une homme d'une probité parfaite, ce qu'il est très asseurement. Or une inadvertence de cette nature n'entame pas une reputation aussi solidement etablie que chez les sôts qui n'entrent pas en ligne de compte. Et 2°, je crois que ni Diderot, ni qui que ce soit au monde, puisse vous prendre mauvais de croire, que

vous ne pouvez pas refuser avec justice à un epoux la copie qu'il vous demande sous des conditions qui doivent paroitre à lui, à vous et à tout homme infiniment obligatoires.

Mais enfin, ma Diotime, peut-être ne sçavez vous pas même trouver ce compte, et vous le chercherez à la premiere occasion. Si cela donne de mauvais humeur, il faut le chercher et le trouver et donner | la copie en rappellant les conditions. Voila ce qui me paroit juste, quel qu'en puisse être la suite; ce n'est pas le meme cas que le testament du pere de Diderot.

Pour en venir à mon voiage, hier au soir en lisant votre lettre et apres, je m'etois determiné à partir cette semaine malgré beaucoup de difficultés que j'avois à vaincre pour cela, car je vous declare en conscience qu'être aupres de vous c'est être à l'endroit que je prefererai toujours à tous les points de l'espace infinie; mais ce matin en venant chez le Prince il me communiqua votre lettre du 12, dans laquelle vous lui mandez que vous allez à la campagne pour y jouir une quinzaine de jours d'une solitude parfaite, et cela m'a fait remettre mon voiage. Comptez, ma toute chere Diotime, que pour venir chez vous, les saisons me sont indifferentes comme vous le verrez. A present j'attendrai encore l'issue de mon afaire.

Votre lettre au Prince etoit accompagnée d'une autre de Lysis, que j'ai lu chez moi avec attention, et je la remettrai au Prince sans y faire aucune remarque; mais ce n'est pas faute d'en avoir fait et d'en avoir dû faire. Je vous avoue, ma Diotime, que je ne conçois pas comment Lysis ait pu être aussi grossierement la dupe de Mr. de St. Saphorin.

Mr. de St. Saphorin s'engage de ne demander aucun {Lods} de Lavigny en cas que dans dix ans le Prince ou son epouse ou un de leurs enfants s'en declarent possesseurs, tandis qu'il sçait que par les loix | de son païs cela est impossible. Car le Prince, ni vous, ni vos enfants n'auriez été jamais les possesseurs de Lavigny que sans le nom de Dentan ou du Protestant qu'il auroit institué son heritier. Je ne ferai pas cette remarque devant le Prince je vous jure, car ce matin il etoit un peu de mauvais humeur.

Le Prince a commencé deux ou trois fois à me parler de ses affaires avec vous. J'ai fais la mine de vouloir esquiver cette conversation, 1° parcequ'il n'y avoit pas assez de temps pour discuter de telles choses, et 2° parceque je veux qu'il me

parle tout de bon et qu'il me dise tout de soi même, sans quoi il se retire aussi tôt que je commence à entrer dans le discours, ce qui est arrivé plusieurs fois. Pourtant il faut absolument que je lui parle, car je sens la necessité que vous en veniez ensemble à un traité ecrit et couché dans les formes.

Pour juger s'il faut vendre Lavigny tout d'abord même avec une perte considerable, ou s'il vaut mieux de tenir ferme pendant un an encore, je ne sçaurois le faire, principalement puisque j'ignore le precis de votre plan en Westphalie et les changements que l'affaire de la coadjutarie y a pu occasionner. Je sêns que de m'en donner une idée un peu juste devra se faire de bouche, et non par ecrit, pourtant vous pourriez m'en donner une esquisse en peu de mots, si vous le vouliez.

❧

Lettre 3.78 – 19 octobre 1780

La Haye, ce 19 d'oct. 1780, 10 heures soir

Ma toute chère Diotime. J'ai passé ce matin chez le Prince qui part demain pour Oosterhout, à moins que le temps qu'il fait à present ne continue. Il est tel, que je viens de travailler avec mes gens pendant l'obscurité de la nuit à sauver un peu ma pauvre bibliotheque, où il n'y a pas une seule vitre. Il y a quelques semaines qui nous essuiames ici un orage de 5 à 6 minutes à peu pres, dont je vous ai parlé, mais vous aurez peine à croire que nonobstant qu'on ait fait venir du verre et quantité d'ouvriers de Delft, de Rotterdam etc., et quoique l'orage n'ait donné que sur la moitié de La Haye, on compte qu'à peine on est parvenu aujourd'hui à reparer le tiers du ravage qu'il a fait. Ce n'est que depuis hier que je suis en ordre en bas, mais imaginez vous que j'ai été deux semaines que je n'avois rien d'habitable que ma petite chambre en haut, où je travaille. J'y couchai, j'y mangeai et j'y reçevai du monde. Enfin je m'y accoutumai et je sentis que j'aurois pû m'accoutumer au modeste appartement de Diogene. |

Ma chère Diotime, je viens de reçevoir votre lettre. Vous ne m'y dites rien de votre santé, apparenment pour m'apprendre que je ne dois pas vous parler de la mienne. Le brillant de celle de votre Grand Ami, que je respecterai à jamais et

comme tel, et comme tel que je l'ai vu, me fait un plaisir infini. On y voit l'avantage reël du grand, car de succomber aux evénements du monde est le sort necessaire du mediocre et du petit.

Pour notre Simon, vous en ferez ce qu'il vous plaira, car au bout du compte il est assez peu essentiel s'il paroit un peu plus tôt ou un peu plus tard dans le monde.

Ce n'est pas sans plaisir que je vois qu'on commence à lire mes petits livres dans ma patrie et avec beaucoup plus de succes que je n'aurois pu m'imaginer. On vient me demander des eclaircissements avec une ferveur qui m'edifie, mais un peu trop souvent pour ma paresse, car il ne tiendroit qu'à moi d'avoir deux ou trois fois par semaine une ecole à la façon des Anciens.

On goute enfin notre philosofie enfantine qui ne se trouve pas dans des livres, mais que chacun deterre dans sa propre essence, à proportion de la richesse de son fond. Lorsque je dis chacun, c'est un peu general je l'avoue, car je trouve de plus en plus que les têtes vraiment pensantes sont peu | communes; et cela ne tient pas tant à la nature humaine qu'aux absurdes educations.

Pour le MS sur la guerre de la succession, je le ferai copier par Schultz dans ma presence et vous l'aurez. Dans une autre lettre je vous dirai ce que c'est lorsque j'aurai plus de temps qu'à present.

Je suis charmé d'apprendre votre predilection pour ma chère Sculpture et vous pouvez compter, ma chère Diotime, que le Coriolan viendra vous en marquer mon allegresse. Je delibère s'il ne vaut pas mieux de vous l'envoier à part par la voye d'Amsterdam.

Lorsque je vien chez vous j'apporterai tout ce qu'il faut pour modeller non seulement en terre, mais aussi en cire. Pour le modelage en terre j'ai beaucoup appris du Scholiaste et de sa bru, non pour mettre de l'ame et du grêc dans mes figures je vous jure, mais plusieurs manoeuvres qui m'etoient inconnues. Pour le modelage en cire je voudrois me battre pour avoir negligé cet art charmant depuis Natter. Alors je le sçavois assez et j'ai bien travaillé pour lui. A present le hazard m'oblige d'y revenir, puisqu'il va venir ici un homme qui travaille en cire exactement dans le gout que je desire. Je le connois beaucoup, il est fol de son art et il a du tact, mais point de theorie, jugez si nous nous ferons du bien. Je me flatte de vous apprendre un jour à modeller en cire, et même à vos enfants, car je

m'imagine à present qu'il faut apprendre à dessiner par la plastique, et non celle ci par le dessein.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon Apollon et ma Diane. Adieu.

Σωκρατης

Marquez moi si chez vous on trouve de la terre pour modeller, je compte bien que oui.

Votre grosse servante Anne Marie, qui vient de sortir de chez le Prince, me demande en larmoiant si vous voulez d'elle.

❧

Lettre 3.79 – 22 & 23 octobre 1780 [16]

politique, Van Berkel ou Amst. avec les Americ.

La Haye, ce dimanche 22 d'oct. 1780

Ma toute chère Diotime, ne sachant pas si j'aurai demain le temps de vous ecrire, je commence aujourd'hui ou plustôt cette nuit. Peu s'en faut que je n'entonne quelque plaintive elegie, ce qui seroit inmanquable si je me laissai aller à la melancolie que me donne un courrier, arrivé sans apporter de vos nouvelles. Pourtant je n'en ferai rien. Je ferai le philosophe cette fois ci, et je vous supposerai à la campagne dans les bras de la tranquilité qui n'est cependant pas toujours egalement caressante.

Je viens d'avoir ce soir pour la premiere fois de ma vie Mr. Euler; il me porta les compliments de Mr. Lessing, que je n'ai pas l'honneur de connoitre, mais dont vous m'avez souvent parlé, si je ne me trompe. Mr. Euler se propose de venir souvent chez moi, puisqu'il en a le temps à cette heure.

Il y a quelque temps que par un singulier hazard j'appris à connoitre son moral qui est excellent, mais la conversation de ce soir me feroit presque croire qu'il a toutes ses richesses absolument de ce côté, ce qui n'est pas suffissant dans le poste qu'il occupe. Il m'a parlé presqu'uniquement des arts et de la façon qu'il

16 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 410-411 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 404-406 (fragment).

les a cultivé, mais les aimer avec ardeur et s'y connoitre sont deux choses fort differentes. Je n'ai pas vu de ses ouvrages, mais je m'asseure qu'en les voiant j'admirerai l'habileté de ses mains et sa patience. |

Lundi, ce 23 d'oct.[17]

Avant hier il y a eu une assemblée des Etats de Hollande un peu bruiante, et qui pourroit avoir de grandes suites. Le Prince d'Orange y a parlé avec force pour la premiere fois de sa vie, et il n'avoit pas tôrt. Voici le fait. Les Anglois ont pris un Mr. Laurens, ci devant president du Congres americain, avec ses papiers. Vous sçavez qu'il a été mené à Londres, où il est mis à la Tour. On l'a interrogé, on a examiné ses papiers, et on y a trouvé un traité ou une convention entre les Etats americains et la ville d'Amsterdam. Les uns disent que ce traité a été effectivement legalisé par le magistrat de cette ville, les autres qu'il n'est pas signé que par Mr. Van Berkel, Pensionnaire d'Amsterdam, au nom du magistrat. Quoiqu'il en soit, la Cour d'Angleterre a envoié comme de raison une copie de cette pièçe et de plusieurs autres à Leurs Hautes Puissances avec des plaintes amères et fort justes à ce qu'il me semble. L.H.P. ont envoié ces pièçes aux Etats de Hollande, qui les a addressées avant hier à la ville d'Amsterdam avec ordre de donner des eclaircissements. On attend avec inpatience l'issue de cette inportante affaire. Si Van Berkel a été assez hardi pour compromettre sa ville à un poinct si extraordinaire (ce que je ne sçaurois croire), il est perdu. | Si Amsterdam justifie son Pensionnaire et avoue le fait, quelle sera la fin de nos troubles? Et supposons qu'enfin nous soions obligés à une guerre quelconque, comment pourra-t-elle reussir tandis que les fureurs de la discorde vont se joindre encore aux desordres qui sont naturels à ce gouvernement.

Vous sçavez, ma Diotime, que Van der Borch a pleinement reussi à Liège, nous avons les pièces en main.

J'ai fait connoissance avec le Marquis de Llano. Il m'a fait deux visites. Ma chère Diotime, je voudrois pouvoir vous raconter ici à quelle occasion il m'est venu voir, de quelle façon cela m'a amusé, et ce que j'ai appris à cette occasion,

17 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 98-99 (fragment).

mais cela est impossible. Peut-être le ferai je dans une autre lettre, où je n'aurai pas besoin de me servir de noms.

On avoit raconté que Hereria avoit subi la cure, etoit aveugle, et vendoit tout son bien pour se retirer. Il n'y a pas un mot de vrai, à ce que Llano m'a dit.

Adieu, ma toute chère Diotime, je ne vaux rien pour ecrire. J'ai beaucoup d'occupations encore avant l'aurore de demain. Je baise les trâces de vos pieds, ma Diotime, et j'embrasse mon Apollon et ma chere Diane.

Σωκρατης

Dites moi si vous êtes encore en commerce avec Charles Larrey, et si vous n'avez aucune lettre de Χιων.
Mes très humbles respects ou plustôt mille amitiés à Mr. de Furstenberg. Le Prince est parti avant hier matin.

❧

Lettre 3.80 – 26? octobre 1780 [18]

Politique

La Haye, ce jeudi 2 [sic] d'oct. 1780

Ma toute chère Diotime, le Prince est de retour en bonne santé. Hier je fus chez lui et j'y trouvai la Princesse d'Ashof dont vous m'avez parlé, avec sa fille et son fils. Elle me paroit une femme très virile, et qui a assez de connoissances.

Camper est ici depuis deux jours, et ce soir il soupe chez moi tout seul pour me regaler du recit de son dernier voiage et de ses plans.

L'autre jour je vous ai dit que les Etats de la Province de Hollande avoient requis de la ville d'Amsterdam des eclaircissements au sujet des pièces que le Roi d'Angleterre avoit envoié au Prince d'Orange et qui avoient été trouvées parmis les papiers de Mr. Laurens, ci devant President du Congres americain et à present prisonnier d'etat à Londres. Messieurs d'Amsterdam n'ont pas tardé de repondre

18 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 99-100 (fragment); Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 412-413 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 406-407 (fragment). – Tous ces auteurs ont daté cette lettre jeudi 26 octobre 1780!

aux Etats. {Ils viennent de le faire} par une lettre assez curieuse à {tous égards et qu'ils} ont fait imprimer à leurs fraix, et tant ils n'ont pas seulement fait distribuer des milliers d'exemplaires gratis, mais qu'ils ont fait {inserer} deja dans quelques unes | de nos gazettes. Ils y avouent qu'ils ont eu chez eux un homme qualifié des Etats d'Amerique, qu'ils avoient authorisé leurs Pensionnaire de projetter avec lui un traité avec ces Etats, qui auroit lieu au moment que l'Angleterre seroit obligée de reconnoitre leur independence, qu'ils s'etoient proposé de presenter alors ce traité aux Etats de Hollande et Leurs Hautes Puissance pour leur prier d'y acceder, et qu'ils n'avoient fait cette demarche (très juste à leur avis) que pour le bien du commerce, non seulement de leur ville, mais de celui de toute la Republicque. D'autre côté Mr. Citters, un des seigneurs les plus considerables de la Zelande (que vous avez connu chez feu le Comte Charles) est depuis plusieurs mois à Londres et y est traite par le Roi et la Reine avec une distinction et une simplicité sans exemple. On pretend que dans peu l'Angleterre {non se... ...nt} ne fera plus de mal aux Zelandois, mais {donnera} ordre à toute sa marine de les defendre {... ... sait}. Pour le reste cinq de nos {fa... ... ...eder} au plan de votre Imperatrice.

Il y {3 ...} prets. Si cette armée sort, on ne doute pas qu'elle sont attacquée. Les Hollandois et les Frisons se batteront bien à coup sûr, {mais ce que les Zelandois feront Dieu le s...t}. Dans les moments que je | me sens tenir à la societé je pleure l'etat absurde de cette illustre et puissante Republicque, mais lorsque je me fais individu, cela m'amuse, car sur la terre on ne sçauroit voir un desordre pareil. Je souhaite aux Americains s'ils doivent être libres un jour (ce qui ne peut manquer à la longue par la nature des choses), qu'ils aient à present chez nous des emissaires eclairés qui leur apprennent à ne jamais calquer le gouvernement de leur republicque sur celui de la nôtre. Nous avons été très grands par la grandeur des circonstances où notre local nous mettoit, et la grandeur des circonstances fit naitre chez nous une foule des plus grands hommes de toute espèce. Mais si vous regardez la Republicque dans elle meme, {rien} n'est plus pitoyable. Si on changea de 10 degrez sa longitude ou sa latitude {elle ne ...sisteroit} pas 3 ans. On crieroit au {paradoxe ... ...llois de ...trer à nos} neutralistes que cette {Rep... ... elle} l'est, ne doit jamais {avoir ... pourtant} une verité geometrique {qu'on ... dire} d'aucun autre peuple sur la surfasse de la

terre, marque certaine de sa constitution est la plus mauvaise possible pour faire une nation {s... ...t} existante. |

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir la votre et quoique très et trop courte, je la baise avec respect.

Vous vous preparez deja à parler à vos enfants des plus grands objets. Je n'aurois pas cru que vous eussiez commençée si tôt, mais enfin vous êtes sur les lieux et par consequent beaucoup plus à même d'en juger que moi. Pourtant je crois que nous sommes d'accord sur ceci, que tout enfant, l'un plus tôt, l'autre plus tard, a un moment où toutes ses facultés se mèlent ensemble, et sont dans un etat d'effervescence qui dure des semaines et des mois quelque fois. Ce moment se manifeste par des soupirs vagues et indeterminés, par une pente {vêrs} la solitude, par un amour quelconque, par de la {melancholie}, par une gaieté excessive quelque fois. Le resultat {d... efferescence est} ordinairement le vrai prototype {... qui ... cet} enfant. L'etude de ce {moment ... paroit ...ment} precieuse. Generalement {pa... seroit} dangereux de donner le moindre {... ...dification} à cette effervescence, mais {...} dans ces moments qu'il faudroit parler {à ...} grand objet très superficiellement et vaguement, {et seulement} pour y diriger son attention l'enfant qui est {...} exactement dans la disposition d'entrer dans {...} et d'y fouiller avec plaisir et | ardeur s'occupera infailliblement du grand objet, et tout ce qu'il sent ou ce qu'il pense sur cet objet dans ces moments, constitue à peu près tout ce qu'il en sentira ou en sçaura pendant le cours de cette vie, à moins que son intellect ne se perfectionne d'une façon extraordinaire, ce qui avec le temps pourra peut-être lui faire faire quelques pas en avant. Je crois encore que pendant ce travail de l'enfant il faut l'aider quelques fois pour lui faire exprimer avec la derniere precision ce qu'il sent ou ce qu'il pense sur cet objet d'une façon parfaitement intelligible pour vous et pour lui même.

Camper vient de me quitter, il m'a beaucoup raconté de son voiage. Il se met à vos pieds. Il se mocque de mon mal de bras qui {m'incommode pourtant ...} et apres demain il va me {gu...}.

Adieu, ma toute chère {Diotime, mon amie ... vous} et vos enfants comme on {a ...} qui daigne servir d'azyl. |

❧

Lettre 3.81 – 29 & 30 octobre 1780

pourquoi il n'est pas parvenu aux 1ere postes

La Haye, ce 29 d'oct. 1780

Ma toute chère Diotime, voila deux jours de poste que je n'ai aucune nouvelle de vous, et Dieu sçait si j'en aurai ce soir. Si je sçavois seulement que vous et vos enfants vous vous portiez bien, je serois le plus content des hommes.

Ce n'est que la pente indestructible vers ma chère Diotime, qui me force à vous ecrire aujourd'hui, quoique je sois peu fait pour cela, à cause des occupations et des desagrements qui m'environnent. Il y a dix jours que Du Tour revint malade de la campagne de la même maladie, qui commence à regner ici d'une horrible façon. Etant ici le seul de la famille, je l'ai veillé et j'ai dû avoir soin de sa maison, car sa femme etoit hors d'etat de s'en mêler, et enfin il est mort jeudi, et le lendemain Aylva et Nagel sont venu à mon secours. J'avoue pourtant que malgré tant de sensations desagreables, j'en ai eu de très agreables. Je vous ai dit souvent combien j'ai aimé Aylva etant enfant. Malgré mes prieres, mes gronderies et mon indignation il a eu l'education la plus affreuse. Par avarice et par devotisme on ne lui apprit rien et pendant ses etudes à l'université il manqua | des livres les plus necessaires. Enfin lorsque je vis que le temps etoit passé de lui donner les connoissances requises, j'ai travaillé sur son bon sêns, dont il a une dose extraordinaire, et j'ai prêché à ce caractère naturellement lent et froid, qu'il ne s'agissoit plus de lire et d'etudier, mais d'entrer dans soi même et d'y chercher le juste et le vrai dans toutes les occasions possibles. Je vois de plus en plus que ces semênces ont fructifié bien au dela de mon attente, et je reconnois mon Aylva pour l'un des caracteres les plus solides que j'ai vu. Sa probité est hors d'atteinte et tout ce qu'il fait ou dit est sênsé au possible. La situation très difficile où il se trouve par la mort de Du Tour, m'en a donné de nouveau des preuves non equivoques. Je sêns en quelque façon le plaisir infini que doivent gouter les parents qui voient dans leurs enfants les succes de leurs peines.

Ma toute chère Diotime, voici enfin une lettre de votre main. Si vous sçaviez combien de plaisir elle me fait quelque courte qu'elle soit, peut-être n'en seriez vous pas si oeconome.

Je suis charmé de ce que vous me dites de la signature du Prince, puisqu'il m'a parlé quelques fois comme si elle n'exista pas. Il est attendu demain ou apres demain. Adieu, ma chère Diotime, je ne sçai si demain j'aurai le loisir de vous ecrire. |

Lundi, 30 d'oct. 1780

Ce soir on enterre Du Tour. Depuis dix jours je suis continuellement dans ces maisons de detrêsse. Ce que j'y ai appris pour la premiere fois, dont je suis fort aise, c'est qu'on se trompe furieusement en voiant les effets de ce qu'on appelle tristesse. Ces effets peuvent egalement deriver, et d'une sensibilité morale excessive, et d'une imagination extremement affectée. Laquelle de ces deux sources est la plus nuisible pour le physique, je l'ignore jusqu'ici, mais en voiant les effets, je ne me tromperai plus sur la source.

On me presse beaucoup de finir mon affaire. Je tiens ferme dans le plan que vous avez approuvée. Ce matin on m'a proposé la possibilité de me donner un adjoint. J'ai promis de mon côté que je ne viendrois au Conseil que lorsqu'on m'y appelle. Si le D. peut effectuer cela, il fera premierement une chose qui me paroit infiniment difficile, et secondement une chose qui me feroit beaucoup de plaisir, puisque d'un côté je garderois assez de relation pour pouvoir être utile sur tout en temps de guerre, et puisque de l'autre le jeune homme qu'on me presente à former, est un excellent sujet, et qui un jour pourra être digne des premiers postes qui ne pourront lui manquer, et qui ne m'ont manqués que parceque ma petite philosofie me | donna de bonne heure une aversion indestructible pour tout ce qui put me rendre plus membre de cette societé factice des hommes qu'individu.

A minuit

Adieu, ma toute chère Diotime. Comptez que le premier objet que je verrai avec un vrai plaisir, c'est le clôcher de Munster. Adieu, je vous baise la belle main un million de fois, j'embrasse tendrement ma chère Mimi et mon cher Mitri, et je vous prie d'offrir mes respects à votre Grand Ami.

Σωκρατης

Mad. de Twickel, qui a aussi la maladie courante est hors d'esperance, ou plus-tôt mourante.

❧

Lettre 3.82 – 8 & 9 novembre 1780

toutefois au jour
maniere honorable dont il reçoit sa demission demandée.
Camper prend 5 onces de quinquina
La Haye, ce 8 de nov. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie, ce n'est pas sans doute par esprit de represailles que je ne vous ai pas ecrit hier matin, mais parceque j'ai été extrèmement occupé comme je le suis encore. La semaine passée on me pressa fort de finir mon affaire. Enfin je l'ai fait. Demain doit s'executer la chose qui m'a paru impossible. On me traitera tellement que cela ne se fait guère dans cette Republicque avec les personnes qui ont le mieux merité de la Patrie. Je voudrois seulement que je l'eusse merité en effet. Je garderai ma charge, mais je serai dispensé de servir, en conservant tous mes gâges, ma vie durant. Par la il me reste la faculté de pouvoir être utile en temps de necessité si on a besoin de moi, et autant que je veux. Lorsque j'en parlois au Prince d'Orange il m'accueillit de la façon la plus gracieuse, et il eut même la delicatesse de vouloir paroitre avoir pour but unique de me donner toute la liberté que je desirerois pour vacquer aux sciences utiles aux hommes, et à la philosofie. Personne au Conseil a fait la moindre difficulté, quoique je n'y avois actu|ellement aucun parent ni connoissance particuliere.

Enfin, ma Diotime, Dieu veuille que j'use de ma liberté avec un peu de sagesse. Si mon loisir sera utile, cela dependra en grande partie de vous. Vous sçavez que depuis la mort de Fagel et Rhoon, je n'ai rien fait que par votre impulsion et vos benignes influences, ainsi ne chargez pas votre conscience du pêché d'avoir abandonné à l'inertie une machine que vous seule sçavez manier.

Jeudi 9 nov. 1780

Enfin, ma toute chère Diotime, mon affaire est passée le plus gracieusement du monde. On m'accorde exactement tout ce que j'ai demandé, et on dit même dans la Resolution, qu'on me l'accorde à cause de la vigilance et du zèle dont je me suis acquitté de mon emploi. Or je vous jure que si quelqu'un s'acquitte de son devoir avec moins de vigilance et moins de zèle, il devroit être chassé des l'instant même.

Si la moitié de ce plan avoit reussi il y a exactement un an, plusieurs lettres du moins n'auroient pas existées entre nous.

Demain et apres demain je vais à la Comedie, et je vais diner et souper dehors, afin de m'etourdir sur le change|ment que je subis. Peut-être aurai je quelques peu de semaines à former et mettre en train ceux qui me succedent, et apres je suis net. Je sçai ce que je desirerois ensuite, et le temps et mon bras me dicteront ce que je pourrois executer. Le dernier va un peu mieux sans que Camper y ait touché encore. Camper est ici à cause d'un emploi qu'il sollicite pour son fils. Il est très incertain qu'il reussisse, quoiqu'il est parfaitement bien en Cour. Hier il lui prit une fièvre tres forte. Il a pris aujourd'hui cinq onces de quinchina, a mangé du poisson salé et autres vilainies, et il est sorti. Voila le privilege des medecins, car en verité il paroit entierement retabli.

Dans le moment je vien de reçevoir la vôtre datée du 6 de vos montagnes. Je vous felicite d'y posseder votre ami. Si vous jouissez du même temps qu'il fait ici, je ne conçois pas trop comment vos chemins vous permettront de revenir à Munster.

Vous me demandez quelles assurances etc. Vous sçavez que le capitaine fut prié de se choisir un lieutenant, or ce capitaine s'est engagé moiennant 20 ducats de ne pas faire de lieutenant, ou d'en prendre dans sa compagnie, et dans le dernier cas, de ne choisir que celui qu'on trouvera capable à tous egards. L'homme que vous in|dicquez dans la vôtre à cette occasion, a très bien fait son devoir, si j'excepte une seule faute enorme dont je me flâtte d'avoir prevenu les effets. Je vous raconterai cela un jour. Les affaires domestiques de cet homme se trouvent à ce que j'apprend dans le plus triste etat, ce qui me fait beaucoup de la peine et à vous aussi je crois.

Je n'ai pas dit qu'il faut attendre tout de l'effervescence, mais qu'il faut epier le moment de l'effervescence pour applicquer la medecine ou le preservatif.

Notre Mr. L. à B. a ecrit une lettre à L.H.P. Si elle etoit en françois vous l'auriez. Je n'ai jamais vu de lettre qui est plus parfaitement le portrait de son auteur. Elle ne chante pas la consideration et les egards qu'on a pour lui à B. Devinez quel a été le resultat de sa plainte. Il est fait plenipotentiaire. On pretend ici comme vous voiez, que pour rendre un ane respectable, on n'a qu'à lui jetter une peau de lion sur le dôs, et cela ne me paroit pas exactement vrai.

Adieu, ma toute chère Diotime, je vous embrasse avec mon Apollon et ma Diane et votre Grand Ami.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.83 – 13 novembre 1780

Amsterdam coupable de crime de haute trahison,
pauvrete de la philosophie. providence
La Haye, ce 13 de nov. 1780

Ma toute chere Diotime, mon amie, encore aucune lettre de votre main! Pourtant je ne sçaurois m'interdire de vous ecrire, j'en ai besoin. Je me trouve dans un sombre, dans une melancolie affreuse, qui est augmentée encore par le triste temps qu'il fait. J'avoue que dans cette triste situation même, il y a des moments qui ne le cachent en sublime aux plus heureux moments de cette vie passagère, mais helas! ce ne sont que des moments.

Il me semble que depuis deux jours les mauvaises nouvelles se disputent à l'envi le droit de m'arriver les premieres. J'en reçois de toute part. Si je pense en premier lieu à l'etat actuel de ma Patrie, il est horrible. Je suis trop grèc et je n'ai pas encore assez abandonné la livrée de la societé par la philosofie, pour ne pas y être infiniment sensible. Cette chere Patrie penche à la destruction, et il paroit que bientôt, apres plus d'un siècle de gloire, elle va subir le sort de tout ce qui est de creation humaine. Si je considère les deux seuls remèdes qui peuvent

porter ce nom, ils sont affreux; l'un consiste dans une revolte qui coutera du sang, l'autre à reduire à main armée | la ville la plus considerable de la Republicque; et encore ces deux remèdes sont inpossibles. Le premier par la foiblesse du parti qui peut s'appeller le plus sensé, le second, manque de têtes fortes.

Il est vrai qu'Amsterdam a donné deja en 1778 un million aux Americains, qu'elle leur a envoié par St. Eustache quantité de canon, de poudre etc. qu'elle a traité avec les François à l'insçu de l'Etat, et que par consequent elle est coupable du crime de haute trahison. Elle avoue le tout publicquement dans les gazettes, et le soutient. Et elle seule veut faire la guerre à l'Angleterre. Si on pouvoit faire les recherches requises dans l'autre parti, peut-être y trouveroit-on les memes manigeances. Jugez de la quelle est la consistence et l'union de cette Republicque. Vous y voiez encore que pour qu'une telle constitution puisse être un peu passable, il faut absolument, non seulement un Stadhouder, mais que par dessus du marché il soit très grand homme, ce que nous avons vu miraculeusement quatre fois.

Hier au soir je reçus des nouvelles très fâcheuses de la Frise, dont les details feroient un livre. Ce matin en venant chez Mad. Perrenot, la seule et unique personne qui peut me rendre ici votre absence en quelque façon | supportable puisqu'elle me parle souvent de vous, je la trouve attaquée de la même maladie qui fait ici tant de ravages. De retour chez moi le Greffier m'ecrit que Mr. Dentan avoit la même maladie qui fait aussi du degat en Suisse et en France, et à peu près de même que chez nous.

Lorsque je me trouve quelques fois accablé de tant de tristes sensations à la fois, je me demande souvent à moi même si l'homme, lorsqu'il n'a plus de devoirs essentiels à remplir dans ce monde, n'a pas le droit de demenager? Vous me demanderez, ma Diotime, si j'ai oublié ces beaux propos de Diocles dans l'Aristée. Non, mon amie, je me les rappelle souvent, et sans vanité ils font toute ma consolation. Je suis fermement persuadé qu'une ame vertueuse et forte doit garder son poste dans chaque vie où sa nature eternelle la mène. D'ailleurs, il est geometriquement certain qu'un Dieu Tout Puissant et Tout Present nous voit et nous ecoute dans tous les points de notre existence; or peut-on dire qu'un tel Dieu voit et ecoute, sans dire qu'il dirige en quelque façon? Jusqu'où ou de

quelle façon, je l'ignore, mais la conclusion me paroit incontestable, et suffissenment consolante même, jusqu'au fond de l'enfer. |

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je languis apres le moment que je serai à vos pieds. Ce sera dans peu de semaines peut-être, mais si vous me desiriez plus tôt, je pars. Adieu, je vous embrasse avec vos chers enfants et le Grand Homme que j'admire. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.84 – 16 novembre 1780

La Haye, ce 16 de nov. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie, je conçois à peu près peut-être tout ce que vous sentez. Si vous en pouviez avoir le loisir, vous sçauriez à peu pres ce que je sens. Consolation n'est qu'un mot. Mettre de l'ordre dans ses sensations est une chose, et cette chose depend de chaque individu. Je pleure, ma Diotime, mais je ne vous parlerai pas du fatal evénement. Je crois que c'est la le meilleur parti que nous puissions prendre encore entre nous. Si vous en jugez autrement, je trouverai de la douceur à pleurer avec vous. Je ne sçai pourquoi, mais par ma nature j'ai été toujours plus enclin encore à partager les peines de mon ame que ses plaisirs. Je ne sçai pas trop ce que je vous dis, mais deux choses me tranquilisent en quelque façon; l'une que vous avez avec vous un ami dans toute la force du terme, qui peut vous comprendre, l'autre qu'il est | impossible que le Dieu Tout Present ne se mèle d'une ame comme la vôtre.

Vendredi, de grand matin

Hier au soir occupé à vous ecrire, le Prince m'envoia votre lettre. J'ai fremis de voir la cruelle façon dont vous avez dû reçevoir la nouvelle. Dans ce lieu ecarté et loin de Furstenberg c'est ce que j'avois cru prevenir. J'ai passé une bonne partie de la nuit avec le Prince et modifié comme je le suis, j'ai eu le bonheur de remettre la tranquilité dans cette ame, qui n'en avoit pas joui depuis trois jours.

Il y a trois articles dans votre lettre. Pour ce qui regarde le rappel, rien ne sçauroit être plus absurde lorsqu'on sçait les circonstances actuelles des choses. Pourtant j'ai conseillé au Prince d'en parler à la Princesse, non crainte de ce rappel, mais afin que le Roi de Prusse se mèle des affaires du Prince, ce qui pourroit faire un grand bien.

Pour l'affaire de Lavigny, le Prince avoit deja reçu une lettre de Manger où il a dû repondre tout de suite; ce qu'il a fait, mais il m'a asseuré de la façon la plus solemnelle que la cession qu'il vous en avoit faite resteroit inviolablement dans toute sa force.

Pour ce qui est de l'education de vos enfants dans un cas que je n'ose prononçer, il m'a dit et ecrit que de la | laisser entierement à Furstenberg. C'etoit le plus grand bonheur où il pourroit aspirer, et cela est fort simple. Si le cas existait et que je ne pusse être utile à Furstenberg pour l'aider à remplir un si saint devoir, ma resolution seroit toute prise.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je n'en puis plus. Je vous embrasse, mais je vous prie au nom de Dieu de me donner ou faire donner de vos nouvelles, ne fut ce qu'en deux mots. Sachez que ce n'est qu'une deliberation très mûre sur toutes les circonstances qui m'a empêchée de venir tout de suite chez vous, et sachez qu'au moment que j'apprendrai que vous me desirez, je pars pour Munster, ou pour la campagne. J'avois le dessein de partir le 8 ou le 10 du mois prochain.

Que le Dieu Tout Puissant vous conserve, ma Diotime, avec vos chers enfants et votre Grand Ami. A ce Dieu, Diotime!

Σ.

Mon voiage de Munster et tout ce qui depend de moi depend uniquement de vos desirs, et je n'en aurai point d'autres.

❧

Lettre 3.85 – 21 novembre 1780 [19]

pauvreté de la phil.

Leide, ce mardi 21 de nov. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie, hier au moment que j'allois vous ecrire j'en fus empêché par une occupation necessaire qui me fut donnée à l'improviste. Quoiqu'il est tard et que le courier va partir, j'aime mieux vous ecrire ces peu de ligne que de ne pas vous remercier du fond de mon coeur de votre lettre du 17. Elle a donné un espèce de calme à mon ame, en me montrant qu'au moins votre santé physique n'est pas sensiblement affectée. Pour l'autre, je sçai comment elle est, et peut être. Vous avez raison que les contemplations sublimes qui nous font fouler aux pieds tous les evenements de ce monde, est un etat forcé dans notre situation actuelle, et que les ressorts de l'ame detendus elle tombe souvent plus bas qu'elle n'etoit montée vêrs le sommet. Si une ame forte pouvoit conserver à ses ressorts uniformement leur energie naturelle, l'homme crèveroit de sa propre grandeur et les chaînes qui l'attachent au physique se romperoient bien tôt sans peine. |

Pourtant ces contemplations frequemment reïterées sont les meilleures medicines pour une ame qui souffre. Ce n'est pas une consolation, mais c'est une arme defensive qui nous ôte la peur et nous fait regarder nos maux en face sans palir ou trembler. Que l'homme, ma Diotime, est un être intéressant! L'autre jour je m'enfonçai encore dans la contemplation, non de l'homme, mais de l'humanité entiere et les idées qui se developperent pendant cette manoeuvre me firent plaisir. Si j'avois le temps, je vous les communiquerois sans faute, puisque je m'imagine qu'elles pourroient vous occuper agreablement pendant quelques instants: je dois le remettre à une autre fois.

Adieu ma toute chère Diotime, je vous embrasse, vous et vos enfants et votre Grand Ami avec toute la tendresse que j'ai dans mon coeur.

Σωκρατης

❧

19 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 83, p. 250.

Lettre 3.86 – 23 novembre 1780 [20]

Age d'or, perfectibilité de l'hommᵉ
Il entrevoit un nouvel age d'or bien superieur
La Haye, ce jeudi 23 de nov. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie. Le courrier est arrivé sans m'apporter de vos nouvelles. Vous jugez bien que je sens trop votre etat pour m'en plaindre, mais vous sentez de même les inquiétudes que cela doit me causer. S'il etoit possible que ma chère Mimi ou mon chèr Mitri pussent me marquer par un mot seulement, lorsque vous n'en avez pas le loisir, l'etat de votre santé, je leur en aurois une obligation tres serieuse.

Vous aurez vu dans ma lettre à Mr. de Fürstenberg que mon voyage à Munster est fixé au temps que vous m'indicquerez. Je commence à jouir de ma grande vacance. Les idées sombres qui m'obsedent quelques fois, me font chercher la solitude plus que jamais. Je m'y plais, je m'y retrouve et j'y fabrique des armes qui me mettront à l'abri de presque tous les evenements du monde. Ne craignez pas, ma Diotime, que j'en cherche la matiere dans l'ecole de Zenon. Je n'aime pas les Stoïciens, qui se rendent insensibles et se petrifient | [par] crainte d'être hommes et de sentir et connoitre le mal, et qui ont encore la vanité de vouloir faire passer pour intrepidité, ce qui dans le fond n'est qu'une peur pusillanime. (Vous sentez bien qu'en parlant ainsi je ne pense pas à Marc Aurele et d'autres heros qui ont annoblis cette secte par leurs noms, mais qui en effet appartenoient à Socrate et Pythagore.) Je cherche mes armes dans la contemplation de l'homme, et de ce qu'il doit être un jour, et je me persuade qu'en s'exerçant continuellement dans cette grande manoeuvre, on fait changer ce qu'on appelle les maux de l'humanité, et d'apparence, et de nature.

L'autre jour je lus dans le magnifique poëme d'Hesiode, intitulé les travaux et le jour, le tableau qu'il fait de l'age d'or, qui me frappa plus que jamais. J'avois toujours cru que cet etat n'etoit qu'une fiction des poëtes, mais quoique les

20 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 86-89; Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 382-387; Melica (ed.), *Opere*, p. 367-370; Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 84, p. 251-254.

poëtes l'ont beaucoup orné, en y regardant de plus près, on verra que cet etat a dû exister necessairement.

Lorsqu'on considère l'homme dans son commencement dans le premier état de societé, il ne paroit guère différer de l'animal. Il n'a pas plus de proprieté | sur la terre que le moindre des autres animaux, le droit qu'il a sur l'emploi passager d'aliments, de sêxe, de parties quelconques de cette terre, derive de sa nature en qualité d'animal, qui doit se nourrir, propager son espèce, et vivre avec ses semblables. Ce droit il l'a de commun avec tous les animaux, et l'animal qui est le plus fort, en a le plus. Mais lorsqu'on jêtte les yeux sur l'etat actuel des connoissances de l'homme, sur ses arts, ses sciences, sa delicatesse à sentir dans le moral, la difference est presqu'infinie. Il s'ensuit qu'il y a dans la nature de l'homme un principe de perfectibilité qui ne paroit avoir aucune borne, et dont tout autre animal sur la terre est absolument destitué.

Si vous considérez maintenant la marche de ce principe, qui va toujours en avant (quoique son mouvement, dont j'indicquerai un jour les loix, ne soit pas uniforme) vous verrez qu'au moment que cette perfectibilité etoit parvenue jusqu'à quelque connaissance de saisons et d'agriculture, les effets de ce principe etoient precisement analogues et proportionnés à l'etat de l'homme en qualité d'habitant de ce monde, et voila l'age d'or. Mais aussi tôt que ce principe, qui va toujours, | apprit aux hommes à mesurer les cieux, à franchir les mêrs, à tirer les metaux du sein de la terre pour enjôliver sa figure, detruire ses semblables ou pour servir de signes de ses pretendues proprietés, lorsqu'il forme des etats, prescrit des loix, dirige des guerres, lorsqu'il fait qu'un seul homme puisse être le proprietaire de millions d'autres hommes, il est evident que ces effets de la perfectibilité n'ont plus aucune analogie ni proportion quelconque avec l'etat primitif de l'homme en qualité d'animal ou d'habitant de ce monde.

Voici ce qui s'ensuit, ma Diotime. Si l'homme qui n'est qu'un animal sur ce glôbe, a dans lui un principe qui par sa nature l'a deja mêné infiniment au dela de l'age d'or, c'est à dire au dela de son bonheur et de sa perfection en qualité d'habitant de la terre, et même deja jusqu'à un etat absurde, si on le compare à l'etat qui conviendrait à l'homme comme animal, il est de toute evidence que l'existence de l'homme sur ce globe n'est que passagère et que par sa nature il tient à tout autre chose.

Je ferai ici trois petites reflexions, 1° qu'il est impossible que l'homme puisse jamais retourner à cet | age d'or d'Hesiode, 2° que du temps de cet age d'or, si l'homme avoit pu reflechir à ce que nous venons de dire, il auroit pu donner une direction constante à la marche vagabonde de sa perfectibilité, et 3° que lorsque la perfectibilité de l'homme, qui n'a point de bornes dans sa nature, en trouvera enfin dans l'imperfection et le petit nombre de ses organes comme habitant de la terre, l'homme retournera en arriere, il corrigera les defauts absurdes de sa marche desordonnée, et on verra de nouveau sur cette même planète, un age d'or infiniment superieur à celui des poëtes.

Croiriez vous, ma Diotime, que cette marche retrograde de l'homme commence deja à se manifester à des yeux attentifs?

Ma toute chère Diotime, mon amie, je viens de vous parler de l'état de l'humanité sur cette terre. Une autre fois peut-être je la poursuivrai jusque dans des mondes un peu plus analogues à sa veritable essence. Plût à Dieu que ces contemplations puissent vous soulager dans vos peines et vous rendre plus supportable cette vie par où on doit passer, comme le grain passe en terre avant que de briller par ses fleurs et ses fruits. Adieu, ma Diotime, je vous embrasse avec vos enfants et votre Grand Ami.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.87 – 30 novembre 1780 [21]

∞ Meme sujet que dans celle du 23
La Haye, ce 30 de nov. 1780.

Ma toute chere Diotime. Je vous suis infiniment obligé de votre lettre. Le chemin que je vois que vous prenez pour adoucir autant que possible votre affliction, est le seul vrai et le seul digne de vous, et c'est le seul qu'on peut prescrire à des ames riches.

21 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 89-91; Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 386-389; Melica (ed.), *Opere*, p. 370-372..

Je suis charmé que vous trouvez du bon dans ma reflexion sur l'age d'or, mais je crois pourtant que je n'ai pas bien exprimé mon idée. Une fluxion sur les yeux m'empêche à present de vous la developper comme je souhaiterois bien. Ainsi cela sera pour une autre fois. Au reste vous me felicitez de voir deja la marche de la perfectibilité humaine retrograder vers la terre, pour y produire un age d'or plus precieux que celui d'Hesiode. Sachez, ma Diotime, que je ne vois ce phenomène que tres fort dans le lointain, mais j'entreprendrois bien de vous depeindre comment je le vois. D'ailleurs c'est une chose à peu près de pure speculation; car il est | certain que les neveus de nos neveus auront deja passé par plusieurs autres façons d'être que cette vie, avant que mon age d'or se manifeste sur ce globe.

Vous dites que pour ce qui concerne l'etat de l'homme dans les mondes futurs, vous ne croyez pas, qu'on sçauroit aller plus loin qu'on n'a fait, manque de data. J'en suis d'accord, mais je suis persuadé que nous portons dans notre sein nombre de data qui ne demandent pour eclorre que quelqu'heureux hazard ou un travail assidu. Je vous dis vrai, ma Diotime, j'ai des moments que je sens des data tout prêts à paroitre, comme vous sentez une verité geometrique long temps avant que vous en avez la conviction que donne l'Intellect. L'homme qui a fait tant de progres dans la physique, est encore un enfant dans la psychologie et la metaphysique. Qu'il entre dans soi même, qu'il fasse avec tranquillité des miliers d'experiences sur ce qui se passe dans lui, sur ses propres sensations, qu'il les combine, et vous verrez si les data ne se manifesteront pas en foule. | C'est la le chemin qu'on a pris dans la physique et dans l'astronomie. Quel enfant douteroit à present sur les data qu'on peut lui donner du mouvement de la terre? Et pourtant il faut avouer que si nous nous plaçons quelques milliers d'années en arriere, cette verité incontestable nous auroit paru, à vous et à moi, de la plus pitoyable absurdité. Pythagore a senti cette verité, mais il n'en a jamais eu cette espèce de conviction, que donne l'intellect, faute de data que les siècles suivants et un travail assidu nous ont donnés. Voyez combien l'admirable Aristote est enfant lorsqu'il parle de l'ame et pourtant on voit dans son livre des problèmes , qu'il a senti des verités, dont son prodigieux intellect n'avoit sçu le convaincre à sa façon, faute de data, et qui sont de la geometrie pour nous. Si mes yeux ne me l'interdirent pas, je vous amuserois peut-être en vous traçant les idées que les

Anciens avoient de la vision et de l'optique. Vous y verriez clairement que ce n'est pas seulement sur ce qu'on voit et sur ce qu'on touche, que la perfectibilité des connaissances humaines etend son empire. |

Vous me faites entrevoir le chemin que vous prenez pour mêner vos enfants à la connoissance du Dieu. Si vous achevez cet ouvrage, ce sera le meilleur livre qui existe sans exception.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, mon âme embrasse la vôtre avec vos chers enfants et votre Grand Ami. Adieu!

Σωκρατης

Nos guarnisons du côté de l'Angleterre sont doublés et on a rappellé les absents. Pourtant je doute que nous aions la guerre. Si nous l'avons elle sera de peu de durée.

❧

Lettre 3.88 – 6 & 7 décembre 1780

La Haye, ce 6 de dec. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie, le dernier ordinaire je ne vous ai pas ecrit, parceque j'attendai de vos nouvelles, qui ne venoient point; et lorsque je m'apprettois à me donner les seuls moments delicieux qui me restent, on vint m'interrompre.

Aujourd'hui j'en aurai de moins doux, car je dois être de la fête de Mr. le Greffier. Il n'y avoit pas moien de refuser à ce bon viellard une chose qui lui paroit tenir au coeur, mais il est inpossible que je ne fasse souvent la reflexion que pendant les années que j'ai été de sa fête, j'y ai vu consecutivement les 4 hommes avec lesquels j'ai été le plus intimement lié, et deux encore que j'ai beaucoup estimé, qui tous les six ont deja passé aux Elysées.

Ce qui servira à me distraire de cette reflexion, c'est que ce jour est celui de ma charmante Mimi, la petite Diotime. Si tous les instants de sa vie repondent à ce que ce dernier titre exige d'elle, elle n'aura qu'à rendre des graces aux Dieux, sans qu'elle aura besoin de les fatiguer par ses prières. |

Pour ce qui est de mon voiage, ma chère Diotime, il depend entierement de vous. Le seul changement que je voudrois y faire c'est de partir dans les premiers jours de janvier au lieu des derniers jours de decembre, principalement puisque j'ai alors le gêl et la lune, ce qui abrêgera ma course de tout un jour du moins, mais enfin c'est à vous à accelerer, modifier ou retarder mon depart comme vous le jugerez à propos. En attendant, pensez je vous prie à tout ce que je pourrai vous apporter d'ici bas.

Vendredi matin à 2 heures

Ma toute chère Diotime, j'ai passé ma fête beaucoup mieux que je ne l'avois cru. Le bon Greffier m'a fait faire bien des reflexions sur les differentes espèces de sensibilité qu'il y a parmis les hommes. Je vous en entretiendrai un jour. Quoique ma fête s'est passée beaucoup mieux que je ne l'eusse cru, et quoique je viens de souper chez Mad. Perrenot qui se porte mieux, je vous jure, ma Diotime, que le plus doux moment de ma journée fut lorsque je reçevois la vôtre du 1 de ce mois. |

7 dec.

Pour les livres j'en aurai soin. Adieu, ma toute chère Diotime, je vous embrasse, vous et vos enfants et votre Grand Ami.

On vint me dire que Marie Therèse est decedée, ce qui m'oblige à sortir des l'instant. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.89 – 11 décembre 1780 [22]

∞ Politique

La Haye, ce lundi 11 de dec. 1780

Ma toute chère Diotime, j'ai reçu hier la vôtre avec le plus sensible plaisir. Pour ma santé elle est passablement bonne, mais pour mon bras il fait menage à part. Il ne vaut rien quelques fois.

Vous me demandez ce qu'on fait ici politiquement. Je crois que c'est pour rire. Si j'avois achevé un petit ouvrage que je me suis proposé souvent de composer, sçavoir une histoire philosophique de cette Republicque, une des plus illustres et sans exception la plus singulière qui ait jamais existé, je vous enverrois cet ouvrage. Vous y apprenderiez à calculer precisement ce que la Republicque doit faire ou souffrir par sa nature, dans des circonstances données. Vous trouveriez pour le present: activité = 0. Cette inertie pourra durer encore à moins que les Anglois trouvent bon d'attacquer les Amsterdamois sur les mêrs partout où ils les trouveront en declarant leur ville un ex-membre de l'Etat et en embrassant le reste de la Republicque comme leur soeur unique et leur alliée par la nature avec toute la tendresse dont ils | se trouveront capables. Il faut sçavoir, ma Diotime, que cette Republicque depuis le moment qu'elle naquit du sein des evénements, n'a jamais été aussi essentiellement desunie qu'elle l'est à cette heure. Si on disoit la meme chose de Rome ou d'Athènes, on s'y croiroit à la veille d'une guerre intestine, où l'un ou l'autre parti succomberoit necessairement. Ici c'est tout autre chose. Parmis le peuple qui fait la puissance reëlle de cet Etat, et qui s'amuse en perdant beaucoup moins qu'il ne gagne, il n'y a point de partis, mais les gens en place sont tous desunis, et ils le sont tous puisqu'ils ont tous à se reprocher des fautes reciproquement. Aucun d'eux n'a assez de credit aupres du peuple, ni assez d'autorité ou de puissance pour faire une figure quelconque et par consequent cette desunion ne sçauroit avoir d'autres effets que leurs petites querelles, dont le citoien ou le peuple se mocque et se divertit.

22 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 100-102; Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 412-414 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 407-409 (fragment)..

Il est evident que pour mêttre un tel Etat dans de telles circonstances en mouvement, il faut entamer la masse du peuple. J'ai eu l'honneur autrefois de connoitre le peuple de fort près, aiant eu | plus que personne, je pense, les occasions de l'etudier et de le suivre dans sa marche bruyante, et cela justement au moment que je sortois de l'ecole d'Aristote, de Grotius et de Montesquieu. Pour mettre la masse du peuple en mouvement, il faut ou une sensation universelle d'un mal present et reël, ou une idée parfaitement claire et simple d'un mal qui s'approche. Si les Anglois font ce que je viens de dire, comme je le crois, la sensation aura lieu et l'effet sera conclusif; mais pour cette idée claire et simple d'un mal futur, on ne sçauroit la donner à un peuple libre et actuellement riche et heureux à volonté, et cela est infiniment curieux. Le peuple n'est pas toujours mûr pour reçevoir une telle idée quelque claire et simple qu'elle soit. Il y a des temps que les harangues les plus solides et les plus persuasives n'y feront rien, et il y en a d'autres, où un mot suffirra pour faire couler le sang. Dans un peuple libre, riche et heureux il faut à peu près l'espace de deux generations pour que cette sensibilité nationale et universelle meurisse. Peut-être un jour aurai je le bonheur de deterrer les raisons suffissantes de cet etrange phenomène. Je sçai que les Anglois ou leur parti ont essaié deja tout pour emouvoir le peuple à Amsterdam, mais | j'oserois leur predire, qu'ils y perdront leurs peines, et que cette disposition requise ne se trouvera ici dans le peuple que tout au commencement du siècle suivant.

Pour donner la sensation d'un mal present, c'est de tout temps, comme vous jugez.

La mort de Marie Therese n'a fait jusqu'ici aucune sensation. Le peuple n'est ni Anglois, ni Autrichien, ni François; il se declarera avec fureur contre celui qui le premier lui fait un mal un peu sensible.

Χιων est attendu car son regiment est à la Brielle. Nos côtes de ce côté la sont garnies.

Si vous avez à Munster un Memoire de Mr. Joly de Valier, je vous prie de le lire. Si ce n'est pas un fripon vendu à l'Autriche, je ne m'y connois point. Pourtant je ne trouve personne de mon sentiment.

Adieu ma toute chère Diotime, mon amie, je vous embrasse vous et vos enfants et votre Grand Ami.

Σωκρατης

Le Prince a soupé hier chez moi et nous avons joué aux echêcs, marque certaine qu'il s'ennuie.
Avez vous le Theatre à l'usage des jeunes personnes par la Comtesse de Genlis? Ce livre me paroit excellent dans son gênre, du moins pour quelques pièces.
Dans peu vous aurez plus de politique, car nous sommes à la veille de grands evénements. Vauguion est à Amsterdam et part jeudi pour la France.

❧

Lettre 3.90 – 18 décembre 1780 [23]

∞ politique

La Haye, ce lundi 18 de dec. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie! Le mauvais temps et d'autres choses m'ont empeché d'aller passer quelques jours à Niethuis, comme je m'etois proposé, ainsi je doute si j'y viendrai de toute l'année. Hier je reçus la vôtre du 15. Je l'ai baisé, puis ensuite je l'ai relu 20 fois, non seulement pour multiplier mes plaisirs, mais encore pour me faire illusion, pour me la faire paroitre d'un volume un peu analogue à l'amitié que je vous porte, et pour prevenir la contagion affreuse du laconisme en fait de lêttres, qui est la seule peste qu'on ne sçauroit guerir en tirant des cordons.

Vous insistez encore sur des nouvelles politiques et vous me demandez quand le peuple se disposera au mouvement. Si vous me demandez quand le clocher de La Haye va t-il se promêner? ç'auroit été la meme question, et je vous repondrois:

23 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 102-104 (fregment); Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 414-418 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 409-411 (fragment).

quand des mains d'hommes porteront ce clocher de l'endroit où il se trouve dans un autre endroit.

Je vous ai | dit que les Anglois et leur parti, qui est sans doute le plus sage et le plus juste, à parler politiquement, sèment par tout des memoires (ce qui est encore la même chose que si je me mettois à haranguer le clocher en tachant par prière, menaçe et promesse de le faire un peu sautiller avec moi), le peuple n'etant pas mûr pour cela comme je vous l'ai dit, et comme je vous l'explicquerai un jour peut-être.

Vous sentez bien cependant, que le mouvement du peuple devra avoir lieu pour nous tirer de l'embarras affreux où nous nous trouvons, et qu'il faut pour produire cet effet, que les Anglois nous prennent une cinquantaine de bons vaisseaux ou quelque possession inportante; mais attendre d'eux au moment que je vous parle une action sage et hardie, c'est attendre le coup d'hazard qui avoisine le plus à l'impossibilité, car il faut sçavoir, ma chere Diotime, que cette nation est maintenant peut-être encore plus corrompue, plus foible et plus destituée de nerf que la nôtre, et très certainement elle n'est pas mieux conduite. On fremit en Angleterre à chaque moment qui pourroit donner des nouvelles de leur flôtte. On avoit envoié trois fregattes pour la | trouver. L'une est revenue et rapporte qu'elle avoit rencontrée 3 des plus grands vaisseaux de l'armée qui s'etoient mutuellement endommagées en donnant l'une contre l'autre, et qui ne sçavoient rien de leur Admiral. Cet Admiral (Mr. Darby) n'a d'autre merite connu que d'avoir brillé dans le proces de Palliser. Il n'a jamais commandé qu'un vaisseau, et il n'a pas plus d'experience que la plus part de nos capitaines de haut bord. Notez encore que cette flôtte est gouvernée en chêf par Mylord Sandwich du fond de son cabinet, de son caffé ou de son serrail avec un despotisme sans exemple. Il y envoye et en retire des vaisseaux à tout moment et à sa fantaisie, et si quelqu'un lui demande raison de ce qu'il fait, il ne daigne pas seulement repondre à qui que ce soit. D'ailleurs vous connoissez les moeurs et l'espèce de lumieres de cet admirable seigneur. Il n'est guère probable que la flôtte de France, qui peut être beaucoup plus puissante que celle d'Angleterre, soit encore plus mal conduite ou sujêtte à tant de maux.

Pour nous, nous avons depuis quelques mois 40 à 50 vaisseaux de guerre equipés dans nos ports, qui nous ont deja couté pendant cette année un peu au

dela de 5 millions argent d'Hollande, | et malgré cela le remboursement des dêttes de l'Etat continue. Si on me demandoit mon avis, je conseillerai de negotier dans l'instant 150 millions. On les auroient, ou non, c'est la même chose, mais je crois qu'un tel coup obligeroit la France et l'Angleterre à faire la paix, et apres je me mettrois un peu en defense par mer et par terre, et je ne rembourserois pas de cinquante ans du moins. Je voudrois que cette Republicque eut mille millions de dêttes, elle auroit une toute autre vigueur comme Etat.

Les officiers de notre flôtte s'amusent mieux que ceux de la France et de l'Angleterre; on les a vu à l'arrière saison faire les jôlis coeurs dans les maisons de campagne et dans les villes, et je crois meme qu'à present, si on excepte Kinsbergen et quelques autres officiers excellents qui ont de la passion pour leur metier et pour la gloire intacte de leur Patrie, il ne se trouve aucun chêf de quelque consideration dans cette armée qui à ce qu'on pretend se trouve actuellement à l'abri des tempêtes.

Je vais vous dire, ma chère Diotime, une chose curieuse qui se passera demain. On va remêttre aux deux grandes Cours de Justice qui sont ici, tous les papiers qui concernent le traité entre la ville d'Amsterdam et les Americains, pour prononcer s'il y a crime dans cette | affaire ou non, et s'il y en a, quel est le chatiment qu'elle merite. Je souhaite fort pour la commodité de ces Messieus des deux Cours, qu'ils n'y trouvent point de crime, sans quoi ils peuvent s'attendre à une question beaucoup plus difficile encore, sçavoir comment on pend ou on roue une ville puissante. Si j'etois le père de Mad. Perrenot qui est le President de ces Cours, je me debarasserois bien. Je prononçerois qu'il n'y a point de crime, mais qu'il y a vice contre lequel Leurs Hautes Puissances ont été assez prudents pour ne pas faire des loix. Si Mr. de Yorck reçut une telle reponse, je ne sçais pas trop ce que sa cour pourroit dire, car je crois que chez eux le vice n'est pas moins respecté que chez nous.

Je me souviens que faisant un jour à cet excellent Marquis de Serent le tableau de l'etat actuel de ma nation, il me repondit après m'avoir ecouté avec attention: Hé bien, c'est exactement comme chez nous. J'en conclu que les choses sont à peu près de même par tout, et j'espère que vous concluerez que l'homme degenère, puisque vous m'en admirerez d'autant plus, moi, avec la faculté de voir

à travers ce crèpe epaix la lueur de l'aurore d'un siècle de diamants et de saphirs. |

Ma toute chère Diotime, mon amie, voici la sixieme page de ma lettre. Je crains que vous ne m'attribuez la vanité de vouloir vous servir d'exemple; je crains que vous ne prenez pour un reproche tout ce que j'ai dit au commencement de ma lettre. Non, mon amie, je n'en ai point dans mon coeur. Vous êtes et vous serez tout pour moi, et je vous supplie de comparer ce que j'ai dit au sujet de la vôtre du 15 à ces sourdes murmures qu'on entendoit quelques fois à Dodone de quelqu'imbecile mortel qui crut que le Dieu trop occupé à l'Olympe negligeoit un peu ses reponses.

Adieu, ma toute chère Diotime, j'aurois pu rendre celle ci beaucoup plus longue, si j'avois voulu ajouter quelques anecdotes personnelles, mais il vaut mieux de ne pas les confier à une lettre.

Adieu, je vous embrasse un million de fois, vous et vos chèrs enfants et votre Grand Ami.

Σωκρατης

Marthe est de retour, mais je ne l'ai pas vu encore. Si je n'avois pas à repondre à trois lettres du Comte de Sarsfield, je passerois à la page 7.

❧

Lettre 3.91 – 21 décembre 1780

La Haye, ce 21 de dec. 1780

Ma toute chère Diotime, aucune nouvelle politique ne salira cette lettre. Elle n'est que l'effet du luxe de l'oisiveté. Si vous sçaviez, et surement vous le sçavez sachant tout, ce que c'est qu'on sent apres avoir ecrit cinq longues lettres qu'on devoit depuis long temps, toutes difficiles, desagreables et ennuiantes à la mort, vous sçavez l'etat où je me trouve. Lorsqu'en travaillant je me trouve au beau milieu du faire, je suis assez heureux et content, mais avoir fait est infiniment plus picquant encore. D'où vient cela? Ne sembleroit-il pas que dans un être

actif la jouissance actuelle de son activité est le non plus oultre de sa beatitude? Je ne parle pas de cette sensation satisfaisante et saturée qu'on eprouve lorsqu'on voit les effets de ses actions se propager et produire, sans qu'il nous en coute plus rien de voir fructifier ses travaux et ses peines uniquement par la direction qu'on a sçu leur donner; | c'est une sensation sublime que vous eprouverez dans vos enfants et analogue à celle de Jupiter, qui en donnant un certain mouvement au cahos, en voit eclorre ce bel Univers de soi même. Je parle de cette sensation voluptueuse que j'eprouve dans le repos qui suit le travail.

Ma chère Diotime, lorsque j'y pense bien je n'ôse plus insister sur une reponse de votre part à cette question, car je crains que vous n'allez me dire que cette sênsation voluptueuse n'est proprement que celle d'un paresseux né, et je pense que vous avez raison, à moins que cette volupté ne soit uniquement physique, et derive de la relaxation ou de la detendance des petites fibres du cerveau, ce que j'aime à croire. Et en verité je le crois, car quelle idée se faire d'un être libre et eternel qui pourroit se plaire un instant à ne pas être!

Vous voiez avec plaisir, ma toute chère Diotime, qu'à la veille de beaucoup de loisir, je pense serieusement à la nature de la paresse, afin de la connoitre et la combattre avec vigueur. Et pour vous | prouver que j'y pense avec effet, il n'y a que vingt minutes que je vis un repos d'Hercule en gravure, et la seule sensation que cet ouvrage me donna, fut l'indignation de voir ce digne fils de son père assis, moitié dormant, la tête penchée sur le coude, et uniquement entouré d'animaux qu'il a tués, sans qu'on y vit aucun des heros qui lui devoient leur vie et leurs grandes actions. Si jamais je represente le repos de Diotime, Mimi et Mitri s'y trouveront sans animal mort.

J'ai dit au commencement de ma lettre qu'aucune nouvelle politique la saliroit, c'est que je n'en ai pas. Dans moins de quinze jours je serai plus riche si je ne me trompe. On dit que les deux flôttes se fuyent reciproquement et qu'elles vont rentrer dans leurs ports. Cela etant Ô manes de Ruiter, des Tromps, des Evertsen, de nos heros enfin, rois nés des mêrs, quel spectacle pour vous de voir cet element où vous sçaviez sêmer et cueillir tant de lauriers, ne produire pour les histrions qui vous representent que de l'herbe et du foin! Je le repète, la science de la guerre sur mer repose sous les tombes dont cette Republique est si richement ornée. |

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je vous prie d'offrir mon respect à Mr. de Furstenberg, non ce respect vil, enfant de la societé factice, mais celui qui croit à l'entour des grandes ames et se nourrit de leurs exhalaisons, celui enfin avec lequel je baise tendrement la main de Diotime.

Σωκρατης

J'embrasse votre Apollon et Diane et je vous supplie de me dire quels auteurs classiques composent actuellement les bibliotheques de l'une et de l'autre.
Mr. Schultz est à la moitié des memoires conçernant la guerre de la Succession que je vous ai promis; j'espère qu'il aura fini dans peu de semaines, car je ne puis vous les apporter que reliés.
L'original qui n'est pas beau sera pour Aylva.
Nous avons ici un froid excessif avec beaucoup de neige.

❧

Lettre 3.92 – 25 décembre 1780 [24]

Politique faits

La Haye, ce 25 de dec. 1780

Ma toute chère Diotime, mon amie. Nous voila, le Prince et moi dans des inquietudes mortelles, Je ne sçaurois juger des sensations d'autrui; j'ai les miennes et si le Prince en a de pareilles, je le plains au fond de mon âme. Il y a deux jours de poste que nous n'avons aucune nouvelle excepté (ce qui est pis encore) un petit billet de Mitri. Dieu veuille que ce ne soit pas de quelque maladie dont il s'agit. Pour le moment je m'efforce de croire que vous vous portez bien avec vos chèrs enfants, me flattant toujours que ce grand Monsieur de Furstenberg auroit bien la generosité d'ecrire un mot au Prince ou à moi, s'il y avoit quelque desastre d'inportance.

24 = Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 418-421 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 412-414 (fragment).

Je continuerai mes nouvelles, puisque vous le voulez. Jeudi passé, conformement à ce que je vous ai dit, il a été resolu aux Etats de la Province de Hollande de mettre les papiers conçernant Amsterdam et l'Amerique dans les mains de Messrs. de la Cour de | Hollande, avec ordre de laisser toute autre afaire, et de prononcer le plus-tôt possible s'il y avoit crime dans cette afaire, et s'il y en a, quelle seroit la punition, et comment on pourroit l'infliger. On n'a pas remis ces papiers au Haut Conseil, comme je vous avois dit et comme on en etoit convenu la veille, par la raison apparenment que ce tribunal, qui est le premier, est moitié hollandois et moitié zelandois, et vous sçavez que la Zelande est angloise. Vendredi la Hollande fit part de cette resolution à Leurs Hautes Puissances, où il fut deliberé sur la reponse à donner à Mr. York. Mr. van Citters, Zelandois, president de semaine, refusa de conclurre et ceda sa place au vieux Quarles qui avoit presidé la semaine auparavant, et la Gueldre protesta. Il fut conclu qu'on diroit à Mr. York que la Hollande avoit demandé l'avis de sa Cour de Justice sur la nature de la punition et sur les moiens de l'infliger, sans parler de la question sur le crime. Je crois que Mr. van Citters, que j'estime beaucoup, a mal fait dans cette occasion, d'autant plus que son père, | le premier seigneur de la Zelande, et que vous avez connu sans doute chez le Comte Charles, est actuellement en Angleterre prodigieusement consideré par le Roi et la Reine et tous les ministres en place.

Enfin on envoya cette reponse par le Greffier à Mr. Yorck, qui n'osoit la reçevoir et dit que cela devoit se faire par le Comte de Welderen; ainsi cette reponse partit le soir par un batteau de Scheveningen pour Londres. Samedi le soir à dix heures arriva un courrier qui avoit été 11 jours en chemin à Mr. de Yorck avec ordre de sa cour de partir incessenment. Il a eu encore une conference à la Cour hier au soir, mais il est parti cette nuit par Ostende. Nous voila dans un plus grand embarras que jamais. Si ce depart a pour effet une grande emeute à Amsterdam, les afaires pourroit se regler encore. Si non nous avons une guerre très serieuse sur les bras, car d'un côté les François nous verrons tranquillement nous bâttre à toute outrance, et de l'autre nous ne serons plus admissibles dans le traité de Petersbourg. Le Prince est invité ce soir chez le Grand Pensionaire. |

Il me semble que dans ces circonstances même un grand homme à la tête de la Republicque auroit encore beau jeu. Je ne me soucierois ni de la Russie, ni des

puissances du Nord. Je negocierois tout de suite cent millions et je declarerois à la France et à l'Angleterre que je voulois être mediateur dans leur guerre, et que je tomberois infailliblement sur le corps de celui qui oseroit me refuser. Je crois que ce seroit un parti sûr à prendre dans la conjoncture presente, mais je ne crois pas qu'il sera pris, et aussi pour le prendre il faudroit un peu de cette tenacité nationale que nous avons presque perdu, et qui ne revivra que sous la direction d'un très grand homme.

Mercredi les admirautés vont demander provisionnellement quinze millions.

Croiriez vous, ma chère Diotime, qu'il y a plusieurs regents de la premiere volée et que je connois de fort près, qui s'amusent dans ce moment, et ont deja leurs plans tout faits, comment mêttre leur argent dans une societé de kapers? Enfin, s'il n'arrive point d'emeute à Amsterdam ou à Londres qui change tôtalement le ministère, on verra un cahos dans l'Europe | comme on n'en a jamais vu.

Ma toute chère Diotime, j'avois fixé mon voiage au 8 ou 10 du mois prochain si ma santé est bonne et que les chemins soient un peu praticables, mais comptez qu'il n'y a rien de fixé ni de conclu, à moins que je ne reçoive une reponse à celle ci. C'est à vous à fixer mon depart. Je suis parfaitement à moi et si on n'a pas une guerre par terre, on ne me rappellera pas. Dans ce cas la, cela seroit possible. Tout ce que je souhaiterois un peu dans mon voiage seroit un clair de lune. Si cela n'est pas je ne m'en chagrinerai pas. J'ai trop l'honneur de connoitre et vous et Hecathé pour hesiter dans mon choix.

Adieu, ma toute chère Diotime, je salue Mr. de Furstenberg, j'embrasse vos enfants, et je vous baise la main avec la plus respectueuse tendresse.

Σωκρατης

J'ai gouté le vin de Bourgogne, que le Prince avoit fait venir pour vous. Il avoit peri dans le Zuiderzee. On l'a repêché et il semble que les Nereïdes y ont melé du nectar pour vous faire leur cour.

❧

Lettre 3.93 – 28 décembre 1780 [25]

faits politiques

La Haye, ce 28 de dec. 1780

Ma toute chère Diotime. Dans le moment je viens de reçevoir la vôtre que je baise avec volupté et dont je vous rend des graces très humbles. Dieu soit loué de ce que vous vous portez mieux, mais j'ai passé de fort mauvais moments avec la sensation intime que vous aviez du mal. J'ai eprouvé que de pareilles sensations rendent le loisir beaucoup plus insupportable que les occupations les plus ennuiantes.

Depuis ma derniere il n'y a point de nouvelles. Je vous ai mandé que Mr. de York est parti, mais il se trouve à Bruxelles pour y attendre de nouveaux ordres. Pourtant les hostilités ont dû commencer hier. Trois jours avant le depart de l'ambassadeur Mr. de Bijland est sorti avec 4 ou 5 vaisseaux de guerre du Texel pour aller à l'Amerique. Lundi le soir on a envoié apres lui une petite barque de Scheveninge pour le faire revenir s'il est possible, mais il n'y a guère d'apparence que la barque l'attrappe. S'il rencontre un esquadre angloise il est perdu, car | il n'y a qu'un vaisseau de 64 et les autres sont des fregattes. On raconte qu'en sortant, ne sachant rien d'une rupture aussi prochaine, il a dit qu'il se faisoit vieux, et que s'il avoit de l'infortune, il se feroit sauter. Je lui souhaite du bonheur du fond de mon ame, mais qu'en cas de malheur il tienne sa parole. Je considerois cette action dans la conjoncture presente non comme un effet du desespoir, de la bravoure ou de la temerité, mais comme celui de la plus grande sagesse. Il monteroit par la, des le commencement de la guerre notre armée sur le ton qui lui convient. Dans la guerre de terre il y a des loix precises qui determinent assez exactement le poinct de separation entre la punition et la recompense, mais dans les guêrres sur mêr, qui sont beaucoup plus rares et plus difficiles à conduire, la premiere action de vigueur sert de côde au juge, et fixe ce poinct dont je vien de parler. Je pourrois disserter la dessus, ma Diotime, mais

25 = Meyboom (ed.), *Oeuvres philosophiques*, III, p. 106-107 (fragment); Petry (ed.), *Wijsgerige werken*, 420-423 (fragment); Melica (ed.), *Opere*, p. 414-415 (fragment).

pour le present cela conviendroit aussi peu, je pense, à votre temps qu'au mien qui est fort borné.

Ce midi on a fait à LL. HH. PP. la proposition d'une | augmentation considerable dans l'armee de terre.

On n'apprend pas encore que le depart de York a fait quelque sensation à Amsterdam. Je ne le crois pas, mais qu'il faut des choses plus serieuses.

On pretend que l'année prochaine la guerre sur le continent est infaillible. On dit qu'on craint à Hanovre et dans la Lorraine, mais je ne conçois pas trop sur quoi.

Avant que mon siècle arrive, il faut que les deux millions d'hommes armés qui font gemir l'Europe, soient reduits à cent mille. Ils feront à peu près autant de mal, mais la population y gagnera, et les peuples pourront determiner et definir avec un peu plus de facilité ce que c'est qu'un prince.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, que Dieu vous conserve avec vos chèrs enfants et votre Grand Ami. Adieu.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.94 – Sans date [26]

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 137].

Dimanche [Ende 1780]

Ma toute chère amie, voici des feuilles qui concernent uniquement le Simon qui doit contenir la base entiere de notre psychologie, par conséquent vous pouvez les mettre de côté jusqu'à quelque moment de loisir.

Il m'a paru nécessaire de faire sentir en commençant, quel seroit l'effet et l'inutilité, de chacune des quatre facultés à part et destituées des autres, et en même temps que ces quatre facultés sont essentiellement distinctes. Pour cela j'ai

26 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 74, p. 215-222.

imaginé la fable suivante qui devroit suivre votre discours (*) où il faudra faire quelques legers changements pour le lier au reste, et l'adapter à la fable par laquelle elle debute.

(*) Vous verrez à la fin que je suis changé d'avis la dessus.

Lorsque Jupiter avoit resolû de donner l'existence à la race des humains, il crea lui même l'ame du premier homme, essence pure, susceptible de toute espêce de sensation possible, et capable de toute espêce d'action. La difference entre la nature de cette essence, et la nature de celle de Jupiter, est, que celle ci sent et agit sans moiens par la Toute presence Divine, tandis que l'autre a besoin de moiens, pour sentir et pour agir, ce qui constitue les bornes de sa nature. Jupiter mit cette essence entre les mains de Promethée, afin qu'il acheva l'ouvrage en y attachant ces moiens, pour la rendre effectivement vivante, sensible, et active. Comme capable d'activité, elle tenoit du Dieu lui même ce ressort vague: cette force de pouvoir vouloir et agir, lorsqu'elle en auroit les moiens | où plus-tôt la faculté que vous appellez velleité etoit adherente à sa nature. La premiere chose que Promethée y ajouta fut un receptacle de toutes les actions, de toutes les sensations, perceptions, ou idées qui devroient y entrer de dehors et s'y imprimer, et c'est ce receptacle que vous appellez imagination. Dans cette imagination qui n'est pas d'une essence que vous appelleriéz ou visible, ou sonore, ou tangible, Promethée y fît un nombre infini d'ouvertures ou d'issues, par où devoient entrer les actions, les perceptions, les sensations ou les idées de differents gênres à l'infini, et à chaque ouverture il fit une espèce de tuiau qui etoit analogue à l'espêce de perception ou de sensation qu'il devoit recevoir et transmettre au grand receptacle.

Pour recevoir les actions des essences en tant que visibles, il fit le tujau, dont le bout est l'organe que nous appellons l'oeuil, qui est analogue à la lumiere, le seul vehicule qui peut propager les actions d'une essence en tant que visible. Pour recevoir les actions en tant que sonores, il fit le tujau dont le bout est l'organe, que nous appellons l'oreille, qui est analogue à l'air, le seul vehicule qui peut propager les actions en tant que sonores, et ainsi à l'infini.

Sage et sacrée Diotime lui dis je, permettez que je vous interrompe un instant. Vous dites que cette imagination | a un nombre infini de tujaux et de bouts pour recevoir les differentes actions des essences qui sont hors d'elle. Pourtant je ne

connois que trois ou quatre de ces organes, et qui sont tous materiels. D'où vient que les autres ne le sont pas?

Mon chêr Socrate me dit-elle, un jour viendra que vous reçevrez les idées et les sensations à travers tous ces tujaux et tous ces bouts, et alors ils vous paroitront tous egalement materiels, car vous appellez matiere tout ce qui vous donne des idées quelconques au moien des organes que vous vous connoissez. Mais vous allez me faire encore la question, pourquoi vous ne reçevez pas des perceptions et des sensations à travers ces autres ouvertures? Songez Socrate que l'ame humaine ne jouit pas de la toute presence comme l'ame de Jupiter, par consequent les actions des essences de dehors sur elle, doivent être transportées par le moien d'un vehicule quelconque. L'action d'une essence visible est propagée à l'aide de la lumiere; celle d'une essence sonore est transportée au moien des vibrations de l'air. Sachez Socrate que les mouvements de tous ces vehicules n'ont pas les mêmes velocités. Le mouvement de l'air est moins prompt que celui de la lumiere, et il y a des millions de vehicules dont les vibrations ne sont pas encore arrivées jusqu'aux tujaux qui sont faits pour les recevoir. Regardez cette etoile brillante d'Orion; s'il n'y avoit que dix mille ans qu'elle | fût sortie du sein de la Nature. Il vous faudroit bien des siêcles encore avant que vous vous appercevriéz de son existence, et supposons qu'il n'ŷ eût rien de visible que la brillante d'Orion, il vous faudroit bien des siêcles avant que vous sçauriéz que vous avez ce bout de perceptibilité: ce tujau que vous appellez l'oeuil.

Voila donc l'homme doué de cette velleïté: de ce principe actif qu'il tenoit de Jupiter, et de cette vaste imagination: ce reservoir de toutes les idées et toutes les perceptions possibles. Mais Promethée craignant avec raison le desordre et l'inutilité de tant de perceptions heterogênes, s'avisa d'une chose fort hardie. Il deroba une etincelle de cette Intelligence Divine, de ce feu sacré qui brûle sans cesse devant le thrône de Jupiter, et qui repand son energie par tout l'Olympe. Il en forma cette organe ou cette faculté que nous appellons l'intellect. Le gouvernement du grand reservoir fut confié à ses soins. Il a l'oeuil sur toutes les perceptions et toutes les idées qui y entrent. Il les range, il les dispose, il les compare, il les fait accoupler et les compose pour en faire naitre d'autres. En un mot ce gouvernement est entierement despotique et doit l'etre, comme dans Nestor, dans Palamede ou dans Ulisse, car lorsque la democratie s'en mêle, et

que ces idées ou ces perceptions se revoltent, et brisent le scêptre de l'intellect, c'est le | desordre de Penthée ou des Corybantes.

Les hommes jouissant de cette vellëité active, de cette vaste imagination, et de cet intellect, etoient des êtres tres imparfaits, et Promethée s'etoit rendu coupable envers les Dieux, sans aucune utilité pour les hommes. Vous sçavez son triste sort sur le mont Caucase ou il expia son crime et son malhabileté. Mais voiez les effets de la faute qu'il venoit de commettre. Les hommes doués de ces trois facultés, n'avoient rien qui les lioient ensemble. C'etoient des êtres isolés. Chacun etoit pour soi. Toute leur jouissance n'etoit que la sensation de la destruction d'un obstacle. Tous les arts utiles à ces individus, et par consequent nuisibles à leur soçieté, etoient bientôt les productions de ces riches intelligences. On fouilla les entrailles de la terre. L'or et le fêr sortirent. Le tien et le mien nacquit, et la terre etoit abreuvée de sang. Typhoée, Encelade, Porphyrion et leur horrible engeance vîrent le jour, et ils auroient fini comme les fruits de Cadmus s'il n'y avoit eu des Dieux à combattre. Jupiter aiant foudroié ces monstres, delibera sur la destruction entiere de la race des humains. La seule Divinité qui nous sauva de la colêre du Dieu, c'est la Deesse qui veille sur vos jours Socrate. C'est la Venus Uranie, l'Amour celeste, qui s'approchant du thrône de Jupiter, lui dit, Pêre | des Dieux et des hommes! Pourquoi detruire le bel ouvrage ebauché par vos mains? Promethée a failli. Il satisfait à votre justice, mais si jamais je vous ai fait jouir de vos propres travaux, si le bonheur est le fruit de nos amours eternels, si vous goutéz dans mes bras la plenitude de votre puissance, accordés moi la gloire de finir ce que vous avez commencé. l'Arbitre de l'Univers sourit et baise le front de l'Immortelle. La Deesse prend une coupe de saphyr, et en pressant son beau sein elle y verse un lait, qui n'est pas blanc comme celui d'une mortelle, mais etincellant comme un million de petites etoiles brillantes de toutes les couleurs de l'Iris. Cette liqueur composée de ce qu'il y a de plus pûr dans l'essence du Nectar et de l'Ambrosie, et preparée dans les viscêres de la Deesse, a une vertu merveilleuse. Elle y trempa les ames des humains qui s'en impregnêrent. A l'instant meme le monde change. La terre est couverte de fleurs. L'homme vole vers l'homme pour l'embrasser: pour lui jurer un amour eternel, il est plus, il jouit plus dans l'autre que dans lui même, dans l'autre il sent les besoins de l'autre et s'y soulage soi meme, il vît et adora pour la

premiere fois l'auguste image de la justice dans le seîn de son frêre. Il | n'est pas possible d'imiter mieux dans la nature humaine la Toute presence des Dieux. Astrée et la Paix regnent; et l'age d'or paroit. L'Amour celeste rît de son ouvrage. Le sourcil du Pere des Dieux en courroux est terrible et fait trêmbler l'Olympe entier, mais le rîs de la Venus celeste purifie le Ciel et la terre, et deride à l'instant le front de Jupiter. À ce rî l'Olympe quitta l'Olympe et les Dieux et les hommes furent confondus.

Je vous parle de temps fort recûlés Socrate, et depuis ces heureux temps l'homme n'a pas sçu garder en entier le don precieux de la Deesse. Pourtant il en a conservé le germe, qui cultivé avec soin, produit les mêmes fruits.

Admirable Diotime, lui dis je, en verité votre anatomie me paroit plus interessante que celle de l'Abderite. Je sens vos quatre facultés chacune à part, et sans melange avec les autres. Je sens que voir, vouloir, aimer et raisonner sont des choses totalement de differente nature. Mais pardonnez que je vous importune encore, en vous priant de m'apprendre comment nos vertus, nos vices et nos defauts resultent du melange de ces facultés.

Rien n'est plus aisé, mon cher Socrate, me dit-elle apres ce que vous venez de me dire. Et elle continua ainsi.

C'est ici que doit suivre l'essentiel de la lettre sur les vertus et sur les vices addressée à ma Diotime rëelle en 1776, avec peu de changement, et je voudrois y mettre quelques exemples de caractères par exemple d'Ulysse, d'Achille, d'Agamemnon et de Diomède etc., gens plus universellement | connus par Homère et les tragiques, que Gelon, Themistocle, Codrus, Solon ou Pisistrate; ou bien je mettrois en nôte pour essaier notre methode du trêfle quelques caracteres de modernes connus.

Par rapport à votre discours et du ton qui y rêgne, j'ai changé d'avis, et au lieu de le mettre avant l'apologue, je voudrois le placer à la fin de cette trainée didactique, puisqu'il me paroit beaucoup plus naturel qu'alors Diotime tombe dans le vrai et le serieux sublime, qui doit faire le fond de son caractère.

Le Simon finit ainsi.

Lorsque Socrate avoit parlé ainsi, mon cher Hipponicus, nous fumes tous affectés de differente maniere. Mnesarque ne paroissoit pas trop le comprendre.

Damon dit que Diotime avoit raison de placer la perfection dans l'harmonie. Cebes avoit l'air d'un homme etonné à la soudaine apparition d'une grande lumiere. et Agathon dit, je suis charmé, Socrate, des beaux discours de votre Diotime, mais ne trouvez vous pas qu'il y a un grand rapport entre le langage de la philosofie et le dithyrambe? Beaucoup, reprit Socrate, car tous les deux sont dictés par les Dieux, mais le dithyrambe, mon cher Agathon, est inspiré par le Dieu des vins, et la philosofie par la Divinité de la sagesse. Agathon vouloit replicquer, lorsque mon bon voisin Telecles vint frapper à ma porte en heurlant, et me criant de toute sa force: Simon, Simon, venéz à mon secours ma pauvre epouse va rendre l'ame, que deviendrai je moi avec mes petits enfants? Nous sortimes tous. Moi, pour consoler mon pauvre Telecles, et eux en allant au Lycée ou Socrate et Agathon ont continué à ce que j'appris apres, leurs discours sur le dithyrambe.

❧

Lettre 3.95 – Sans date

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 140].

Ma toute chère Diotime, voici une lettre de St. Simon, qui me fait plaisir. En voici une autre de Van der Hoop qui me fait beaucoup de peine.

Voici encore un Alexis avec un autre de plus que vous n'avez. Vous vous servirez de l'autre exemplaire pour y marquer vos reflexions je vous en prie.

Voici encore 2 Hommes et Rapports
2 Lettres sur les Desirs
2 Aristées
1 Sophyle.

Je viens de reçevoir une lettre de Van Damme, qui se met à vos pieds. Ce 1 d'août il sera de retour de Bruxelles, et il nous prie d'être asseurés que non seulement il remplira ses promesses, mais qu'il fera bien plus.

Voici encore un livre que Camper m'a remis hier au soir pour Mr. de Furstenberg. Sarsfield vint le chercher hier chez moi pour l'engager à diner aujourd'hui à l'hôtel de France de la part de Mr. De la Vauguion.

Adieu ma toute chère Diotime, je vous baise les pieds.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.96 – Sans date

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 141].

L'ame preside à la modif. du corps dans la matrice

Ma toute chère Diotime, j'ai fremi lorsque j'ai appris de Joseph que vous aviez eu le perruquier à 4 heures du matin. Si je pouvois en conclure que vous vous portiez mieux, je serois content, mais helas je ne le puis; menagez vous, ma Diotime, autant qu'il vous est possible.

Je ne sçaurois ecrire à Mr. de Furstenberg à Bon que mardi prochain, ce qui me fache, pourtant je crois que ma lettre lui arrivera à temps pour son instruction.

Pensez à Mimi et Mitri pour moi, si vous l'oubliez je ferai ce que je vous ai dit.

J'ai beaucoup toussé cette nuit, mais la fièvre a été bien peu de chose, dont je suis très aise. Je resterai religieusement chez moi ces deux jours, et lundi j'espere que nous serons gueris tous deux. Je | vous renvoie la lunette et le Museum.

Si j'etoit sortis, j'aurois passé une heure au moins avec le Magellan. Il ne me donne plus des idées desagreables, et je crois bien qu'il y a une ou plusieurs nations entieres comme cela. Ce Magellan m'a donné des lumieres, que je vous communiquerai. (*)

Adieu ma toute chere Diotime, je vous baise le pan de la robe avec respects, et l'ame avec la pente naturelle et indestructible.

Σ.

(*) Le Magellan m'apprend que, bien loin que le corps modifieroit l'ame suivant les philosophes, c'est l'ame qui dans la matrice de la mère preside à la modification du corps. C'est une verité que je me flatte de prouver un jour avec une evidence parfaite; et vous sentez, ma chère, qu'elle n'est pas de peu d'importance. | Tant que les hommes n'ont pas voulu examiner qu'elle etoit la valeur de la realité de ce qu'ils appellait matiere, ils ont dû tomber dans l'erreur de croire que le premier principe d'un animal etoit une particule de matiere et c'est exactement le contraire. Voilà ce que je dois à notre philosofie et au Magellan.
Adieu.

❧

Lettre 3.97 – Sans date

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 142].

Mardi matin.

Je vais me donner dans les mains de Joris. Quoique très faible, j'ai pourtant dormis un peu pour la premiere fois depuis long temps. J'ai beaucoup rêvé, et j'ai vu beaucoup plus de tactique dans mes rêves que je n'en croiois dans ma tête. J'ai fait donner plus de vingt batailles entre les armées du Grand Roi et du | terrible Empereur. Le premier les a gagné toutes par l'ascendant necessaire que le grand genie a sur le petit.

Adieu ma toute chère et unique amie.

Σωκρατης

❧

Lettre 3.98 – Sans date

Münster, Universitäts- und Landesbibliothek Münster, Gallitzin Nachlaß, Kapsel 19 [lettre 143].

Ma toute chère Diotime, si je n'etois pas tout seul aujourd'hui, ma fluxions, mes dents et un mal de tête me retiendroient pour seur au logis, ainsi, ma chère, ne m'attendez pas. Si je puis venir, soit avant soit apres diné, je viendrai, car j'ai assez l'envie de vous voir et de vous parler. Voila donc Dieu merci nos maux de nouveau racommodés le mieux que possible. Si nous avions encore sur le corps la defiance des pensées secrettes de cet excellent Mad. Perrenot, notre affaire seroit sans ressource.

Vous ne me dites rien de la conversation avec le Scholiaste. Ce que je sçai de certain, sans que personne ait besoin de me le dire, c'est que cet homme est fort au dessous du mediocre en tout, et dans son art meme. Il ne va guère au-delà. S'il veut me prouver le contraire, qu'il soit lui un jour sans imiter les autres | et nous verrons si j'ai tort.

Je vous renvoie le Simon, ma chère, tel qu'il est jusqu'à present. Ce que je desirerois de vous, c'est de lire une ou deux fois avec attention le bout que vous n'aviez pas lu, et de ne plus y penser pendant un couple de jours. Ensuite, sans le revoir, de mettre sur le papier toute la partie qui regarde Diotime et son discours de la façon que vous le jugeriez le mieux. Apres nous choisirons des deux façons, car vous voiez qu'il s'agit à present de choisir le tour que doit prendre ce Dialogue pour bien finir.

Si vous croiez que ce seroit amuser Mr. T. que de lui en donner la lecture en tout ou en partie, Diotime en est bien la maîtresse.

Adieu, ma toute chère Diotime, tranquilité et bonheur!

Σωκρατης |

[Couvert:] Pour Son Altesse Mad. la Princesse de Gallitzin
avec un rouleau

❧

Lettre 3.99 – 29 mai 1781

29 de may 1781

Ma toute chère Diotime. Le Prince a été chez moi, Lavigny est vendu. Le premier paiement s'est fait. Tronchin est paié. Vous recevrez la semaine qui vient par moi £ 23.100 en trois lettres de change sur Paris, pajables le 31 de juin, sçavoir une de 6300 sur Haller et Girardot, une de 6000 sur Rilliet & Comp. et une de 10.800 sur les mêmes.

D'ailleurs toutes les depenses et avances de Dentan etc., dont j'ai examiné l'etat provisionellement, sont paiés à un ducat près, qui se trouvera dans quelque petit provenu qui doit nous revenir encore, et qui n'est qu'une bagatelle.

L'etat des depenses pour domestiques, livrées, chevaux, jardins, montre à repetition, etc. etc. monte en tout à

11.600 – 2 – 9 livres du païs de Vaud, et les recettes des revenus de Lavigny et des provenus de choses revendues à

11.590 - 10 – 6

9 – 8 – 3 restent à payer.

Apres avoir reçue ces lettres de change, vous aurez la bonté de m'envoier une quittance, que vous avez reçue ces lettres de change du Prince en decompte des 100.000 qu'il vous doit. | Dans un an vous reçevrez £ 38.700, et en attendant je verrai ce que je pourrois attrapper de plus à decompte des 100.000.

Je vous marque les lettres de change que vous reçevrez, afin que vous deliberez sur l'emploi à en faire. Je les avois attendu tous les jours depuis trois semaines. C'est la raison que le braçelet est encore sous moi. Jugez si vous voulez vendre ici une de ces lettres de change, et garder le bracelet, ou non. Pour moi, j'aime ces bijoux pour la même raison que j'aime les boëtes d'or. J'attend vos ordres precis.

Vendredi je vais à Warmont d'où je serai de retour mercredi pour seur. Si je reçois dimanche de vos lettres on me les enverra.

Adieu, ma toute chère Diotime, offrez mes respects et mon amitié inebranlable au Grand Homme. Vous possedez à present Mr. Jacobi et Mlles ses soeurs. Dites leurs milles choses tendres de ma part. Mr. Jacobi m'a acquis pour la vie eternelle. Je n'ai jamais vu d'homme qui dit plus vitement et plus richement ce qu'il est. Ah! pussiez vous le ramener sur le bon chemin par rapport à l'espace!

Dites lui un peu rudement qu'il sera damné s'il ne croit en Sophyle. Contrain-le d'entrer. Adieu, ma sainte Diotime, j'ai des affaires par dessus de mes longues oreilles. Adieu, ma Mimi et mon Mitri, dans peu vous aurez vos medailles.

Σωκρατης

Enfin toute ma famille est partie. L'abbé Rainal (mon vrai ami à ce qu'il a dit) vient demeurer à La Haye, car il a bien des desagrements en France.

❧

Lettre 3.100 – 10 décembre 1781

La Haye, ce lundi 10 de dec. 1781

Ma toute chère Diotime, je sçavois bien quel endroit de ma penultieme vous plairoit le plus. Il m'avoit dit la même chose, pour le sêns, dans d'autres occasions, mais jamais avec autant de precision, car en vous le rapportant je me suis servi de ses propres parôles. Vous pouvez compter que cette afaire me sera toujours devant les yeux, puisqu'elle me paroit le poinct capital dans tous les câs possibles.

Je vous renvoie la lettre du Prince qui ne me frappa nullement. Au commencement de la neutralité armée, l'année passée, il presenta un memoire, pas mauvais à la verité, mais qui m'obligea de lui dire que j'ignorai qu'une cour donna des commissions aussi illimitées; aussi bien tôt apres il apprit qu'on etoit mecontent, tellement qu'il craignoit ce qu'il craint pendant près de trois semaines. Dans cette intervalle il me dit de même qu'il declareroit etc. qu'on ne paieroit pas et par consequent qu'il resteroit. Il ajouta que c'etoit de mise, et m'allegua l'exemple d'un seigneur qui s'etoit servi du meme moien avec le plus grand succes. Je ne lui repondois rien à cette ouverture, crainte de dire trop ou trop peu; et je ne vous en ai rien dit, parceque | moi même j'avois du mal aise qu'on me l'eut dit. Peu de jours apres, se trouvant chez moi, il reçut une lettre du ministre très polie, disant que son procedez n'auroit aucun mauvais effet, ce que j'attribuai dans moi même à l'extreme inertie de ce ministère la.

Je vous renvoie aussi, ma chère Diotime, la lettre de Camper que j'ai lue avec attention et qui m'a fait beaucoup de peine. J'y ai trouvé de l'humeur, de l'ironie, du manque de tact, et du bon et du vrai. Pour l'humeur je crois qu'en grande partie il derive encore d'une lettre que vous lui avez ecrite au sujet d'un enfant dont Tavel si je ne me trompe s'est encore chargé, et dont vous aviez chargée Camper auparavant. Pour l'ironie, il y a longues années que j'ai souhaité ardenment que mon ami s'en abstint. Rarement il la manie un peu bien dans la conversation. Sur le papier c'est de l'iroquois pour lui. Il y eut un temps que j'ai essaié de lui en parler, mais je fus stupefait de trouver qu'il ne sçavoit pas ce que c'est. Depuis j'ai cessé de lui en parler, comme vous cesseriez de me parler des agrements de la danse, me sachant né qu'avec une jambe. Son manque de tact et de ce goût fin dans les arts même qu'il traite d'ailleurs admirablement pour ce qui concerne | la justesse, est un defaut dont la recherche fait ma torture depuis bien du temps, et dont je ne desespere pas encore de trouver la vraie source. Si vous la sçavez vous me ferez un bien en me l'apprenant. Je n'ai jamais vu ce defaut d'une façon plus saillante et plus marquée que dans lui, et dans feu mon ami le Grand Tresorier Hop. Notez que tous les deux manquoient totalement d'orêille. Il est pourtant certain que ces deux personnes sont de la composition la plus riche que la nature humaine comporte.

Je connois Camper depuis 35 ans à fond. Sa velléité, son intellect, et son imagination sont parfaites au suprême degrez. Son organe moral en tant que juge est admirable. Sa sensibilité morale est extrêmement forte. Où est donc le defaut? Jusques ici je crois qu'il consiste dans une discordance de cette sensibilité et de l'imagination: ces deux facultés ne sont point d'accord, ne sont pas isochrones; la sensibilité sênt ou trop tôt, avant que l'idée de l'objet est bien imprimée dans l'imagination, ou trop tard, apres que cette idée est deja plus ou moins remplacée. Cela fera à peu près un effet analogue à celui ci: mettez votre Homère dans la cire, retirez le vite et remettez l'y tout d'abord: vous aurez deux empreintes. Vous verrez bien en general que c'est une belle tête d'Homère, mais les contours seront confus, double, se brouillant par tout et n'aiant rien de net, ce qui fatigue extrêmement la vue. Ma toute | chère Diotime, je veux mourir si je crois qu'autre que vous entende ce langage.

Enfin, ce qu'il y a de bon dans sa lettre c'est le refrain dont je vous guarantis la verité parfaite. La derniere fois qu'il fut ici ce n'etoit que pour peu de jours et il etoit fort occupé. Je veux croire que le Corps lui a parlé, mais de ce côté la reposez vous sur moi. J'ai quelqu'ascendant sur Camper qui tient à moi par tout son riche moral, et je vous asseure que quelque vaste edifice que Prince aura batti dans le sensorium de mon ami, je le ferai tomber au premier souffle comme une maison de cartes. Camper n'a qu'à voir la verité pour se rendre tout d'abord et il sçait qu'il est aussi impossible que je sois ignorant dans ceci qu'il est inpossible que je le trompe. Je voudrois bien qu'il vint ici dans peu, si non, je tâcherai de lui faire quelqu'ouverture dans mes lettres, car nous nous ecrivons beaucoup. Nous avons besoin l'un de l'autre.

Vous ne sçauriez croire, ma toute chère Diotime, combien je suis tourmenté de ces miserables histoire de Frise. Les lettres et les billets trôttent chez moi depuis le matin jusques au soir, et il faut que j'y reponde ou on se fache. Vouloir rectifier les sottises d'autrui sans esperance de succes, c'est horriblement desastreux. Je tache au moins à empêcher A. de vouloir | [... le reste manque]

❧

Lettre 3.101 – 16 & 18 décembre 1781

La Haye, ce St. Adelaïde 16 de dec. 1781

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir à l'instant la vôtre du 11 de ce mois, avec la lettre de Markoff que je vous renvoie. Je ne crois pas qu'elle vous ait fait plus de plaisir qu'à moi; si ce n'est pas la le style d'un homme de bien, je ne m'y connois pas. Je suis faché de ne pas pouvoir me rappeller Mr. Markoff, quoique le Prince me dit que j'ai souvent diné avec lui, il y a cinq ou six ans. Il se peut que dans votre presence je ne trouvai rien de picquant à sa table que Diotime. Vous n'aviez pas besoin de m'imposer le silence vis à vis du Prince. Il y a long temps que je suis convaincu que les inquietudes lui peuvent être salutaires. Si elles le seront, c'est ce que nous verrons, car l'espèce d'abattement et de desespoir que je lui ai vu dans la lettre que vous m'avez envoiée est ordinairement suivie d'une hauteur revoltante. Il seroit bon que Markoff put lui

conserver long temps sa peur, mais cela paroit impossible, à moins qu'en passant par Munster il vous donna de telles occasions, que vous pussiez | l'instruire à ce sujet.

Ce qui n'est pas absolument impossible, et ce qui vous surprendra, c'est que si Markoff tarde encore quelques semaines à venir ici, il pourroit trouver la paix particuliere toute faite, et sans la Russie. Soit dit entre nous, les Anglois la cherchent de toutes les façons et à tout prix.

Le Fiscal de l'Amirauté à Amsterdam, dont je vous ai parlé l'autre jour, etoit en correspondance avec les Seigneurs de l'Amirauté d'Angleterre au sujet de l'echange des prisonniers. Ils ecrivirent une lettre très polie à notre Amirauté en y joignant une autre particuliere à Van der Hoop, où ils deploroient l'absurde necessité d'une guerre entre deux nations aussi liées par la nature, en ajoutant que si on pouvoit se parler, on trouveroit peut-être facilement le moien de s'entendre. Van der Hoop leur repondit que s'il n'avoit pas de trop grandes occupations sur les bras, il passeroit droit à Londres pour les ecouter, mais que cela lui etant impossible, il les prioit, s'ils avoient à lui dire quelque chose, de lui envoier deux personnes affichées. Provisionnellement ils lui ont repondu avec une grande politesse.

Mr. Oudermeulen, directeur | de la Compagnie Occid., que je connois pour astronome, physicien, opticien etc., et homme d'un grand sens anti-anglois au possible, a été un mois à Londres pour conferer avec la Compagnie angloise. Pendant son sejour il n'y a eu sorte d'egards qu'on n'ait montré à lui et à son epouse, et les eloges de sa nation ont retentis par tout à ses oreilles. York recherche toutes les occasions pour faire plaisir aux Hollandois qui se trouvent à Londres. Oudermeulen est de retour à Amsterdam, Anglois et demi, et il a operé des changements très considerables dans la tête de son ami Temmink qui radôte deja. Enfin on m'a asseuré ce matin qu'il y a une correspondance en train entre la ville d'Amsterdam et les Anglois, qui ne veulent plus du Prince d'Orange. On a entendu dire dans le Parlement que les Anglois etoient si peu ennemis des Hollandois, que si ceux ci fussent attacqués par la France, ils se mettroient tous en armes pour les defendre. Voila pourtant ce que la seule battaille du Doggersbank a operé, en donnant aux Anglois qui sont braves moins de peur de nous que d'estime pour nous.

Avec tout cela je ne conçois pas comment cette paix se fera. Le Cap, les huit millions prettés à la France, la conduite inconçevable de l'Empereur, deux ou trois | Provinces qui pressent à une alliance la plus intime avec la France, l'inconsequence continue de tous nos gêns en place, me paroissent des obstacles à cette paix insurmontables. Ils le seroient si une Republique aussi decousue que la nôtre ne rendit naturelle les evénements les plus etranges.

Il y a quelque temps, ma chere Diotime, que Camper a publié une liste de tous ses ouvrages dont le nombre est assez grand; il y en a plusieurs qui sont dispersés dans les Acta ou Memoires de differentes academies. Je ne crois pas qu'il les possede tous lui même. Son grand ouvrage, sçavoir sa Neurologie, va paroitre à la fin. Je m'addresserai à lui pour sçavoir comment vous les procurer.

Dans deux ou trois semaines nous allons jouer encore dans la derniere classe de la loterie presente. Si jamais j'en ai souhaité du succes c'est maintenant.

J'ai commencé cette lettre le 16 et je l'achève le 18, en attendant demain deux des vôtres à la fois. Je vous supplie de me marquer si celle de la Princesse d'Orange vous est bien parvenue, car elle m'a été singulierement recommandée.

Je vous supplie enfin d'asseurer votre Grand Ami de | tout ce que vous sçavez que je dois sentir pour un tel homme.

Pour mes animaux politiques, tous les moments libres et tranquiles qui me restent et qui ne sont pas actuellement en trop grand nombre, y sont emplojés. J'y pense continuellement, et lorsque je suis tout à fait saturé du sujet, je crève, et puis il n'y a que la peine d'ecrire.

Il y a une dizaine de jours que j'ai beaucoup rîs de moi même. Vous sçavez que le principe le plus necessaire dans notre philosophie c'est de simplifier autant que possible et de monter dans toute recherche au premiers premiers commencements. Je me croiois au terme et sur le poinct de crêver. Il nacquit insensiblement un chapitre sur le premier etat de ce glôbe et les changements qu'il a subis etc. C'etoit presque tout astronomie. Je l'ai jêté comme commençant de trop haut. Malgré cela peut être je vous l'enverrai un jour, 1° pour sçavoir jusqu'où vous le comprendrez, et 2° puisqu'il contient des verités auxquelles les astronomes et les cosmologues n'ont jamais pensés et dont la posterité sera convaincue. Je crois que Mr. Bailly adopteroit mes preuves et mes idées sans peines.

Adieu, ma toute chere Diotime, j'embrasse vous et vos enfants du fin fond de mon ame.

Σωκρατης

Mille respectueux compliments au Grand Hoffman.

❧

Lettre 3.102 – 20 & 21 décembre 1781

La Haye, ce 20 de dec. 1781

Ma toute chere Diotime, je viens de reçevoir ce matin la vôtre du 14, et j'en espère encore une autre ce soir. Que diriez vous en voiant Hercule apres six ou sept de ses travaux, s'occuper à tuer des râts et des grenouilles pour l'amusement de quelqe jeune Omphale? Que diriez vous du Ciceron qui apres tant de harangues victorieuses, se remettroit à épeller pour le plaisir de l'apprendre à quelqu'enfant? Que dira-t-on de Diotime qui, pleine du grand art de former des hommes, retourne à l'Euclide pour l'explicquer à quelque ignorant? Non que je veuille, et que les Dieux m'en preservent! jêter de l'ordure en sacrilege sur l'Evangile du St. Euclide; mais il me paroit absurde que ceux qui participent deja aux orgies sacrées par l'influence directe des Dieux inmortels, retournent aux ceremonies elementaires et aux petits mystères de l'initiation, qui furent confiés aux prêtres-peuples d'Eleusis. |

Ce 21 de dec. 1781

Hier, ma chere Diotime, je fus interrompu, et à present il est onze heures sans que vos lettres paroissent. L'irregularité des postes me desôle et m'inquiète. Je vous prie encore de me marquer toujours si vous avez reçu mes lettres en ordre et à son temps.

Voici en peu de mots la reponse à la vôtre du 14. Il y a long temps que j'ai ecrit en Angleterre une lettre pour la bague, sans aucune reponse. Au depart de Mad. de la Fite je lui ai donné une lettre pour Mr. De Luc à la meme fin, puisqu'il etoit probable que De Luc etoit lié avec ces Messrs. Duval, Suisses. Point de reponse.

Pour le bracelet il n'est pas à Amsterdam, il est ici. Si on vendoit ces braçelets tous les deux ici, je ne crois pas qu'on en auroit beaucoup au dela de *f* 2000 les deux. Les vendre à Amsterdam vaudroit beaucoup mieux à ce que je m'imagine, mais je n'y ai aucune bonne occasion. Pour les interets de la somme que vous avez pris sur votre braçelet, c'est exactement la même chose si vous le degagez aujourd'hui ou vêrs le mois de juin prochain.

Pour le futur provenu de Lavigny vous faites parfaitement bien de la laisser provisonnellement et aussi long temps que possible à | Mr. de Serent. Enfin pour la vente des bracelets je serois d'avis d'attendre encore l'issue de la derniere classe de cette lotterie.

En vous disant tout ceci vous comprenez bien que je suis actuellement hors d'etat de vous secourir. Si vous pouviez engager nos pierres à Munster ou dans le voisinage, vous en seriez parfaitement la maitresse, mais il faut sçavoir 1° qu'elles vaudroient, en les vendant par pièçe seulement, 25 ducats par pièçe, ce qui feroit *f* 7500; il y en a parmis qui valent *f* 1000 etc., le prix de l'ensemble seroit tout autre en Angleterre, en France, et même ici en temps de paix. 2° que je vous conseillerois de les conserver ensemble quelque petite somme que vous voudriez prendre sur cette collection, car je puis vous asseurer sur la foi des plus routinés connoisseurs de l'Europe, que c'est une des plus curieuses collections qui existent, et tous les etrangers qui l'ont vu ont été etonné que de nos temps on ait pu mêttre ensemble 7 ou 8 pièces classiques celèbres, comme il s'en trouvent la.

Si en attendant je trouve les moiens de vous tirer d'affaire, vous jugez si j'y manquerai. Adieu, ma toute chère Diotime, la poste est arrivé sans m'apporter de vos nouvelles. Cela me desole. Le temps presse. Adieu, embrassez tout pour moi.

Σωκρατης

Je ne vous ecris point de nouvelles, puisque je ne puis les confier à l'incertitude des postes. Il est absolument incertain si nous combattrons pour la France ou pour l'Angleterre, ou contre l'Autriche et la Russie même. Jugez de notre etat interessant.

❧

Lettre 3.103 – 27 & 28 décembre 1781

La Haye, ce jeudi 27 de dec. 1781

Ma toute chère Diotime! Avant hier j'ai reçu la vôtre trop tard pour aller parler au Prince. Hier j'avois promis depuis long temps de passer la journée à Leide, chez Mr. de Vlaardinge, ainsi je n'ai pu aller chez le Prince que ce matin. Je le trouvai avec son coiffeur. Il me dit qu'il n'avoit aucune nouvelle de vous, et me demanda si j'en avois. Je dis oui, et que j'avois une lettre en pôche que je lui ferois lire. Il me dit en presence du perruquier, qu'il avoit reçu un courier de sa Cour, sans qu'on lui disoit mot dans ces depeches de l'envoi de Mr. Markoff, etc. Enfin il s'inpatienta et me demanda votre lettre qu'il lut encore sous la main du perruquier. Apres la lecture il fit des exclamations et voulut me parler, mais je lui dis que je ne pouvois lui repondre que lorsque nous serions seuls. La dessus il fit retirer l'artiste et s'exhala en plaintes vagues d'un ton très faché. Je lui demandai par quelle raison il n'avoit pas repondu à ce que vous lui demandiez. Il dit qu'il n'avoit pas voulu ecrire la dessus, de crainte de vous donner de la mauvaise humeur et de passer encore | et toujours pour l'auteur de vos maux.

Σωκρατης: Je ne vous comprend pas, car quel deplaisir pourriez vous lui faire, la reponse etant très simple.

Prince: Comment simple?

Σωκρατης: N'est ce pas tout naturel que vous lui devez tout le provenu, et que vous devez le lui remêttre de la façon qu'elle le souhaite?

Prince: Oui je le lui dois, et je le lui remettrai, mais je n'ai pas encore la quittance de ce que j'ai deja remis.

Σωκρατης: Comment est ce que je ne vous ai pas remis une quittance sur laquelle nous avons tant parlés? Ne l'avez-vous pas remise dans mes mains, et ignorez vous qu'elle y est encore? Et ne vous ai je pas dit vingt fois qu'elle doit et peut vous suffire dans tous les cas?

Prince: Oui, mais elle n'est pas telle qu'elle et moi nous en etions convenus. (Et la dessus il me fit voir pour la 20me fois la copie de la lettre qu'il vous en ecrivit alors).

Σωκρατης: Est-ce que vous ne m'avez pas remis la quittance vêrs le temps que vous ailliez partir pour Munster?

Prince: Oui.

Σωκρατης: Pourquoi n'en avez-vous pas parlé etant à Munster s'il vous restoit encore quelques difficultés la dessus?

Prince: Elle n'etoit pas en etat de lui parler, mais j'ai commencé d'en discourir avec Mr. de Furstenberg, qui me dit qu'il m'en parleroit le lendemain, et qu'il me diroit quelque chose de je ne sçai quel general. Le lendemain venu, il n'en etoit plus question. Mais d'ailleurs est ce que je ne vous ai pas dit souvent que je ne pouvois | rien faire d'ulterieur, si je n'avois pas cette quittance?

Σωκρατης: Mon Prince, c'est la premiere fois que je me trouve obligé de vous dire en face: ce n'est pas vrai. Vous ne m'avez jamais rien dit d'approchant. (Il avala cela.)

Prince: Oui, moi je dois toujours avoir tort, et elle a toujours raison.

Σωκρατης: Ce n'est pas ma faute.

Prince: Et encore ne croiez pas qu'elle est oeconome. Je ne sçai pas même quel emploi elle fait de cet argent; ce que je sçai, c'est qu'on en a deja paié des dêttes ici.

Σωκρατης: Je l'ignore, mais ce sont vos afaires aussi peu que les miennes.

Prince: Je le sçai, mais cela m'intrigue pourtant, et d'ailleurs qu'appelle-t-elle ces bons procedez?

Σωκρατης: N'appellez vous pas un bon procedez la declaration qu'elle vous fait dans sa lettre en câs de malheur?

Prince: Oui, ce sont la des paroles, car lorsque je la verrai avec les enfants dans le malheur, en serois je moins obligé de les secourir? J'y emploierois absolument tout ce que j'ai au monde.

Σωκρατης: Oui, asseurement vous y seriez obligé, mais cela n'empêche pas que vous êtes obligé de prendre pour un bon procedez une declaration dont vous pourriez vous servir si l'envie vous en prit.

Prince: Cela est impossible, mais le malheur n'arrivera pas, j'en suis seur. – On me rappellera peut-être ou on me placera ailleurs, et elle peut rester à Munster, quoique lorsqu'elle y alla, cela n'avoit pas mon approbation comme vous le sçavez.

Σωκρατης: Je n'en sçai rien, mon Prince. Ce que je sçai | c'est que rien n'auroit pu arriver de plus heureux pour vos enfants que cette retraite.

Prince: Oui pour Mitri soit, mais pas pour Mimi. Aussi en ai-je parlé à Mr. de Furstenberg.

Σωκρατης: Je suis bien asseuré qu'il n'est pas de votre avis sur cet article. Mais enfin nous ne serons jamais d'accord sur l'education. N'en parlons plus. Mais ecoutez, mon Prince, je vous jure (et cela est vrai à la lettre) que si quelqu'un s'avisa de raconter ici que vous n'etiez pas parfaitement bien avec Mad. votre epouse, il ne trouveroit ame vivante à La Haye qui voudroit le croire. Cette opinion favorable il faut la conserver precieusement n'est ce pas?

Prince: Oui certainement, mais cette opinion favorable la doit on à mes procedez ou à ses procedez. Dans le public j'avoue tout ce qu'elle fait.

Σωκρατης: Vous faites fort bien mon Prince et je n'entre pas dans l'examen qui de vous deux contribue le plus à etablir cette opinion, mais je sçai que c'est un interet commun où il faut travailler à l'envie (ici on annonça quelque ministre); mais dites moi, mon Prince, que voulez vous que je reponde à la Princesse.

Prince: Repondez lui qu'aussi tôt qu'elle m'envoie la quittance telle que je la demande, je donnerai tout de suite les ordres qu'elle desire.

Σωκρατης: Mon Prince, je suis votre très humble serviteur. Le Prince: Je suis le vôtre de tout mon coeur, adieu, jusqu'au plaisir de vous revoir.

Voila, ma chère Diotime, autant qu'il m'est possile mot | à mot la conversation au sujet en question, excepté qu'elle fut interrompue deux fois, l'une par la presence de quelqu'un qui avoit à faire dans la chambre, et pendant laquelle nos avons parlés art, science, politique etc., l'autre, parcequ'il reïtera, sans y penser peut-être qu'il m'avoit dit etc., ce que vous avez vu, ce qui m'obligea à reïterer le dementi avec plus de clarté.

Enfin je conseille très fort que Mr. de Furstenberg n'entre pas encore dans cette affaire, et je vous supplie de me mander en peu de mots les raisons qui vous font preferer la quittance que vous avez donnée à celle qu'il demande. Je ne les ai pas bien senties. Je sçai bien que si les loix civiles chez lui ont quelque analogie avec les nôtres, la quittance que vous avez passée est beaucoup plus avantageuse pour lui même. Lorsque je sçaurois vos raisons, je ferai un tout de tout cela que je lui mettrai devant le nêz.

Ce vendredi 28

Ma toute chère Diotime, je viens de reçevoir la vôtre du 23. Ma charmante Mimi a raison de me gronder au sujet de l'initiation par les mains des prêtres-peuple, mais moi j'ai un peu raison aussi. Vous ne m'aviez pas defini le candidat, et par consequent je devois le supposer une personne quelconque. Si le catecumene etoit quelque chose | d'approchant de l'espèce des Mimis, il faut des archipretres pour les initiations, puisque cette espèce est predestinée à entrer plus avant dans les mystères du grand Pan (le Pan Πα*ν* veut dire le Tout).

Je repondrai au reste de la vôtre dans peu de jours.

Je suis fier de la future apparition de Sophyle et d'Aristée, et je le serois de même de celle du Simon, où vous seriez libre d'ôter ou d'ajouter tout ce qu'il vous plairoit, et apres je traduirois vos corrections en françois.

Je suis curieux comment on a traité mes Desirs. Sans la Sculpture c'est une queu sans tête. Il est vrai qu'il y a quelques années qu'on a traduit cette derniere pièce en allemand, mais je ne l'ai jamais vu, aussi peu que la traduction espagnole qu'on dit être très bien.

L'ouvrage serieux que je destine à mon couple, j'y pense très serieusement, mais il coutera un peu de temps encore. Quelques fois je prend l'Alexis entre deux pour me reposer, et cela va plus ou moins.

Nos afaires ici sont dans l'etat le plus critique. Je ne crois plus la paix possible, quelques reponses qu'on donne à la Russie. Je crois que le D[uc] sera enfin obligé de partir.

Aujourd'hui on porte l'etat de guerre et la petition du Conseil d'Etat à L.H.P. Les deux harangueurs sont mon Lichtenberg et Iddekinghe, et je vous asseure que ces deux presidents | figureront avec dignité chacun dans son poste.

On va faire encore des representations au sujet de Namur, et nos peu de troupes y sont encore et n'ont pas d'ordre de L.H.P. de l'evacuer. Vous sçavez peut être que le Grand Joseph a ôté *f* 6000 d'appointements au bon vieux baron ici votre ami. Ce Prince veut se rendre admirable de toute façon.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, le temps, ma tête, et mon bras m'obligent de finir. Benissez moi.

Σωκρατης

Je n'ai pas encore les choux ni le vin.

❧

Lettre 3.104 – 7 février 1782

La Haye, ce jeudi 7 de fevrier 1782

Ma toute chère Diotime, mon amie, je n'entrerai pas asseurement dans un detail des conversations que j'ai eu avec le Prince depuis ma derniere. Elles etoient assez energiques. J'avois observé depuis quelque temps du changement dans cet homme, et je vous avoue que le nouveau ton de fermeté qu'il montroit, quoique diametralement opposé à mes vues, me fit voir avec quelque plaisir le developpement d'une elasticité que je ne lui avois jamais connu, et je crois que vous auriez fait la meme reflexion dans d'autres temps avec beaucoup de contentement, car sans cette elasticité vous ne remuerez pas plus un homme qu'un rocher: il est opiniâtre à proportion de son inertie. Hier, apres avoir passé ma journée avec mes parents, j'allois l'attendre chez lui à 10 heures du soir. Notre discours fut rude, austere et sans fruit et je le quittai comme s'il n'y avoit plus rien à | faire. L'inutilité presente de cette conversation ne me frappa pas beaucoup, car j'avois choisi expressement la soirée afin de lui donner quelques tableaux à contempler pendant la tranquilité de la nuit. Quelques larmes qui de temps en temps ne m'echapèrent pas, me rejouirent.

Ce matin à mon reveil je reçu le billet interessant que je vous envoie, auquel j'ai repondu d'abord. Nous n'en avions pas tant souhaité, car il ne paroit pas penser que lorsque vous donnez cette quittance à sa propre requisition, il double au moins l'authenticité de l'acte de donation, qu'il avoit taché d'invalider avec tant de soin. Je serois curieux de sçavoir ce qui s'est passé cette nuit dans sa tête, cela me donneroit des lumieres dans l'art de tirer parti des nuits de certaines gens.

Lorsqu'on a à faire avec les opiniâtres, il ne faut pas tant les combattre que leur fournir des armes pour se combattre eux meme lorsqu'ils se trouvent isolés.

Il m'a asseuré d'ailleurs que vous n'aurez jamais à vous plaindre de lui.

Je n'ai besoin | de vous dire, ma toute chère Diotime, que je dois avoir aussi-tôt que possible un mot de reponse à celle ci, qui j'espère vous parviendra avant l'arrivée de Markoff.

Comme je me flatte que cette affaire est maintenant finie à votre contentement, je n'en parlerai plus.

Ce matin j'ai eu chez moi votre peintre Van der Aa, homme moral autant que j'en verrai jamais. Je lui fit present de deux exemplaires de votre portrait. Cela l'affecta plus que s'il auroit reçu des milliers de ducats. Je ne puis m'empêcher de vous raconter une expression admirable dont il se servoit en parlant de vous, et dont fort peu de personnes seroient capables, meme d'en sentir la riche beauté. Apres avoir fait un peu vos elôges, il me dit: je souhaiterois de pouvoir lui donner la moitié de tout mon bien, je serois heureux. Comme je souriai à la simplicité de ce voeu, il m'interrompit et me dit: ne croiez pas que sa beauté, ses graces, ni meme un desir d'être aupres d'elle me font parler de la sorte, je ne puis pas m'exprimer, mais s'il etoit possible que je pusse avoir pour tous les hommes le même | sentiment que j'ai pour elle, je desirerois que cette vie fut la vie eternelle.

Je n'ai pas besoin de vous rapporter les compliments d'un tel homme. Vous le connoissez, né de bas lieu, il n'a eu d'autre education que celles de son genie pour les arts et de l'elevation naturelle de son ame pour l'exercice de toute espèce de bonnes oeuvres. J'ai l'honneur qu'il comprend et approuve plusieurs de mes ouvrages, pardonnez moi ce petit acces de vanité.

Il va à Dusseldorp au printemps, je le recommanderai à l'excellent Mr. Jacobi, et je vous prierai d'en faire de même.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, je n'ai pas le temps de vous ecrire d'avantage. Embrassez tendrement votre Apollon et Diane de ma part et faites agreër ma devotion au Gr[and] Homme.

Σωκρατης

Le Grand Pensionaire est très mal. Entre nous soit dit, il y a beaucoup d'aparence que le meilleur et le plus intime ami que j'ai à La Haye (le meme auquel j'ecrivis l'année passée de Dusseldorp) lui succede. Si cela arrive j'en serai fiêr pour bien de raisons.
Je compte que vous aurez reçu la lettre de change du Prince.

❧

Lettre 3.105 – 7 mars 1782

La Haye, ce 7 de mars 1782

Ma toute chère Diotime, mon amie, je souhaite que vous lisiez celle ci avant celle de Marcoff, afin que vous commenciez par la fin de l'affaire.

Depuis dimanche, que j'ai été chez le Prince avant que d'aller chez Markof, comme je vous l'ai ecrit mardi, je n'avois pas vu le Prince, lorsque hier matin je reçu de sa part le billet ci jointe, que vous garderez s'il vous plait. J'en garde une copie pour le montrer à Marcoff. Je n'ai pas fait difficulté à lui envoier la lettre qu'il demandoit; c'etoit la longue qu'il avoit deja lu, et en même temps je le felicitai de l'heureuse disposition qu'il avoit prise, lui priant en même temps de se rappeller qu'il ne devoit la lecture de cette lettre qu'à la confiance que j'avois en lui, et que rien ne pouvoit justifier mon indiscretion envers vous que mon desir à vous rendre service à tous les deux, et que vous ne me l'aviez pas absolument defendue.

Ce matin Markoff m'invita à diner, ce que j'acceptai. D'abord apres | je me rendis chez le Prince pour lui renouveller mon compliment de bouche. Il me reçut très bien et me donna votre lettre que Marcoff lui avoit remise, me disant d'un ton fort attendri: cette lettre est très bonne, aussi ai je fait tout ce qu'elle a voulu; je choisis le chemin de la douceur, et je ne veux pas qu'on dise que je sois moi la cause de sa maladie. Je le louois de son choix, et puis nous parlames politique.

A quatre heures je me rendis chez Marcoff, croiant effectivement d'y trouver le Prince, auquel je n'avois rien dit pourtant de cette invitation. Je me trouvai tout fin seul chez Marcoff et bien loin de croire que je lui dirois une nouvelle en lui annonçant les dispositions du Prince. Je le felicitai sur le succes de ses travaux.

Jamais je n'ai vu un homme plus etonné, car il n'avoit pas vu le Prince depuis leur conversation, et l'affaire même lui parut être en assez mauvais etat. Il me fit lire la lettre qu'il vous avoit deja ecrite, qui partira pourtant afin que vous soiez instruite de tout.

Ce qui me faisoit de la peine c'est que les deux conseillers d'ambassades du Prince entrèrent pendant que j'etois seul avec Marcoff, ce qui m' | obligera à faire demain une visite au Prince afin d'empecher les mauvaises impressions que cela pourroit faire sur lui.

Je vous parlerai un autre jour sur ce que je pense de Marcoff, mais nous sommes deja assez liés ensemble et nous avons deja assez jasé pour que le vernis de la societé soit presqu'entierement usé entre nous. Il m'a parlé des braçelets et de la bague qu'il m'a remis, et nous aurons soin de cette afaire le mieux possible. Pour l'autre bague, elle est encore dans les mains de De Luc à Paris. Je tacherai de decouvrir son addresse et je lui ecrirai.

J'ai passé un moment chez Mr. Perrenot et j'avoue que sa maladie commence à m'inquieter beaucoup.

Le Grand Pensionaire se porte tantôt plus tantôt moins mal. Le meilleur parti pour lui seroit d'abdicquer pour mille raisons. J'ai deja disposé mon ancien ami et confrère d'accepter ce poste en cas qu'on le lui offre, à quoi les deux partis paroissent egalement incliné. Vous jugez, ma chère Diotime, que cela me feroit quelque plaisir. Si je n'avois pas absolument abandonné les affaires, c'est à dire celles qui contraignent parfaitement la liberté, peut-être trouverois-je facilement quelque poste dans la situation absurde où se trouve la Patrie; mais d'ailleurs je suis convaincu que dans quelque poste que ce soit | il seroit totalement impossible de batir un plan quelconque sur le desordre actuel, et qu'on seroit obligé d'attendre des caprices du hazard une base quelconque sur lequel on pourroit risquer de battir, ce qui est à mon advis une position pour se pendre.

L'afaire du D(uc) qui est actuellement à l'heure que je vous parle sur le tapis, tournera à son desavantage, et ceux même qui sont pour lui, non seulement ne le justifieront pas, mais rendront sa situation beaucoup pire encore par une resolution tres extraordinaire, sçavoir il sera permis à tout membre de l'etat de dire tout ce qu'il pense dans l'Assemblée et hors de l'Assemblée, sans qu'on pourra jamais le poursuivre en justice à ce sujet; c'est à dire que tout regent

pourra noircir un homme dans l'esprit d'un autre, sans que l'offense trouvera un juge pour le defendre.

Adieu, ma toute chère Diotime, je suis extrêmement curieux du contenu de la lettre que vous reçevrez du Corps aujourd'hui. Adieu, ma toute chère Mimi, adieu mon Mitri.

Σωκρατης

Faites agreër mes respects au Grand Homme.

❧

Lettre 3.106 – Sans date

Ma toute chère Diotime, je n'ai dormis cette nuit que huit heures consecutives, ce qui suffit pour une ame honnête.

Je vous attend, mais ma chère amie, aiez soin de votre santé, je vous en prie. Ne venez qu'en voiture, ou bien envoiez moi vos enfants avec Mad. Voogt ou Mr. Schultz; je les promenerai par la foire, et je vous les ramenerai à l'heure qu'il vous plaira. Adieu, ma toute chère Diotime.

Σ.

Au moment je reçois cette lettre du Prince de Furstenberg.

❧

Lettre 3.107 – Sans date

Je ne dis pas à Lysis que je vous ecris.

Ma toute chère Diotime, je crois sentir tout ce que vous sentez, je sens ce que m'est mon adorable Diotime, et si je ne portai dans mon ame une esperance qui ne sera pas vaine, un pressentiment qu'un Dieu propice nous regardera et que je passerai d'une façon ou d'autre la plus grande partie de ce qui me reste à vivre à côté de vous et de notre Ami, je crois que je ne serois plus dans ce monde.

Le plan que vous avez formée provisionnellement me paroit pour le moment le meilleur possible.

J'ai resolu d'aller chez le Greffier, et j'y ferai la meilleure contenance possible. Je ferai tout pour tenir Lysis ici ce soir, mais si je n'y reussis point, ma Diotime, reçevez vos deux amis avec asseurance, avec la confiance que les hommes de bien doivent avoir dans leur sort. Pour eux il y a un Dieu present, | il y a un Dieu qui se mêlle de leurs affaires, et qui se plait à modifier leur bonheur.

Chère Diotime, je vous embrasse, mon ame est remplie d'esperance et se fie sur le sort qui l'attend.

Voila Lysis qui entre, il est à lire dans ma chambre. Je ne crois pas que je pourrois le disposer à ne pas vous voir aujourd'hui. Et moi-même, ma chère, j'aurois bien de la peine à m'en empêcher. Adieu à ce Dieu qui est temoin de notre union indestructible.

Socrate

Je ferai de mon mieux pour ne pas venir, mais je vous dis que ce n'est presque pas possible.

❧

Lettre 3.108 – Sans date

Ma toute chère Diotime, j'ai eu hier chez moi Mr. Voogt, et j'ai eu une longue conversation avec lui. C'est bien l'homme le plus honnette, le plus vrai et le plus pur qu'il soit possible de voir. Pour le voiage à Paris il y avoit consenti, pourvu qu'il ne dura que six semaines. Le plan que je lui proposai le frappa et le toucha. Il me dit qu'il avoit vecu avec sa femme pendant 19 ans dans la plus parfaite harmonie, que pour elle il avoit quitté toute sa fortune, qu'elle avoit supporté avec lui leurs malheurs communs avec dignité, qu'il l'aimoit aussi parfaitement qu'au commencement de leur mariage, qu'il ne pouvoit conçevoir qu'elle put penser à se separer de lui, et à l'abandonner avec tant d'enfants sur les bras, qu'il voioit avec peine qu'elle passoit les journées entieres à Niethuis sans penser à l'education qu'elle etoit si parfaitement en etat de donner à leurs enfants, etc.

etc. J'ai repondu à tous ces articles le mieux qu'il me fut possible. Je lui ai depeint son etat, j'ai calculé, j'ai moralisé, mais je ne puis pas me flatter | d'avoir gagné beaucoup. Enfin je lui ai dit que je n'accepterois aucune reponse de sa part qu'apres qu'il auroit pensé à la chose murement et pendant quelques jours de suite, ce qu'il m'a promis de faire, et je lui ai promis de l'aller voir et de raisonner encore avec lui.

La nuit que je vien de passer n'a pas été des meilleurs, et la fièvre est trop manifeste pour que je prenne du quin quina. Si mes affaires me le permettent, je dinerai à Niethuis, si non, ma chère Diotime, ce sera pour demain. Adieu, mon amie.

Σωκρατης

Au moment, ma chère Diotime, je reçois votre billet, dont le contenu me convient assez. Adieu, jusqu'à demain. Ne dites pas tout ce que je vous ecris à Mad. Voogt, car il ne faut pas qu'elle desespère, entendez vous.

❧

Lettre 3.109 – 26 juin … (1778? 1789?)

Vendredi, 26 de juin le soir

Ma toute chere Diotime, j'avois raison de vous ecrire, car à present je n'ai point de temps. J'ai vu avec plaisir dans la votre qu'au moins on a gagné du temps, et c'est de la que T se promettoit beaucoup.

Pour ma santé, elle n'est pas meilleure, c'est ce que je sens. Et ce que je sçai c'est qu'aucun medecin a deviné juste à mon egard. Si le temps change, je changerai aussi peut-être, et si non, je ne sçaurois qu'y faire.

J'ai rencontré l'Envie en rue, elle s'informa avec tant d'interet et d'empressement de ma santé, qu'elle oublia la votre. Cela m'a flatté beaucoup. J'espere que vous supporterez ce malheur avec dignité.

Lorsque vous aurez depacquetté vos caisses à loisir, je vous supplie de voir s'il ne s'y trouve un Aeschine grec et latin avec des notes manuscriptes, 8vo, et un

volume des Memoires de Berlin. Le premier me tient bien plus à coeur encore que le second.

Adieu, ma toute chere Diotime, le plus grand plaisir que j'ai maintenant c'est de vous ecrire, de vous embrasser et de vous benir avec vos chers Apollon et Diane.

Σωκρατισκος

❧

Lettre 3.110 – Fragment, sans date

Je vien de reçevoir une lettre du Prince, ecrite du Greb hier, il doit avoir diné à Rosendaal. Il me prie d'{ouvrir} ses pacquets etc. Il se porte bien. Je vous enverrois bien la lettre, mais je n'ai pas le temps de copier les ordres qu'elle contient.

Comment faites vous avec Winter. Si vous êtes obligée de le renvoier et que vous n'aiez personne à sa place encore, dites le moi, et Jean partira au moment même pour vous servir jusqu'à ce que vous serez pourvue.

Adieu, ma Diotime.

Votre Σωκρατης

❧

Lettre 3.111 – Fragment, sans date

Mardi matin

Ma toute chère Diotime, je ne vaux pas un liard de plus que hier. Ma petite fièvre me reste, et ce qui est bien pis, c'est qu'à l'heure que je vous parle je n'ai pas encore de vos lettres. Adieu, ma toute chère Diotime, vous ne sçaurez jamais combien votre Socrate vous aime.

❧

Lettre 3.112 – Fragment, sans date

Le Prince vous a envoié un balot, mais il n'y a rien de moi, car il m'a été impossible d'enpacquetter ou ordonner la moindre chose. Je souhaite que le retour de ma santé me rende bientôt un serviteur moins inutile.

A 11 heures du soir

Le Prince m'ecrit aussi que Maximilien ne veut pas et que d'ailleurs les travaux des Autriciens echoueront. Je souhaite que ces nouvelles me fassent passer une nuit plus tranquile.

Adieu, ma toute chère Diotime. Adieu ma chère Mimi. Adieu mon cher Mitri. Je suis pour l'eternité votre

Σωκρατης

La tendre Daphne vient souvent le soir me rappeller vos charités de jadis.

❧

Lettre 3.113 – Fragment, sans date, vers 10 décembre, 1783? [27]

[dans ma reprise je lui] ai traduit [c.à.d. au Prince] à peu pres cet apophtegme d'Epictète: Aiez toujours devant les yeux la mort, l'exil, et tout ce qui paroit terrible, et vous ne penserez jamais rien de bas, ni desirerez rien trop.

Vous me demanderez, ma toute chère Diotime, si moi, philosophe socratique affiché, et par consequent de la même ecole que vous, j'ai donné serieusement un tel remède au Prince. Oui. Pour de pareils maux et dans des constitutions pareilles, ces drogues font de l'effet pour le moment, et c'est tout ce qu'on peut, car vouloir une guerison entiere est absurde.

D'ailleurs à vous dire vrai, cet apophtegme d'Epictète a été un de ceux qui m'ont brouillé le plus avec les Stoiciens, et qui m'ont fait sentir la grande inferiorité de ces messieurs en les comparant aux socratiques. Ces remèdes ne

27 = Fresco (ed.), *Lettres de Socrate à Diotime* (2007), nr. 94, p. 291-293: décembre 1783?

sont que des anodynes qui vous etourdissent. Ils ont de l'effet 2, 3 ou 4 fois tout au plus. Adhibés plus souvent, toute leur vertu est evaporée. Ils sont inertes, insipides, têtes mortes. Je le sçai par nombre d'experiences. Et encore, ces Stoiciens ne reflechissent pas que leurs medecines ne donnent, ni ne conservent la santé; ce ne sont que des moiens caustiques qui retârdent un peu la gangrène. Je m'exprimerai mieux par une fable peut-être.

Dans quelqu'endroit de la Grèce il fut ordonné par les loix, que tous les hommes devoient danser sur la corde, et y faire des sauts perilleux. Un mal adroit y monte à son tour. Au second saut il perd l'equilibre, il tombe, il se casse la jambe qu'on lui coupe; il crie au secours et se plaint de ce qu'il ne peut plus marcher. Epictète y passe et lui dit: mon | ami, je vous guerirai. Je vous fais present de cette bequille, elles sont rares dans ce païs; marchez. L'homme trotte quelque temps assez bien, mais la bequille se rompt. Le voila à terre et criant de nouveau. Socrate y passe et lui dit: tant que vous aurez des bequilles, mon cher, vous marcherez un peu, mais les bequilles s'usent. Vous auriez pu vous en passer, si vous vous etiez exercé à danser sur la corde.

Voila à peu près la difference entre Socrate et les Stoiciens. Les derniers sautillent à l'aide de leurs bequilles, tandis que Socrate exercé court et saute par tout de lui même.

Il est singulier que la chose la plus difficile à apprendre pour l'homme, c'est qu'il est lui. Il est singulier que lorsque j'ai fait un habit, naturellement ma premiere pensée n'est pas s'il est chaud, ou commode, mais que dira ma maitresse, mon ami, un tel ou un tel en me voiant dans cet habit, et je cours au miroir pour lui faire cette question beaucoup plus que pour m'y plaire à moi même. Ces deux singularités, ma chère Diotime, si peu interessantes en apparence, ont proprement la même source d'où derivent la religion, l'amitié, l'amour, et tous les desirs, sçavoir cette attraction universelle des ames, d'où naît le moral.

Ma toute chère Diotime, je vous prie de faire mes excuses à ma chère Mimi de ce que je ne lui ecris pas justement à son jour de naissance, car je suis beaucoup afairé; | dans peu elle aura de mes nouvelles. Vous ne croiriez pas combien j'ai à ecrire, à dire, à faire et à taire pour conserver l'harmonie parmis les gens de ma famille, et raccommoder un peu s'il se peut les sottises d'Aylva. Mais sur les

lettres que je viens de reçevoir de la Frise, ce dernier article est inpossible, puisque ce qu'on vient de lui faire tient à ce qu'on va faire à bien d'autres, et dans cette Province tout s'achemine vêrs une emeute universelle. Je n'ai pas peur des emeutes. J'en ai vu tant et de très dangereux, mais elles avoient toutes un but qui n'etoit pas mauvais. Vox Populi Vox Dei. Mais ici ce ne sera pas la même chose. Leur but est très pernicieux, etant indicqué et modifié par des scelerats. Oh, ma pauvre Patrie! Mais comme naturellement le futur nous interesse plus que le present, nous ne sommes proprement bien que dans le malheur, seul etat dont le futur est bon. Sur cette terre, ma Diotime, ceci n'est pas un sophisme.

L'Admiral Bijland, Binkes, Oorthuizen, et Coermans sont arrivés heureusement devant Texel avec leurs vaisseaux, mais ne sont pas entrés. Une fregatte angloise les a suivi de loin et est couru en Angleterre pour avertir. Si la flotte angloise tombe dessus avant qu'ils entrent, ils periront, mais si les vaisseaux que nous avons actuellement au Texel peuvent sortir pour se joindre à eux, | les Anglois quelles que soient leur force, trouveront à qui parler, et cela nous coutera de nouvelles medailles.

On desire avec ardeur des nouvelles d'Angleterre, car on pretend que l'effervescence y est bien plus terrible et plus dangereuse que chez nous. Un ministre anglois maintenant n'est guère mieux que le prêtre de Iré qui passoit trois jours et trois nuits de bout sur la pointe d'un immense clôcher. Ma chere Diotime, lorsqu'on regarde attentivement le monde et ses evénements, on ne sçauroit s'empêcher de rire. Non par mepris ou par mocquerie, mais par ce qu'on sent combien c'est petit en comparaison du moi eternel.

Adieu, ma toute chère Diotime, mon amie, adieu Mimi, adieu Mitri, adieu Mr. de Furstenberg.

Σωκρατης

❧